La Dévotion à la Vierge dans la littérature catholique au commencement du XVIIe siècle, par Charles Flachaire,... publié [...]


BnF Gallica

LA DÉVOTION A LA VIERGE
DANS LA LITTÉRATURE CATHOLIQUE
AU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE

PAR

CHARLES FLACHAIRE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR AGRÉGÉ DE PREMIÈRE AU LYCÉE DE POITIERS

PUBLIÉ PAR

ALFRED RÉBELLIAU
de l'Institut.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
(Prix Thiers).

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VIe)
—
1916

LA DÉVOTION A LA VIERGE

DANS LA LITTÉRATURE CATHOLIQUE

AU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE



Extrait de la *Revue de l'Histoire des Religions*
Tome LXXII, 1915 et Tome LXXIII, 1916

LA DÉVOTION A LA VIERGE
DANS LA LITTÉRATURE CATHOLIQUE AU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE

PAR

CHARLES FLACHAIRE
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR AGRÉGÉ DE PREMIÈRE AU LYCÉE DE POITIERS

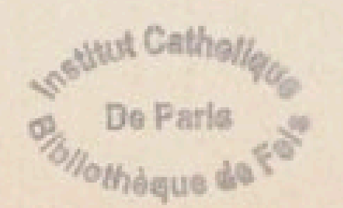
PUBLIÉ PAR

ALFRED RÉBELLIAU
de l'Institut.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
(Prix Thiers).

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VIe)

1916



L'auteur de ce travail, mort au champ d'honneur le 10 septembre 1914, l'avait composé et écrit en 1909-1910 pour un concours de l'Université de Paris.

Il se proposait de le revoir et de le poursuivre plus loin. Des documents nouveaux avaient été recueillis par lui dans cette vue. Nous avons pu faire entrer quelques-uns d'entre eux dans le texte, grâce à des indications précises.

Quant à l'intérêt du sujet, nos lecteurs apprécieront sans doute l'utilité de cette investigation très neuve en une matière qui n'était guère sortie encore du domaine de la littérature d'édification pour entrer dans l'histoire. Elle éclaire, pensons-nous, non seulement l'évolution générale du sentiment religieux au XVIIe siècle, mais encore celle d'une dévotion catholique, considérée dans les conceptions parallèles ou successives d'écrivains catholiques, autorisés soit comme théologiens soit comme directeurs d'âmes.

Charles Flachaire était catholique aussi : il ne nous a pas paru que, chez lui, cette sympathie — qui accroissait l'intelligence des pensées, des sentiments et des actes mystiques, — ait gêné aucunement l'exactitude du récit ni la liberté et la justesse du jugement.

Alfred Rébelliau.

CHARLES FLACHAIRE

LA DÉVOTION A LA VIERGE

DANS LA LITTÉRATURE CATHOLIQUE

DU COMMENCEMENT DU XVII[e] SIÈCLE

INTRODUCTION

I. — On n'a pas encore remarqué, sinon d'une façon accidentelle, à propos de tel ou tel personnage pieux, la place tenue par la dévotion à la Vierge dans l'histoire morale et religieuse du XVII[e] siècle. Il y aurait lieu d'étudier la renaissance et l'épanouissement de ce culte, en France, après les guerres de religion[1] : il fut alors un des éléments actifs de la

1) Hamon, *Notre Dame de France.* « Le protestantisme... porta le désastre dans tous les sanctuaires de Marie qu'il put atteindre et vint à bout d'abolir la pieuse pratique reçue dans le droit de s'abstenir du travail l'après-midi du samedi. » (I, 248) « Cette guerre contre le culte de Marie dura jusqu'à l'abjuration du roi Henri IV. Alors une ère de piété et de ferveur parut s'ouvrir... »

contre-réformation catholique, et c'est souvent autour de lui que se ranima et se raffermit la foi traditionnelle : processions solennelles [1], visites de sanctuaire, pèlerinages[2], « milices » chrétiennes[3], confréries, congrégations, telles furent les manifestations multiples, entre 1530 et 1600, de la dévotion mariale. Elle fut un objet d'émulation pour la famille royale, les grands, les ordres religieux, le peuple. Puis au xviie siècle, la piété de Louis XIII l'adopta pour ainsi dire officiellement. Par la déclaration du 10 février 1638, Louis XIII plaça son royaume sous la protection spéciale de la Vierge[4]. Il avait déjà fait vœu « de dresser et fonder une lampe à perpétuité, laquelle sera d'argent et continuellement ardente, devant l'autel et la chapelle dite de Notre-Dame, » [5] et la Vierge de Lorette reçut de lui « deux couronnes garnies de diamant » [6]. Anne d'Autriche, quand, après vingt-deux ans de mariage, elle eut obtenu, dans le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, la grâce d'un héritier du trône [7], fit venir de

(I, 254). Au xviie siècle « plus que jamais (la dévotion à Marie) resplendit de toutes parts ; elle est vivante dans les âmes, elle entre comme élément principal dans toutes les institutions que produit ce siècle incomparable... » (I, 128-130).

1) Les villes se consacraient à Marie pour conjurer les fléaux ; Blois en 1631, (Notre Dame des Aides) Hamon, I, 142 ; cf. Hamon II, 357 (Tulle) ; III, 9 (Albi) ; IV, 277 (Bourges), etc....

2) Notre-Dame de Garaison « qui fut aux xvie et xviie siècles ce qu'est le pèlerinage de Lourdes à notre époque. » (Huysmans, *Les foules de Lourdes*, 17 sq.).

3) « Charles II de Gonzague, duc de Nevers, ayant formé le projet hardi de faire une croisade en Morée... contre les Turcs... fonda un ordre religieux et militaire sous le nom de Milice chrétienne *de l'Immaculée Conception*... l'étendard de l'ordre était blanc ; d'un côté était la Vierge immaculée au centre d'une grande croix bleue, entourée des rayons de soleil, la lune sous les pieds... (Hamon, V, 518) ; cf. Mariéjol. (*Hist. de France Lavisse*, VI², 209).

4) *Lettres et instructions de Richelieu* (Avenel), V, 908-912.

5) *Id.*, V. 467, note 3 ; cf., p. 468, 471, 473. « Un redoublement de dévotion envers la Mère de Dieu ne peut produire que de bons effets » (19 mai 1836). » Sur la piété de Louis XIII, cf. aussi Viollet, *Familles royales de France, Prières et fragments religieux*, 195-199.

6) Deberre, *Vie de la mère Marguerite du Saint-Sacrement*, p. 162, note 1.

7) Egron, *Le culte de la sainte Vierge*, p. 239 ; un tableau de la chapelle représente la scène.

Chartres[1] la ceinture de Marie qui y est pieusement conservée. « L'enfant de la prière[2] » resta toujours fidèle à sa protectrice. « Je serais fâché, disait-il au P. La Rue, de manquer un seul jour à la dévotion du chapelet »[3]. La Vierge compta parmi ses plus humbles serviteurs des philosophes et des poètes. C'est à Notre-Dame que, dans la fameuse nuit du 10 novembre 1619, Descartes « recommande l'affaire qu'il jugeait la plus importante de sa vie, et, pour tâcher d'intéresser cette bienheureuse Mère de Dieu d'une manière plus pressante, »[4] il lui promit d'aller à Lorette: il accomplit ce pèlerinage en 1624[5]. La piété de Pierre Corneille pour Marie est connue. Il traduisit en vers les Louanges à la Vierge attribuées à saint Bonaventure :[6] et, quelques années plus tard, en 1670, l'Office de la Vierge tout entier avec les leçons, les psaumes et les hymnes[7]. On se rappellera, si l'on veut, que le poète était de Rouen, la ville des « Palinods », ces tournois littéraires en l'honneur de Marie, solennellement consacrés en 1520 par une bulle du souverain pontife et restaurés avec éclat au début du XVIIe siècle[8]. Thomas Corneille, Jacqueline Pascal, des poètes subtils et quintessenciés comme Auvray ou P. de Marbeuf y remportèrent la palme, en célébrant la Vierge Immaculée :

1) Hamon, *N.-D. de France*, IV, 264.

2) Tous les couvents s'intéressèrent à la naissance de celui qu'on appela « Dieudonné » (Deberre, *loc. cit.*, 159-161 ; Picot. *Essai sur l'influence de la religion en France au XVIIe siècle*, I, 322-327 ; Faillon. *Vie de M. Olier* : « Le prince nous a été donné par les mains de la Vierge » (I, 215).

3) Hamon, *N.-D. de France*, I, 123.

4) Baillet, *Vie de Descartes*, 1re partie, liv. II, ch. I, p. 85-86.

5) Baillet, *Vie de Descartes*, 1re partie, liv. II, ch. VII, 120-121. « Nous ne savons pas quelles furent les circonstances de ce pèlerinage, mais nous ne douterons pas qu'elles n'ayent été fort édifiantes, si nous nous souvenons qu'au temps de la conception de son vœu, il était bien résolu de ne rien omettre de ce qui pourrait dépendre de lui pour attirer les grâces de Dieu et pour se procurer la protection particulière de la sainte Vierge. »

6) Corneille, édition Régnier, IX, p. 1-53 (830 vers).

7) Corneille, édition Régnier, IX, p. 75-241 ; cf. traduction (p. 221) de l'hymne *Ave Maris Stella*.

8) Robillard de Beaurepaire, *Les Puys et Palinods de Rouen et de Caen*, 1907, p. 82.

« Ouy, la Vierge est un lys qui prend son origine
Sa neige et son parfum d'un principe infecté.
C'est d'un rosier poignant le bouton sans épine
Qui au désert du vice estalle sa beauté... »[1].

Antoine Corneille, un autre frère du poète, aurait même, dit-on, composé à la louange de Notre Dame une pièce de vers sur laquelle l'auteur du *Cid* a pu calquer les stances de Rodrigue :

Percée au plus profond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Droite au pied de la croix où son cher fils l'appelle,
La Vierge, triste objet d'une injuste rigueur,
Persévère immobile, et son âme abattue
Cède au coup qui la tue.[2]

Nous pourrions chez d'autres écrivains profanes[3] trouver des preuves de cet attrait que Marie exerça sur l'imagination et la sensibilité d'un siècle, mais ce n'est point là le sujet précis de notre étude. Nous voulons explorer la littérature proprement religieuse qui résuma toute cette dévotion et en assura le rayonnement rapide.

II. — Les ouvrages spirituels — est-il besoin de le démontrer? — font partie intégrante de notre patrimoine littéraire : et ce n'est pas seulement aux ouvrages spirituels oratoires, aux sermons, qu'il importe de donner droit de cité dans une littérature dont il ne faut pas retrécir arbitrairement le

1) Robillard, *op. cit.*, p. 141-152, sur Auvray. (*Les œuvres sainctes d'Auvray*. Rouen, 1626); cf. P. de Marbeuf, *Psalterion chretien* (1626). Ces manifestations donnaient lieu à des recueils : *Œuvres poétiques sur le subjet de la Conception de la T. S. Vierge mère de Dieu, composées par divers autheurs*, recueillies par Adrian Bocage. Rouen, Féron, 1615.

2) Gildas de Liboux, *Revue augustinienne*, 1905, tome I, p. 54. La Vierge, dans la poésie française.

3) Desmarets de Saint-Sorlin traduit l'Office de la Vierge (1645 ; réédité en 1647 et 1674, (œuvres complètes); Kerviler, *Desmarets* (1879), p. 68. Racan traduit en vers quelques hymnes mariales, publiées seulement en 1660, ajoutant à « l'abstraction théologique un mauvais goût prodigieux en un sujet si délicat » (Arnould, *Racan*, p. 51, 284).

riche domaine ; — c'est aussi aux ouvrages de doctrine, — métaphysique, ascétique ou mystique.

L'histoire, aussi, réclame qu'on ne les oublie pas, s'il est vrai que la mystique ait été non seulement un aliment de vie intérieure, mais un mobile d'action. Aussi bien a-t-elle le droit et le devoir de pénétrer les secrets intimes du sentiment religieux. Les manifestations extérieures n'en seront ainsi que mieux comprises. Sans doute rien n'est plus délicat que d'évoquer fidèlement l'atmosphère mystique d'un temps, en lui conservant sa couleur et son ton ; et l'hagiographie classique n'y réussit guère. Éprise d'une perfection conventionnelle qu'il s'agit de donner en exemple au « pieux lecteur, » elle nous offre, avec une désespérante régularité, le spectacle monotone d'une sainteté ou d'une dévotion qui semblent échapper au temps et à l'espace. Pour employer une image chère aux mystiques, les « fleurs d'âme », cueillies par ces édifiants biographes, perdent tout coloris et tout parfum : « on dirait ces fleurs de papier qu'une industrie lamentable prépare pour les autels, ces bouquets inanimés qu'aucun jardin n'a vu fleurir et qui n'ont poussé leur racine dans aucune terre » [1]. L'étude rigoureuse d'une dévotion particulière chez un certain nombre de pieux ou savants ecclésiastiques, nous oblige à comprendre en tout respect, mais à définir en toute sincérité, les nuances individuelles dont elle se colore dans la libre diversité des âmes.

III. — La monographie d'un culte pendant un demi-siècle peut présenter aussi un autre intérêt : celui de découvrir le mécanisme de son évolution, d'en suivre l'organisation croissante, l'enrichissement graduel et de plus en plus hardi, à la suite d'un succès populaire et de la conquête des fidèles.

Pour que notre étude fût complète, il faudrait entrer dans le détail des faits, étudier, à côté des écrivains, la société et la vie. Mais la société et la vie ne sont, en ces matières, que

1) Brémond, *La Provence mystique au XVIIe siècle*, 1908, p. 11. Nous recommandons particulièrement la lecture de ce livre et des pages consacrées aux écrits du P. Yvan.

l'écho des idées qui s'expriment dans les livres. Assurément, dans ces livres, toutes les idées constitutives ne sont point également développées. Mais, tout au moins, les principales s'y trouvent et plusieurs tendances s'y reconnaissent. Classer en divisions chronologiques très précises ces tendances, ce serait arbitraire et inexact. Dans sa souplesse, dans sa variété, le fait religieux se prête moins que tous les autres faits à ces divisions et à ces cadres. Il change en restant fidèle au passé; — il se renouvelle sans rompre avec la tradition. — Nous croyons cependant qu'une dévotion suit un rythme, qu'elle est solidaire de la succession des temps et qu'elle obéit à de certaines lois. Nous aurons donc le droit, dans les pages qui suivent, d'ordonner notre recherche en distinguant, sinon des phases d'une succession chronologique absolument stricte, du moins des courants qui se dessinent et se développent les uns après les autres.

L'un de ces courants, d'origine populaire et médiévale, nous a paru trouver chez les Jésuites son expression la plus littéraire et la plus efficace sur le milieu contemporain. Là, la tendance essentielle est de s'adresser avant tout à la sensibilité, à l'imagination ; d'où un débordement de tendresse, de réalisme dévot, d'interprétation allégorique, et dans la doctrine même, un minimum de rigueur, une liberté d'allures allant jusqu'à quelque complaisance. Saint François de Sales, tout en suivant ce premier courant, corrige par un surcroît d'austérité la mièvrerie sentimentale et imaginative, réfrène la curiosité par un souci d'édification morale et par la prudence de la doctrine.

Le second courant, dont nous voyons l'origine en l'Oratoire, prend son inspiration, — et sa règle — dans la théologie mystique. Il répond en France, — dans cette France humaniste et polie, latine et rationaliste du XVII[e] siècle — aux besoins des âmes pieuses qui réclamaient une piété austère et satisfaisante pour la raison, autant que généreuse. Avec le cardinal de Bérulle, c'est au mystère de l'Incarnation que se rattache constamment, sans jamais le perdre de

vue, la méditation mariale : il analyse l'idée de Mère de Dieu et en déduit toutes les conséquences (Résidence de Jésus en Marie — la Vierge prédestinée — ses privilèges glorieux ou douloureux). Le P. Gibieuf apporte à cet effort de raisonnement théologique sa note personnelle et enrichit la dévotion à la Vierge, non seulement des résultats de sa contemplation, mais encore du fruit de ses entretiens avec les Carmélites dont il est le « visiteur ». Il transporte à la Vierge l' « expérience religieuse » qu'il trouve en ses servantes ; il en décrit le développement et les progrès. Vers la même époque, Port-Royal, avec Saint-Cyran, principalement séduit par une vertu de Marie, l'humilité, voue à la Vierge une dévotion augustinienne : la mère du Christ symbolise le triomphe de la Grâce contre l'Orgueil, l'éternel ennemi. Sur la définition précise de cette dévotion mariale des jansénistes, nous insisterons d'autant plus, que, soit ignorance, soit malveillance, on l'a presque toujours reléguée dans l'ombre.

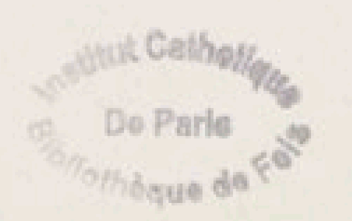
Le troisième courant, qui dérive du précédent, a cependant une direction très nettement différente. Les âmes que nous y rencontrons sont quotidiennement sujettes aux visions, aux extases, aux transports en Dieu : la piété mariale est moins, chez elles, un produit de la mystique spéculative qu'« une expérience vécue » : elle est passionnée, impétueuse, tourmentée. Il faut, pour la comprendre, raconter des vies ardentes. Pour M. Olier, ses *Mémoires* encore inédits, et aussi les fragments inédits de ses écrits sur la Vierge nous le permettront. La Vierge, épouse du Père Eternel, — prêtre et hostie avec Jésus-Christ — canal des grâces dans l'Église : telles sont les méditations familières au fondateur de Saint-Sulpice ; elles se condensent en une dévotion spéciale : « la Vie intérieure de la Vierge », qui organise autour d'elle tout un ensemble de cultes secondaires. — Émule, en quelque façon, d'Olier, le P. Eudes, par une propagande inlassable, se fait l'apôtre d'un culte spécial : celui du « saint cœur de Marie », exposé au double péril de la matérialisation du symbole et du morcellement en menues pratiques.

Enfin nous étudierons les sermons assez nombreux et importants de la jeunesse de Bossuet sur la Vierge. Ils seront le terme d'une enquête que nous conduisons ainsi jusque vers 1653. Non pas sans doute que ces textes du grand écrivain nous semblent un aboutissement définitif, mais ils marquent au moins une « époque » particulièrement intéressante du progrès de la dévotion mariale, — parce qu'on y voit se condenser chez lui les efforts dispersés de la génération antérieure, — parce que surtout y apparaît le souci de prévenir les abus de la victoire d'un culte triomphant. Bossuet, — ici comme ailleurs, homme de « juste milieu », — aperçoit dans ces divers apports spirituels les scories, tâche de les éliminer, condense, avec sa théologie attentive et son bon sens, les richesses exubérantes et les efflorescences parasites d'une dévotion qui, par sa grâce émouvante et attirante, permettait moins que d'autre la froide maîtrise de la raison sur la volonté et sur le cœur, et était vouée à des « extravagances » dont la deuxième partie du XVIIe siècle donna le spectacle.

CHAPITRE I

Les écrivains Jésuites.

I. — Après la crise de la Réforme, les Jésuites furent les plus ardents restaurateurs du culte de Marie : pour ranimer le catholicisme, ils pensèrent qu'il était urgent de faire revivre en France la dévotion à la « Dame de Miséricorde », si douce à ses fidèles, si indulgente aux pécheurs. Ils se firent donc les champions de la piété moyenageuse et se proposèrent de développer « l'amalgame composite des croyances popu-



laires, »[1] où l'effusion sentimentale s'accompagne toujours de multiples et minutieuses pratiques. La Vierge leur apparut aussi comme la protectrice de l'orthodoxie : celle dont on pouvait raisonnablement espérer la ruine de l'hérésie protestante; en ce sens que son culte, nettement affirmé, était un des symboles les plus nets de la dévotion catholique. Seulement, agressifs [2] comme ils sont en cette période conquérante, les Jésuites oublient parfois dans l'entraînement de la polémique la douceur obligée d'une dévotion attendrie. Résolus à conserver au culte de Notre Dame sa séduction sentimentale, mais ennemis d'un quiétisme inactif, ils instituent entre les chrétiens un véritable « concours » spirituel, où tous « se font un saint défi à qui rendrait le plus d'honneurs » à la Vierge et « se disputent avec ferveur » [3] la palme. Les collèges qui se multiplient en France, depuis la rentrée des Jésuites en 1603, deviennent des centres d'action et de propagande. Les Congrégations de Notre-Dame, où ils groupent les plus pieux de leurs élèves, sont des ruches de dévotion mariale « où l'on s'excite mutuellement et par paroles et par exemples à la pratique de toutes les vertus ».

Le jeune « parthénophile » est un modèle : en entrant dans la confrérie, après son stage « d'approbaniste », il a consacré son cœur à Marie[4] et lui a juré de résister aux séductions de la chair et du monde ; il met toute son ambition à devenir « une des plus blanches étoiles du ciel marianique ».

1) Bœhmer, *Les Jésuites* (tr. Monod), p. 249, importance du culte des reliques; cf. Balinghem, *Inventaires des sacrées reliques de Notre Dame et des lieux où elles se trouvent*, Douay, 1626.

2) *Apologétique* du P. Coton, Avignon, 1600. Ce caractère « éristique » est surtout manifeste dans les sermons. Apologie 5e touchant les prérogatives, titres et passedroits de la Très honorée Vierge Marie, p. 489-677; cf. en particulier, p. 592, et Portrait d'un « mariomastige » : le sourcil abaissé, les yeux étincelants, grinçant des dents, escumant de la bouche, (p. 681-682).

3) Boudon, (*Le saint esclavage à l'admirable Mère de Dieu*, 1668), p. 123, 125, fait un récit touchant de ses exploits de congréganiste.

4) Crasset, *Histoire des congrégations de Notre Dame* (1694), formule de l'acte de consécration, p. 59; cf. Rochemonteix, *Le collège de la Flèche*, II, 127.

Dès son lever, c'est à la Vierge qu'il adresse sa prière, s'agenouillant au pied du petit autel dédié à Marie qu'il entretient dans sa cellule et qu'il orne de fleurs et de couronnes[1]. Dans les solennités ou les fêtes patronales de sa congrégation, il occupe toujours une place de choix et souvent « est vêtu en ange avec de grandes ailes »[2]. Enfin, avec cette intelligence de la puissance de l'auto-suggestion des maîtres en mystique, on veut que, dans ses entretiens avec ses camarades, il « parle sans cesse de la Vierge » : la règle de l'association lui en fait un devoir strict, et telle confrérie, celle d'Ingolstadt par exemple, reçut le nom de « Colloque de la Sainte Vierge »[3]. Les grandeurs, les privilèges de Notre Dame étaient d'ailleurs célébrés en prose et en vers, soit au sein même de la congrégation, soit dans les Académies dont on ne pouvait faire partie que si l'on était congréganiste[4]. Plusieurs de ces compositions en latin nous ont été conservées dans les œuvres poétiques du P. Denis Petau[5]. La confrérie avait aussi ses archives, où étaient naïvement transcrits les exploits mystiques des jeunes héros; ces traits édifiants et touchants, destinés d'abord à former des « traditions de famille, »[6] étaient

1) Nous empruntons ces détails à une petite brochure, *Un écolier du XVII[e] siècle*, Reuss, 1901 « d'après Idea perfecti sodalis olim in praenobili adolescente Joanne Baptista a Schulthaus Tridenti spectata, nunc ad imi tandum proposita a Congregatione minore Tridentina Virginis Immaculatae Tridenti 1727, (fragments de la biographie de J. Baptiste de Schulthaus élève des jésuites de 1635 à 1640). P. 3, 7. Une de ses distractions favorites était de peindre des images de la Vierge, et « la Vierge gravait son image dans le cœur de l'adolescent » (p. 8).

2) Le P. de Rochemonteix, *Le collège de la Flèche*, II, 146. Description d'un cortège (pièces justificatives, II, n° VIII, p. 224).

3) Carayon, *Histoire abrégée des congrégations*, (1863), p. 74.

4) *Ratio studiorum*. Règles de l'Académie, § 2; cf. § 7 « une fois au moins on célèbrera une fête de la Vierge qui sera embellie par un discours, un poème, des vers affichés sur les murs, des emblèmes et diverses compositions remarquables... Cf. Règles communes aux professeurs des classes inférieures, § 5, § 7; cf. la prière du maître dans le *De Ratione docendi et discendi*, 2[e] partie, ch. I, De la piété, art. 1[er].

5) *Dionysii Petavii opera poetica*, Paris, Cramoisy, 1620 (réimprimées dans le *Parnassus societatis Jesu*, *Francofurti*, 1654).

6) Le P. Prat, *Recherches historiques sur la Compagnie de Jésus*, IV, 271.

quelquefois portés à la connaissance du grand public. C'est ainsi que le célèbre P. Coton conçut à Bordeaux le dessein d'un livre « qui offrirait aux cœurs les plus dévoués à Marie », pour employer ses propres expressions, « comme un bouquet spirituel formé des plus douces fleurs du jardin de leur auguste Mère »[1]. Ces monuments littéraires expliquent que nous nous soyons arrêtés un instant à la vie religieuse de ces congrégations dont l'histoire et le rayonnement dans la société dépassent l'objet de notre étude. Aussi bien saint François de Sales[2], le cardinal de Bérulle[3], Bossuet[4], furent-ils de fidèles congréganistes, et c'est dans ces pieuses assemblées qu'ils puisèrent les premiers éléments de leur dévotion.

D'ailleurs la littérature mariale des Jésuites releva toujours de leurs Congrégations : nous ne parlons pas seulement des multiples manuels[5] ou bien ouvrages d'exhortation attribués comme récompenses ou donnés en étrennes, — comme le *Traité de l'Imitation de Notre Dame* du Père François Arias[6], ou *la Couronne de Roses de la Royne du ciel* du P. Chifflet, — mais aussi des œuvres plus « littéraires » du P. Binet, du P. Barry et du P. Poiré[7]. C'est d'après leurs traités que nous tâcherons de préciser les traits essentiels de la dévotion des Jésuites à la Vierge.

II. — Elle est d'abord un appel constant à l'affection et à la tendresse. On pourrait croire que saint Anselme et saint Bernard avaient épuisé les gracieusetés et les gentillesses. Les

1) Prat, *Recherches*, IV, 271; cf. Annales Congregationis sanctissimae Virginis Mariae collecti ex Annalibus societatis Jesu, Burdigalae, 1624.

2) Hamon, *Vie de saint François de Sales*, 7e édition, I, ch. III, p. 38.

3) L'abbé Houssaye, *Pierre de Bérulle*, I, 102.

4) Strowski, *Revue Bossuet*, 1901, p. 91.

5) Coster, *Libellus sodalitatis*, 1576 (9 traductions françaises de 1600 à 1629). Véron, *Manuale sodalitatis B. M. V.* 1610 trad. par Antoine Girard, 1651. Sur la littérature congréganiste, le P. Sommervogel, Bibliotheca mariana, ch. VIII, 147-169.

6) Entre autres nombreuses traductions nous avons consulté celle de 1618. Rouen (Arsenal, I, n. 7510).

7) Le P. Poiré écrivit la « Triple couronne » sur la demande « des confrères de la grande congrégation érigée en la noble ville d'Avignon ».

Jésuites s'étonnent au contraire que le pieux Bernard n'ait pas écrit « des choses mille fois encore plus douces »[1]. Et de fait, les *Méditations affectueuses* du P. Binet sont un tissu de caresses respectueuses, d'adorations câlines, de cajoleries d'enfant; c'est une suite de vagues effusions qui servent de commentaires — combien candides! — à de naïves gravures représentant la vie de la Vierge[2]. La prière, ou plutôt le « colloque, »[3] qui termine la méditation prend successivement la forme de la complainte, du désir sacré, de la plainte amoureuse, du désespoir, du transport, de la hardiesse sacrée, de la privauté innocente..... « Plorez, plorez mes yeux, fondez vous tout en larmes »[4]. — « Mon Dieu! mon cœur s'envole et mon âme s'échappe »[5]. — « Mourons, mon cœur, mourons, à quoi sert-il de vivre, puisque tous nos amours s'en vont voler au ciel et quittant cette vie nous laissent orphelins »[6]. Cette onction harmonieuse trouve même spontanément la mesure et la cadence du vers. L'enfance de la Vierge se prête surtout à ces familiarités pieuses. Le Protévangile de saint Jacques et la littérature mariale apocryphe en avaient, dès les premiers siècles, offert une abondante moisson[7]. Mais l'imagination du P. Binet crée à son tour. Avec une complaisance inlassable il nous donne le spectacle de la nativité de Notre Dame: « Que les anges sont aises, berçant et endormant cette petite princesse du Paradis! Naissez, à la bonne heure, naissez ma petite princesse! »[8]. — Les anges aiment à jouer avec elle : ils ont

1) Binet, *Le Grand chef-d'œuvre de Dieu ou les perfections de la Ste Vierge*, 1648 (1re éd. : 1634), p. 580.

2) On n'a guère étudié l'imagerie religieuse au XVIIe siècle: elle fut pour les Jésuites en particulier un puissant moyen d'action.

3) Le P. Binet suit le conseil de saint Ignace en ses Exercices spirituels : « Pour le colloque je m'efforcerai de trouver les termes les plus affectueux et les plus tendres ».

4) *Méditations affectueuses*, p. 95.

5) *Id.*, p. 103.

6) *Id.*, p. 113.

7) Amann, Le protévangile de Jacques (*Étude sur les légendes mariales*, 1910).

8) *Méditations affectueuses*, 7.

« le pan de leur robe plein de fleurs immortelles cueillies au Paradis, » et « apprennent cette petite fille à jouer dedans l'innocence, à manier des lys et à faire des couronnes et ne prendre des ébats innocents que dans le sein des vertus et des roses »[1]. — Ils assistent à son mariage et « jettent à pleines poignées des lis et des roses blanches sur les nouveaux époux ». Le P. Binet ne s'étonne que d'une chose, c'est « qu'ils n'aient pas arraché quelques étoiles au firmament »[2].

Tout le temps, c'est cette préciosité et cette mignardise. La « royne du Paradis » est rarement majestueuse chez un auteur qui semble tenir la gageure de ne pas écrire une ligne sans employer le mot « petit ». La Vierge est « une petite fille, une tendre fillette, une petite créature, sa chère petite maîtresse, » et elle rapetisse tout ce qui l'approche. « Il me souvient que le *petit* Jean-Baptiste vous offroit quelquefois et au *petit* Jésus de *petits* présents innocents; derechef les pauvres bergers vous offrant un agneau et des *petits* paniers pleins de simplicité et de présents rustiques, vous les reçûtes pourtant d'un si bon visage qu'il sembloit qu'ils vous eussent donné l'Europe, l'Asie et l'Afrique.....[3]. »

Il est aisé de prévoir que ces puérilités s'accompagnent souvent du plus insigne mauvais goût : « Donnez-moi votre main, divin poupon, je vous dirai votre bonne fortune : je lis dans les traits de cette main que vous serez un jour un grand *larron* de cœurs »[4]. Ou encore : « Que ne puis-je changer en deux colombes et mon cœur et mon âme pour les mettre en ce petit panier pour prêter à la Sainte Vierge la rançon de son précieux fils »[5]. Mais plutôt que de s'indigner de ces extravagances, il vaut mieux observer la tendance qu'ont

1) *Id.*, p. 10.
2) *Id.*, p. 22.
3) *Id.*, dédicace.
4) *Méditations affectueuses*, p. 42 ; cf. p. 90 : regrets de la sainte Vierge après la mort de Jésus « Où mettra-t-on ce mort? Je ne vois point de tombeau préparé. Vierge sainte et sacrée, mettez-le dans mon cœur : aussi bien est-il de *pierre*.. »
5) *Id.*, p. 55.

toutes les dévotions à « infantiliser » si l'on peut dire, les êtres sacrés ou divins.

Mais la tendresse va plus loin. Cette affèterie enfantine, excusable peut-être en un modeste ouvrage d'édification, se transforme dans un traité plus savant en une sorte de galanterie moins admissible. Dans le *Grand chef-d'œuvre de Dieu*, le P. Binet fait un long et complaisant récit « des *faveurs* dont la souveraine princesse du ciel comble ses bons serviteurs, » « des caresses qu'elle faisait à son petit Bernard », et il en trouve d' « un peu plus savoureuses » encore [1]. C'est qu'en effet le terme de cette dévotion est l'amour. Marie est « une divine princesse, » dont « les yeux colombins », « aux attraits innocents, » ravissent les cœurs [2]. Qui dira jamais « les rayons admirables de cette transcendante beauté? » [3] « La grâce de Dieu s'estoit logée sur son visage, la modestie estoit sur le front, la douceur dans les yeux, la pudeur dans le vermillon de ses joues, la virginité dans la neige de son col » [4]. « Comment pourrait-on ne pas l'aimer avec une passion si saincte et si forte que nous ne sçaurions estre maistres de nos cœurs, et nous ne sçaurions empêcher qu'ils ne nous eschappent et qu'ils ne se *jettent à ses pieds* pour l'admirer sans cesse ». « Ses regards sont des dards, ses dards sont des regards, et les uns et les autres sont des coups de tonnerre qui foudroyent tout ce qu'elle regarde, et il n'y a pas moyen de se deffendre de cette puissance incroyable » [5]. Et pourtant, quelque vive que soit la tendresse du P. Binet, elle le cède encore à l'affection du P. Barry envers « sa bonne mère » : à tel point qu'un éditeur moderne de *Philagie* a cru devoir atténuer les excès de son langage : — « les amoureuses tendresses de son adorable bonté » deviennent « les affectueuses tendresses de son ineffable bonté »; le P. Barry parlait ingénuement des plus chers

1) *Le Grand chef-d'œuvre de Dieu*, (édition de 1648) : p. 579, 588.
2) *Id.*, p. 220.
3) *Id.*, p. 219.
4) *Id...*, p. 222, 94.
5) *Id.*, p. 268.

amants de la Sainte Vierge : ces dévots serviteurs ne sont plus aujourd'hui que des « amis »[1]. Parmi les multiples dévotions que le P. Barry recommande, il en est une qui consiste à « donner des œillades amoureuses, en passant, aux images de la Mère de Dieu »[2]. On le voit, le répertoire de la galanterie romanesque et le vocabulaire « des amoureuses inventions »[3] lui sont familiers. Le P. Poiré, à son tour, n'échappe pas à ce bel-esprit, et ces trois chevaliers[4] d'une dévotion mariale « confite au sucre des douceurs »[5] répéteraient volontiers le mot de l'un d'eux : « Heureux saint Bernard qui porte... à bon droit... la qualité de son *mignon* »[6].

III. — Sensible, la dévotion mariale des Jésuites fut, aussi, imaginative. On connaît le rôle que saint Ignace fait jouer à l'imagination dans la pratique de l'oraison. Le chrétien se rendra présent à la pensée l'événement mystique comme s'il se passait sous ses yeux : il « construira » le lieu de la scène, en évoquera les personnages, et ces représentations animées, colorées, pittoresques, en fixant merveilleusement l'attention, soutiendront l'élévation pieuse. Faut-il méditer sur l'Incarnation ? On imaginera « l'immense étendue de l'univers habité partout de nations diverses ; dans un coin de cet univers, dans la province de Galilée, à Nazareth, une petite maison où demeure la Vierge »[7]. Ainsi voyons-nous, avec le P. Binet, la

1) *Philagie ou le Paradis ouvert par cent dévotions...* 1638 (1re éd. 1636) 20e édition, par Darche, 1868.

2) *Id.*, (édition de 1636), p. 439.

3) *Id.*, p. 354. « Que l'amour est inventif, soyez ravie de l'amoureuse invention du dévot Marin. »

4) Poiré, *la Triple couronne*, 1634 (1re éd. 1630) : La Vierge veille à l'avancement de ses favoris (IIIe partie, ch. IV, 288-309) et « prend soin d'eux jusqu'aux plus petites choses » (*Id.*, ch. V, ch. VI).

5) Binet, *le Grand chef-d'œuvre*, p. 370.

6) Barry, *Philagie*, p. 398.

7) Exercices spirituels de saint Ignace, sur l' « aedificatio loci » ; cf. Joly, *La Quinzaine*, 15 sept. 1896 ; et le P. Watrigant, *La genèse des exercices de saint Ignace*. Amiens, 1897. Rappelons le rôle de cette représentation imaginative dans le culte : tableaux allégoriques et mystiques de Le Nobletz (1577-1651), l'apôtre du diocèse de Léon, qu'il remit au jésuite Maunoir.

Vierge en visite dans la famille de saint Jean [1] ; ainsi nous la dépeint-il pendant son séjour au Temple, avec une surabondance d'inventions menues. « Si elle file, c'est pour faire une petite robe à Dieu et l'habiller de ses livrées blanc et incarnat ; si elle brode, ce sont mystères et prophéties, et voilà une vierge qui porte le soleil dans son sein, voilà une fille qui a trois roys prosternés à ses pieds, voilà une grande croix de soie, de couleur de feuilles mortes, et je ne sais qui cloué là-dessus... [2]. »

Le tableau était commencé : le P. Poiré, malgré son propos délibéré de ne rien enjoliver [3], le continue, et donne libre carrière à son imagination fertile. Nul ne traduisit les conceptions surnaturelles en images plus concrètes, en scènes mieux agencées. Ici, il nous transporte au milieu des fiançailles et de la cérémonie nuptiale de la Vierge [4] ; là, il peint sous des traits horribles le péché originel, et pense donner ainsi la preuve la plus saisissante de l'Immaculée conception, car au contraire toute beauté [5] ; puis il nous décrit en spectateur Marie est émerveillé la divine féerie de l'Assomption : l'entrée de Marie au ciel, le cortège des Bienheureux, leurs brillants costumes, les concerts angéliques ; il précise jusqu'au « protocole » même de la cérémonie : « toute la conduite de cet admirable appareil fut donnée au glorieux saint Michel comme au premier prince de la cour céleste, lequel pour rendre ce triomphe inimitable en toute façon divisa le ciel en deux bandes ou escadrons, dont l'un fut des Anges et l'autre

1) Binet, *Méditations affectueuses*, p. 110.

2) Binet, *Méditations affectueuses*, p. 18.

3) *La Triple couronne* est un copieux traité, composé selon un plan très rigoureux que le P. Poiré nous expose dans sa préface : il se recommande par l'érudition théologique et la gravité du ton ; le P. Poiré se défend de vouloir chercher « grans ornements pour enjoliver la besongne ; » « la simple représentation sera plus agréable au lecteur que toutes les curiosités ».

4) *La Triple couronne*, traité II, ch. v, 50-71.

5) *La Triple couronne*, 1re partie, ch. viii, p. 125. « Il me semble *voir* un monstre horrible... repoussé hors de l'enfer pour infecter le monde avec sa puanteur. Il a cent testes..... (Cf. saint Ignace : *Exercices spirituels* : description de l'enfer où *tous les sens* sont intéressés).

des hommes, départant les unes et les autres en divers ordres, selon les diverses livrées qu'ils devoient porter et les qualités de cette Dame qu'ils devoient représenter. Les Anges marchaient les premiers sous le guidon de l'innocence;...... après tous ces esprits ailés, on voyait venir en très bel ordre les premiers fruits de l'Église naissante, je veux dire ceux qui étaient déjà montés de la terre au ciel et qui avaient commencé de remplir les sièges que l'ancienne rébellion avait vuidés. Les Vierges marchaient les premières et chacune avoit un lis blanc pour enseigne. Les Martyrs avaient, tous, les lauriers sur la tête...... Autant qu'il y avait de quartiers différents, autant remarquoit-on de chœurs de musique et de toutes sortes d'instruments concertés.. .... [Quant à Marie] vous l'eussiez vue avec son cher fils, au beau milieu des troupes célestes, ne plus ne moins que le soleil et la lune au milieu des étoiles ». Puis elle est reçue par la Trinité : « ce fut lors qu'elle fut colloquée en son siège royal et que les Anges se présentèrent, file à file, pour lui faire la révérence, pour jeter leurs couronnes à ses piés, et pour la reconnaître comme leur dame et souveraine [1]. »

Les Jésuites n'eurent point d'ailleurs le monopole de ce romanesque dévot. Les Dominicains, qui, dans leur déjà longue existence, avaient, eux aussi, creusé le dogme marial et commenté le culte de Notre Dame, n'enseignent pas alors autrement la manière de bien dire le Rosaire. « La fabrication du lieu sert de beaucoup pour arrester l'entendement dans l'enclos du mystère ; » [2] et donc « on s'imaginera la Vierge, en sa chambrette toute solitaire, ou prestant l'oreille à la salutation de l'ange, ou bien tenant le petit Jésus sur son giron », l'embrassant tendrement et le baisant amoureusement, selon que le décrit un de ses dévots :

1) *La Triple couronne*, 1re partie, ch. xi, § 2, p. 222 sq.
2) Le P. Cavanac, *Les merveilles du sacré rosaire*..... (1629), p. 111.

Fichant ses chastes yeux sur les yeux de l'enfant,
Allait d'un doux brasier sa poitrine eschauffant,
Or embrassoit son col, ores baisait les roses
Qui poignaient à demy sur ses lèvres escloses [1].

C'est qu'en effet l'imagination se donne carrière dans le « merveilleux » chrétien [2] du XVIIe siècle, — et de tout temps du reste —. En ces temps d'universelle Renaissance catholique la vie de la Vierge fut une source inépuisable de romanesques descriptions. Ainsi Platet de Saint-Mathieu fait en prose la paraphrase d'un poème italien, *Le chapeau de fleurs de la glorieuse Vierge* [3], où il montre Notre-Dame dans la sainte attitude de la prière : « Elle estoit resserrée en une si petite chambre qu'à peine y pourroit-on trouver autre lieu que celui de son lit et de son oratoire. Ses deux genoux estoient posés en terre, sa face en haut et les mains jointes levées au ciel. » Godeau compose sur l'Assomption de la Vierge trois chants de plus de deux mille vers, en strophes majestueuses de dix alexandrins souvent animées de la piété la plus fervente [4], mais toujours magnifiquement coloriées : l'entrée de Marie dans le ciel étale à nos yeux les classiques rubis et saphirs éclatant sur les portes, les prophètes sacrés « éblouissants en leurs robes blanches », « les séraphins voilés de leurs ailes [5] ».

IV. — Ce n'est pas pourtant que l'effort d'invention, déve-

1) Cavanac, *Les merveilles du sacré rosaire...*, p. 104.

2) Le P. Delaporte, *Le merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV*, 1891.

3) Platet de Saint-Mathieu, *Le chapeau de fleurs de la glorieuse Vierge Marie*, paraphrase du poème italien de Capaleone Guelfi sur le Rosaire. Paris, 1612.

4) E. Faguet (*Revue des cours et conférences*, 1893, p. 352-358) en fait un grand éloge ; cf. Cognet, *Godeau*, 1900 : « Ainsi voilà un poème presque ignoré qui fait le plus grand honneur non seulement à Godeau, mais à tout le XVIIe siècle à qui on a si injustement reproché de n'avoir été ni épique ni lyrique » (p. 357).

5) Godeau, *L'assomption de la Vierge*, livre III, *passim*. Ces parties descriptives sont moins heureuses que les élévations sur les mystères, où Godeau sait exprimer les grandes idées mystiques dont l'Oratoire était coutumier (cf. livre I, strophe 6, p. 3).

loppé par les mystiques de ce commencement du XVIIe siècle dans la *description concrète* des mystères, ne s'exerçât aussi dans *l'interprétation symbolique ou allégorique* des données de la tradition. Le Moyen Age avait déjà comparé la Vierge à tous les phénomènes de la nature : la zoologie, la botanique, l'astronomie avaient également contribué au vocabulaire dévot de sa louange. Le P. Poiré et le P. Binet ajoutent encore au legs pieux de leurs devanciers. Ils enrichissent son parterre de nouvelles fleurs[1], car c'est surtout à la flore qu'ils empruntent leurs « similitudes ». Les fleurs ne sont-elles pas, selon l'expression du P. Binet, *les Vierges de nature*[2]? Notre Dame « est un jardin royal où le Saint-Esprit a pris plaisir de planter de sa propre main... des labyrinthes fleuris où, au lieu de fleurs odoriférantes, il a planté toutes les perfections en forme de fleurs éternelles et qui ne flestrissent jamais. Là vous voyez la virginité en la forme de lys, la pudeur en rose, le sacré soucy en soucy, l'humilité en nard, l'amour en girosole et le reste des grâces en un million de fleurs de mille et mille couleurs... »[3]. Ces *attributs floraux* sont même si nombreux qu'il était malaisé de choisir dans le pourpris voué à Notre Dame la fleur de prédilection qui la personnifiait le mieux. « Possible seriez-vous curieux de savoir quelle est cette fleur, si c'est un lis ou une rose, un œillet ou une violette, et en un mot de quelle espèce et de quelle nature elle est ? A peine vous en puis-je dire autre chose sinon que c'est la plus belle de toutes les fleurs, la fleur des fleurs... D'assurer qu'elle soit une tulipe, une amarante ou un narcisse, c'est ce qui n'est pas sans difficulté, attendu qu'en matière de fleurs il y a presque autant d'affections différentes qu'il se trouve de diversités entre elles. Qui dit avec Esdras qu'il

1) Sur la flore mariale, cf. Huysmans, *La Cathédrale*, p. 282 sq.

2) Binet, *Le Grand chef-d'œuvre*, p. 91-92.

3) Binet, *Le Grand chef-d'œuvre*, p. 273; cf. Binet, *De la dévotion à la glorieuse Vierge*, 1648 (1re édit., 1634) .« Marie est le sacré cythise du ciel où repose le divin enfant, vraie abeille du Paradis » (p. 292).

n'est qu'un lis au monde ; qui, avec Pindare, donne le prix à la rose ; qui dit qu'il n'est rien de pareil à l'œillet... Disons mieux, et plus à propos, qu'Elle est une fleur qui, ensemble, est lis, œillet, violette, tulipe, anémone, hyacinthe, et qui contient en soy les beautés, les odeurs et les propriétés de toutes les fleurs du monde »[1]. « Les fleurs en effet ont cela toutes en propriété... qu'elles flattent merveilleusement nos sens et par la beauté de leurs vives teintures et par la pointe de leurs soüeves odeurs. Mais comme la Rose tient l'empire sur toutes, aussi nous chatouille-t-elle plus que toutes et plus soüevement. »

Ici encore, du reste, il est juste de ne pas oublier, en décrivant l'effort des Jésuites, l'héritage de la mysticité dominicaine. Les disciples de saint Dominique ont la garde du Rosaire[2] dont les oraisons sont tout autant de « belles roses qu'ils cueillent et rangent en guirlandes et petits chapeaux de fleurs pour en couronner leur mère »[3]. Comme les Jésuites, ils sont de laborieux « jardiniers » qui assistent à l'éclosion des roses avec une gaîté toute printanière[4], d'experts « bouquetiers » qui « agencent industrieusement la gerbe mystique ». — D'autres fois, joailliers ingénieux,

1) Poiré, *La triple couronne*, 1re partie, ch. XIII, p. 338-339, compare ensuite successivement la Vierge à la violette, à la rose, au glaieul... et souhaite « d'être une abeille pour voler incessamment autour d'elle ».

2) Sur le Rosaire, son origine, son histoire cf. Perdrizet, *Notre-Dame de Miséricorde*, bibliographie, p. 90-94 ; *Revue augustinienne*, 15 oct. 1909. Il faudrait étudier le rôle des Dominicains dans la restauration du culte marial en France au XVIIe siècle par leurs confréries du Rosaire et les ouvrages qui défendaient la dévotion du chapelet contre « les Mariomastiges. » « Le P. Cavanac receut du ciel la même inspiration que notre Pere Saint Dominique. C'est de prendre à cœur la dévotion du sacré Rosaire et, par l'explication des mystères compris en iceluy, faire cognoistre aux hommes ce que Dieu a fait et souffert pour eux. Cela réussit en partie selon son désir, *notamment* depuis qu'il eut mis en lumière ce livre des Merveilles du Rosaire tant bien receu de tous qu'il fut *besoin de le remettre sous la presse plus de douze fois en fort peu de temps es meilleures villes de France* » (Vie de Cavanac à la suite de l'édition des *Merveilles* de 1629, 514-562).

3) Cavanac, *Les Merveilles du sacré Rosaire*, p. 82.

4) Alar, *Les allumettes d'amour du jardin délicieux*... Valenciennes, 1617.

ils offrent à Marie des anneaux, des colliers, des diadèmes, des « rosaires de pierreries »[1] où leur science de l'allégorie lapidaire leur permet d'enchâsser de symboliques joyaux. « O Espouse, nous entourerons ton col de trois chaînes d'or, toutes greslées de pierres précieuses : la première d'émeraudes, la seconde d'escarboucles, la troisième de saphirs ». Les mystères joyeux sont ainsi symbolisés par « l'Emeraude verte ; » les douloureux, « signifiés par l'Escarboucle ou Rubis rouge ; » les glorieux « par le Saphyr pers couleur du ciel »[2].

Mais là encore les Jésuites ont colligé, synthétisé, perfectionné l'art de leurs précurseurs, et si l'on veut trouver une « somme » des parallèles les plus subtils et des adaptations les plus variées, c'est au P. Valladier, (jésuite, sorti de l'ordre) qu'il faudra la demander. L'univers entier sert d'emblème à la Vierge, depuis « les raretés de la terre » jusqu'aux planètes et aux étoiles[3].

Maintenant qu'est-ce que les textes sacrés, qu'est-ce que l'Écriture sainte ont fourni à cette exégèse raffinée ? Il est très naturel de se le demander. Prenons le P. Poiré : sans doute il ne s'écarte pas, en principe, de la méthode orthodoxe des docteurs, qui ont recherché de bonne heure dans les textes bibliques le sens caché[4]. Mais les Jésuites, en cette investigation pieuse où les avaient précédés beaucoup d'autres commentateurs, se complurent ; ils renchérirent, et l'allégorie dégénéra bientôt chez eux en rapprochements douteux et déconcertants, en analogies imprévues et forcées. Dans son désir d'interpréter la lettre jusque dans le moindre détail, le

1) Sur la joaillerie mystique, cf. Huysmans, *la Cathédrale*, p. 196 sq.

2) Cavanac, *Les merveilles du sacré rosaire*, p. 31.

3) Valladier, *Les parallèles et célébrités parthéniennes pour toutes les fêtes de la glorieuse mère de Dieu*, Paris, 1626. Ch. I. Parallèle du monde en général et de l'eau en particulier avec la Vierge ; Ch. II. Parallèle des raretés de la Terre, bois, métaux, or et argent ; Ch. III. Parallèle des villes, montagnes, pierres précieuses ; Ch. VIII. Parallèle des cieux. Ch. IX. Parallèle du Ciel empyrée, etc...

4) Cf. par ex. Origène, Περὶ ἀρχῶν, liv. IV et saint Hilaire, *Commentaire sur l'Évangile de saint Mathieu*.

P. Poiré se laisse entraîner à des jeux d'esprit fort compliqués. Il ne se contente pas de rappeler délicatement les figures, mortes ou vivantes, qui, dans la Bible s'adaptent à la personne de la Vierge : le buisson de Moïse, la baguette d'Aaron, la toison de Gédéon, l'arche d'alliance, la nuée d'Élie, le trône de Salomon[1], ou bien Ève, Sara, Rébecca[2], Marie sœur de Moïse, Jazel, Judith, Esther, Bethsabée, Abigaïl, Marthe, Madeleine. Il fait, en outre, de chacun de ces symboles une description minutieuse dont il applique tous les traits, un à un, à Notre Dame : « premièrement ce trône ancien fut bâti par le roi Salomon; secondement il fut fait d'ivoire seulement, le Saint-Esprit ayant voulu représenter par les trois belles qualités de l'ivoire qui sont la blancheur, la solidité, la froideur, trois rares propriétés de la très sacrée Vierge, sçavoir est son innocence, sa force et sa chasteté... » Et cette pédante exégèse se poursuit : « tiercement... quatrièmement... dixièmement... »[3].

V. — Que dirons-nous dès lors des apologues étranges, des familiarités presque inconvenantes, des développements énigmatiques, des emprunts à l'antiquité païenne, en un mot de tous ces artifices de rhétorique dont l'éloquence de la chaire et la littérature religieuse firent un si fâcheux abus pendant la première moitié du XVIIe siècle? On aurait pu croire que la dévotion à la Vierge, faite de délicatesse et de pudeur, préserverait sermonnaires et écrivains de ces inconvenances de mauvais goût. Il s'en faut que cette espérance soit satisfaite. L'Épître au lecteur du P. Binet, dans son traité « de la dévotion à la glorieuse Vierge, » nous fait même concevoir de légitimes inquiétudes : « On dit que jamais l'eau ne se peut glacer (quelque cruauté de bise qu'on y

1) Poiré, *La Triple couronne*, 1re partie, ch. III, § 2, 27-33 ; § 3, 33-36.

2) *Id.*, id., § 4, 5, 6, 7.

3) Poiré, *La Triple couronne*, 1re partie, ch. III, § 3, 33-36; cf. la description symbolique du berceau de la Vierge chez le P. Valladier (*Les parallèles et célébrités*.... p. 59-92. Du berceau lui-même (p. 59-60) nous passons à l' « oreiller, » « aux langes et maillots, » « aux drappelets », etc..

donne dessus) si on coule dedans un peu de graisse de veau marin : nos cœurs qui nagent dans les eaux de ce monde ne gèleront jamais de la gelée d'enfer si on y jette dedans un peu de dévotion à la Vierge Marie »[1]. Puis, dans le cours de l'ouvrage, les grandeurs ou le rôle de Marie sont une occasion de rappeler Pallas, l'histoire du fils de Seleucus et de sa belle-mère Stratonice, l'empereur Decius et son fils, Scipion l'Africain, Octavius Balbus, les Sabines, la vestale Claudia[2] : « Quel mal y aurait-il quand je mettrais l'amour de la Vierge en parallèle (ah ! c'est trop peu) avec celui du bon Octavius Balbus ? ».

Le *Grand chef-d'œuvre* du même Père Binet nous réserve aussi des surprises impatientantes : « C'est une belle imagination de ceux qui disent que, qui veut bien vendre une esclave qui est enceinte, il faut évaluer le fils qu'elle porte dans son ventre, et si on pouvait sçavoir que ce fils dût estre quelque chose de bien grand, il faudroit vendre cela autant que vaut la mère et autant que vaudroit le fils... Voulez-vous sçavoir combien vaut Nostre Dame enceinte de Jésus-Christ ? Certainement elle ne fut jamais esclave, mais elle fut bien fille des esclaves.... et Mère d'un fils qui fut vendu argent comptant... »[3]. — Voici maintenant de quoi ravir les amateurs, — si nombreux dans le XVIIe siècle bel esprit et galant, — d'énigmes et de solutions curieuses et surprenantes, parce que tirées de très loin. Il n'y a qu'à parcourir les *Méditations affectueuses*[4] ; mieux encore, tout un long chapitre du

1) *De la dévotion à la glorieuse Vierge*. Épître au lecteur. *Ibid.*, p. 93.
« Il advient souvent que se battant un renard et un loup pour avoir quelque pauvre animal innocent tombé entre leurs dents, quelque Aigle survolant va fondre la dessus et l'enlève pour soy. Ce *renard de monde* et ce *loup d'enfer* sont souvent aux prises pour nous arracher nos pauvres âmes. Si cette Aigle royalle, mère du divin aiglon Jesus Christ, survole d'un vol favorable et nous regarde de bon œil, pour moy je tiens pour tout assuré qu'elle nous enlèvera vers le ciel, malgré l'enfer et malgré le monde. »

2) *De la dévotion à la glorieuse Vierge*, 106-108 ; 114-115 ; 180-183 ; 239-244 ; 223-255...

3) *Le Grand chef-d'œuvre*, p. 87.

4) *Les Méditations affectueuses* : voici quelques exemples :
« Qui aime le plus cette fille naissante, le Père, le Fils et le Saint Esprit ? »

Grand chef-d'œuvre : « Laquelle est-ce des trois divines personnes que Notre Dame aymoit le plus et se sentait plus obligée? » : chapitre construit sous forme d'énigme. C'est un modèle de dissertation alambiquée : à tout moment l'auteur nous laisse croire que « la balance panche » en faveur du Père, ou du Fils, ou du Saint-Esprit, quand tout à coup une objection pose à nouveau le problème : (« ouy, mais tout ce que le Fils a vient-il pas du Père? ») et nous finissons par partager l'embarras du théologien : « où est-ce que cecy ira aboutir? qui vive? et qui emportera la palme? Car il me semble que tous trois ont gagné et tous trois ont perdu, et si nul n'a perdu et chacun a gagné, et le pauvre cœur de Notre Dame est bien en peine ». Une pensée de saint Bonaventure apporterait peut-être quelque lumière ou accroîtrait la difficulté. Le P. Binet nous en fait grâce « Je ne veux point y entrer, car je n'en sortirais jamais »[1].

VI. — L'extérieur même de cette dévotion mariale, sa forme littéraire ont pu déjà nous inquiéter quelque peu sur la valeur de la doctrine qui en est le fondement. Les Jésuites ont toujours professé, en théologie[2], le plus rigoureux conformisme, mais enclins aux effusions sentimentales et soucieux du problème pratique par excellence, celui du salut, ils parurent oublier la prudente réserve que leurs principes leur imposaient : trop d'éléments populaires, trop de superstitions cachèrent souvent dans leurs écrits la définition dogmatique.

Le rôle qu'ils font jouer à la Vierge dans l'œuvre de la grâce et du salut en est une preuve convaincante. Ils

(p. 5). « Qui l'épousera, le Père, le Fils ou le Saint-Esprit? » (p. 27). « Qui des trois fait le meilleur accueil à la Sainte Vierge? » (p. 117).

1) *Le Grand chef-d'œuvre*, ch. XI, ch. XV; p. 213, p. 204, p. 214.

2) Cf. le précepte de saint Ignace « In theologia praelegendum esse sanctum Thomam » (lettre-circulaire du général Aquaviva publiée et traduite par Rochemonteix, *Le collège de la Flèche*, IV, 11-14) « Tâchons, même quand il n'y a aucun danger à craindre pour la foi et la piété, qu'on ne puisse pas nous soupçonner de vouloir *innover* quelque chose ou créer une doctrine nouvelle. »

endossent et acceptent sans restriction les hardiesses, si souvent déconcertantes, de la dévotion du Moyen Age à Notre Dame. Notre Dame est pour eux, comme pour les chanteurs des Puys, non seulement « une mère de douceur », mais une « mère de miséricorde » : c'est la Vierge pitoyable qui sauva Théophile[1] et les plus grands pécheurs. « La petite princesse » est aussi « l'empérière puissante des Anges et des Potentats du ciel »[2]. « Si son Fils est le hâvre de grâce, elle est *l'ancre d'or* qui y affermit et accroche nos espérances flottantes »[3]. Le chrétien peut se ranger « sous la cornette blanche de cette brave amazone »[4] et, « sous l'étendard blanc de sa protection, monter à l'assaut du ciel »[5]. Dans ces pensées et cette foi, le P. Binet se grise de visions guerrières : « nous aurons en tête de notre armée cette empérière toute armée du ciel, *encuirassée* du soleil, ne dardant que souffres et poudres : qui luy résistera ?[6] » Son aspect seul arrête les flèches de la colère divine. Sous sa conduite le chrétien est sûr « de prendre la ville de gloire »[7]. Voilà une théologie un peu cavalière[8], qui ne convenait pas du tout à Pascal : mais cet accent belliqueux ne rappelle-t-il pas la fameuse veillée d'armes par laquelle le chevaleresque Ignace de Loyola préluda à sa conversion dans la chapelle de la Vierge à Montserrat[9] ?

1) Binet, *De la vraie Dévotion...*, 1624 (1re éd., 1619) raconte l'histoire de Théophile dont se nourrit la piété des hommes du moyen âge (p. 19-20).

2) Binet, *De la Dévotion*, etc., p. 12, 41.

3) *Id.*, Épître.

4) *Id.*, p. 15.

5) Binet, *Le Grand chef-d'œuvre*, p. 521.

6) Binet, *De la Dévotion...*, p. 349.

7) Cf. Pascal, *IXe provinciale*. « Qu'importe, dit le Père, par où nous entrions dans le Paradis, moyennant que nous y entrions, comme dit sur un semblable sujet notre célèbre P. Binet, qui a été notre provincial, en son excellent livre de la Marque de prédestination n° 31, p. 130 de la 15e édition. Soit de bond, soit de volée, que nous en chaut-il, pourvu que nous prenions la ville de gloire ? comme dit encore le Père au même lieu. »

8) Cf. encore : « La vierge sacrée, nous voyant aller à la guerre, nous donne sa dévotion pour rondache » *De la dévotion*, p. 206 ; p. 270-273 ; 294-295 ; 349-350.

9) Joly, *Saint Ignace de Loyola*, p. 20.

Notre Dame est non seulement un « intrépide capitaine », mais aussi un irrésistible avocat : elle sauve les causes les plus désespérées : « Elle plaide si puissamment que... Dieu lui accorde tout ce qu'elle veut »[1]. La raison en est simple. « Marie est *l'espouse de la Trinité*; *elle a eu pour présent de ses fiançailles le Saint-Esprit et pour son douaire le Ciel avec le Paradis* » ; « or une femme peut disposer de son douaire. »[2] « Trésorière générale de l'Épargne divine, Dieu luy a donné la clef d'or de tous ses trésors ». Elle n'en est pas avare, elle prodigue ses faveurs. Que si le pécheur rebelle les a dédaignées, il peut encore espérer en sa miséricorde. Le ciel est toujours ravi d'entendre « le sacré tonnerre de son éloquence foudroyante »[3]. Le pardon, pour le P. Binet comme pour les chrétiens du moyen âge, paraît le « fief » exclusif de la Vierge : il reste à Dieu la justice et la vengeance. Tout ce qu'on pourrait dire, semble-t-il, dans une théologie plus circonspecte, c'est que le coupable se tourne vers Notre Dame sans la crainte et le remords qu'inspire la vue d'un juge redoutable ; — et encore ce sentiment devrait-il s'accompagner de réserves ; — le P. Binet l'exprime à grand renfort de comparaisons qui l'exagèrent et d'antithèses qui l'adultèrent. Il y a une séparation des pouvoirs, un partage des droits entre Dieu et la Vierge, propres à alarmer justement les moins rigoristes chrétiens : « Jésus veut damner et Marie veut sauver; la justice est du costé de Jésus, la clémence du costé de Marie ; l'un montre le sang que cela lui couste, l'autre son laict qu'elle distille jusqu'à la dernière goutte ; l'un allègue le droit et la loy, l'autre allègue les *passedroits* et l'amour. Dieu le Père est assis qui entend ces discours : le genre humain tremble prosterné devant le throsne, *la corde au col* et la torche au poing; le cœur me frémit et la main me tremble escrivant cecy : croiriez-vous, Lecteur, que la bonne princesse gaigne la cause et la nostre, et le *Fils est condamné aux dépens*,

1) *Meditations affectueuses*, p. 126.
2) Binet, *De la dévotion à la glorieuse Vierge*..., p. 127.
3) *Id.*, p. 24-26.

et qu'il luy en couste jusqu'à la dernière goutte, et par arrest il est dit que celuy qui comme criminel devoit estre *justement* condamné au supplice éternel, sera *miséricordieusement* sauvé[1] ». De même le P. Binet fait sienne « l'amoureuse hardiesse de saint Anselme : cette proposition [qui] faict peur d'abord, mais [qui] est d'une valeur inestimable et d'une consolation très solide et très précieuse », à savoir que « *Dieu a son Livre, et Nostre Dame le sien aussi à part. Celuy de Dieu a deux chapitres, l'un de justice et l'autre de miséricorde* : *celui de Nostre Dame n'est que de pure miséricorde* : il n'y a là ni rigueur de justice, ny nulle loy de sévérité : Livre des grâces, où il n'y a nulle rudesse et *nulle sorte de refus*; »[2] livre de vie, où c'est une vraie marque de prédestination d'être inscrit[3]. « Quand le Verbe veut diluvier [submerger] le monde... il ne prend conseil que du Père et du Saint Esprit, et il n'y a quasi que la justice qui prend ses conclusions contre les criminels. Mais quand Dieu veut sauver les hommes, il ne va point lire dans le livre de justice, mais dans le livre de vie de sa toute bonté, *il prend conseil de sa saincte Mère*; c'est elle qui prend ses conclusions, et, comme son cœur c'est le cœur de la commisération, toujours elle panche du côté du pardon »[4]. Aux deux registres correspondent deux parlements, deux cours souveraines, l'une de la stricte Justice, l'autre de Grâce et de pure miséricorde. « Or *ce qui est fort consolatif c'est que de la chambre de Justice, il y a pouvoir d'appeler à celle de Miséricorde*..., et, avec la revision du procès, d'ordinaire on emporte interprétation

1) Binet, *Le Grand chef-d'œuvre*, p. 673.

2) *Id.*, p. 522. Cf. « Plusieurs eussent été et damnez et rayez du Livre de Dieu et de vie, s'ils n'eussent été couchez dans le livre de diamant de la Vierge Marie. » (p. 524).

3) Cf. le titre complet de l'ouvrage, *De la dévotion à la glorieuse V. M., vraie marque de prédestination.* — Une expression du même genre revient très souvent, (par ex. *Grand chef-d'œuvre*, p. 554) : Le chrétien, pour être sauvé « doit estre *couché sur l'estat* de sa maison royale, » ou encore (p. 515) : « estre au roolle des serviteurs de Notre Dame. »

4) *Le Grand chef-d'œuvre*, ch. XXVIII, p. 546.

d'arrest et entier gain de cause qu'on avoit perdue... *Inter jettons appel...* »[1]. Que ce conseil du Père Binet, cette procédure, ces plaidoiries, ce « parquet du ciel »[2] aient exaspéré les hérétiques et troublé les orthodoxes, on le comprendra aisément. Ces images matérielles étaient les expressions les plus déficientes des réalités mystiques qu'elles prétendaient traduire : cette opposition constante entre la Vierge et Dieu conduisait fatalement le théologien aux plus dangereuses affirmations.

Sans doute le P. Binet, le P. Barry lui-même n'oublient pas l'esprit de la dévotion: pour avoir droit à cette toute puissante intercession de la Vierge, on doit voir dans son culte autre chose qu'un ensemble de pratiques peu généreuses ou de « recettes » commodes. « Ne croyez pas que sous couleur de dévotion, j'ai envie de flatter les pécheurs et leur persuader qu'ayans mal vécu, il ne faut que lever les yeux à la Vierge..... (et) avec un *Ave Maria* gagner le ciel[3]. » « Il est malaisé d'aymer Marie sans aymer la saincteté[4] ». Mais les miracles — complaisamment racontés — de son indulgence inlassable, de sa bonté si accommodante, risquent fort de ne point incliner le pécheur à la vraie pénitence. Le catholique lecteur du P. Binet avait lieu de se défier de certaines formules que la faiblesse humaine peut trop facilement interpréter à sa guise : « Marie prend un plaisir ineffable de sauver les misérables pécheurs et les plus *abrutis* et qui sont entièrement *dégénérés en bestes*[5]. » Je ne vois pas, même en latin, cette inscription sur le socle de ses statues. Et si l'on se fait l'apôtre de dévotions faciles et multiples, l'inventeur de toutes les clefs qui peuvent ouvrir les cieux, on doit en accepter les risques et ne pas s'étonner de soulever l'indignation d'un Pascal[6]. Or, quelle ample « provi-

1) Binet, *Le Grand chef-d'œuvre*, p. 527.
2) *Id.*, p. 554.
3) *Id.*, *De la dévotion à la Vierge*, p. 186.
4) Barry, *Philagie*, au lecteur; cf. p. 42, p. 71.
5) Binet, *Le Grand chef-d'œuvre*, p. 550.
6) *IXe provinciale*.

sion[1] » de menues pratiques offre au chrétien « Philagie ![2] » La mention « aisé à pratiquer » paraît être la marque du P. Barry[3], et combien il excelle à faire valoir son procédé!

« Dites-moi, Philagie, qu'y a-t-il de si aisé que de dire cent fois le jour, tout doucement, en allant çà et là ou tout haut, étant en sa chambre... *Amo et volo amare Mariam.* »

« Si vous étiez amoureux du ciel, je tiens pour assuré que que vous donneriez les millions d'or, s'ils étaient en votre pouvoir, pour avoir cette précieuse clef. *Il ne faut point entrer en de si grands frais* : en voicy une, voire cent, *à meilleur compte,* tout autant de sainctes dévotions à la mère de Dieu que vous trouverez dans ce livret; ce sont autant de clefs du ciel qui vous ouvriront le Paradis tout entier pourvu que vous les pratiquiez[4]. »

Le bon Père prévient même les exigences de ses clients et connaît l'art de rendre faciles les dévotions malaisées. « Que craignez-vous en vous prosternant à terre? de salir vos habits?... Qui vous empesche de jester ce qu'il vous plaira à l'endroit où vous vous prosternerez, pourveu que vous vous humiliiez bien bas, qu'importe[5] ». Si le pénitent est encore plus avare de tout effort, il trouvera au quinzième chapitre « trente dévotions à la Mère de Dieu en supplément de celles qui sembleront difficiles » : on ne saurait s'imaginer

1) Cf. du même P. Barry, *La provision spirituelle en méditations pour tous les samedis de l'année sur les plus beaux éloges de Nostre Dame.* Lyon, 1652.

2) Pascal (début de la IXe *provinciale*) en énumère quelques-unes : saluer la sainte Vierge au rencontre de ses images, dire le petit chapelet des dix plaisirs de la Vierge, prononcer souvent le nom de Marie..... » Ajoutons de nombreuses oraisons jaculatoires et génuflexions.

3) Les ouvrages du P. Barry eurent un gros succès, en 1649, *Philagie* atteignait sa treizième édition. Son opuscule célèbre : « Pensez-y-bien ou moyen *court*, *facile* et *assuré* de se sauver », 1645, a gardé ce succès jusqu'à nos jours.

4) Barry, *Philagie* (au lecteur).

5) *Id.*, p. 113, cf. 178 : à propos de la dévotion qui consiste à « graver et former sur son cœur le nom de Marie « Je ne prétens pas que vous graviez « aussi le nom de Marie sur votre cœur : mais seulement *avec le doigt* à la « façon que vous escririez vostre nom sur une table ou sur l'arène. »

plus de lésinerie ni un culte plus parcimonieux. — Il n'est pas jusqu'à l'éloge en apparence le plus désintéressé qui ne cache, lui aussi, une intention mercantile. Dans *la Magnificence de Dieu envers sa saincte Mère*, le P. Barry[1] décerne à la Vierge 1122 louanges comme il compta un jour 63 questions curieuses sur la Vie et la Bonté de Notre Dame. Voilà les imprudences, — que devaient sévèrement juger Pascal et Bossuet, — d'une sentimentalité religieuse inconsistante qui trop souvent réduisait la dévotion à des pratiques destituées de vie intérieure[2].

VII. — Il serait injuste de ne point relever, — au milieu des effusions enfantines, des subtilités ingénieuses à l'excès et des calculs peu généreux, — des idées mystiques que la raison catholique pouvait avouer sans scrupule. La prérogative ineffable de sa maternité divine fait à la Vierge une auréole de majesté : la Bonne maîtresse, la Mère indulgente est aussi un « chef-d'œuvre, »[3] ou plutôt un essai fait par Dieu du chef-d'œuvre qu'est l'Homme-Dieu : « Le liseron fut un coup d'essay de la nature quand elle commença de faire le patron du lis : la Sainte Vierge n'est autre chose qu'un coup d'essay de Dieu, lorsqu'avec la nature il commença de faire l'essay d'un Homme-Dieu[4]. » Il y a là une idée intéressante de philo-

1). P. Barry, *La magnificence de Dieu envers Sa Saincte Mère*, déclarée par mille cent vingt et deux de ses Eloges et tiltres d'honneur, surpassant le nombre des Estoiles du Ciel... Divisée en 4 parties selon ses quatre qualités d'Aymable, d'Aymée, d'Amante et d'Amour. Lyon, 1641. Cf. Barry, *Paulin et Alexis*, deux illustres amants de la Mère de Dieu : 2e partie. Lyon, 1656.

2) Nous ne souscrivons pas à ce jugement de Sainte-Beuve sur la portée des censures de Pascal au sujet de *Philagie* « les facéties badines, les jolies gaîtés de la neuvième Provinciale sur la dévotion galante des Pères Barry et Le Moine et sur les gracieusetés du premier envers la bonne Vierge, s'attaquent bien moins en réalité à la théologie elle-même qu'à un reste de mauvais goût en belle humeur dont le digne évêque de Belley, tout à côté de saint François de Sales, nous a offert maint exemple. Pascal en ces endroits fait de la critique littéraire sans en avoir l'air. » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, 127-128). C'est un peu trop négliger le scrupule *surtout* spirituel de Pascal.

3) Binet, *Le Grand chef-d'œuvre de Dieu* ou les *perfections* de la Sainte Vierge.

4) Poiré, *La Triple couronne*, 1re partie, p. 19.

sophe catholique. Devant les splendeurs de la Vierge mère de son Dieu, *Deipara*[1], le P. Poiré n'éprouve pas seulement un doux attendrissement, mais « l'ébaïssement[2] » qu'ont ressenti les plus graves docteurs. « Que je suis aise, s'écrie le P. Binet lui-même, de voir *accabler* mon esprit sous l'immensité des grandeurs de la Mère de Dieu,[3] » et retenons cet aveu qu'on dirait d'un janséniste : « pour bien sçavoir [ce] que c'est d'estre mère de Dieu, il faudroit au préalable sçavoir [ce] que c'est [que] Dieu »[4]. — Le P. Binet développe aussi avec gravité le thème douloureux de la Compassion de Notre Dame : « C'estoit une martyre vivante : tout luy estoit un calvaire; tous les jours estoient des vendredi saincts, sa vie une passion perpétuelle, et son cœur, tous les jours, estoit crucifié par les mains de l'amour, *aussi grandes meurtrières que les mains de la mort* »[5]. L'expérience mystique n'est pas étrangère à l'auteur du *Grand chef-d'œuvre*, et après nous avoir décrit les états successifs d'une âme qui s'absorbe en Dieu, il nous montre en la Vierge le plus parfait exemplaire de la « vision unitive[6] ».

Mais malgré ces sentiments plus relevés, malgré ces idées correctes et fécondes au point de vue théologique, malgré ces aperçus d'une très pure mysticité sur les communications ineffables de la Vierge et du Christ et « la dévotion intérieure de Notre Dame » [7], — les Jésuites n'en apparaissent pas moins, à ce commencement du XVII[e] siècle, comme les propagateurs plus ardents que prudents d'un culte trop sentimental qui hospitalise pêle-mêle les puérilités d'une sensibilité exubé-

1) C'est le titre officiel de Marie et le nom courant qu'on lui donne dans la Compagnie ; cf. Canisius, un des célèbres théologiens jésuites, dont le fameux catéchisme fut traduit dans toutes les langues : *De Virgine Maria Deipara*, Ingolstadii, 1577.

2) Poiré, *La Triple couronne*, 1[re] partie, p. 3-5.

3) Binet, *Le Grand chef-d'œuvre*, p. 133.

4) *Id.*, p. 146.

5) *Id.*, p. 369. Cf. P. Richeome, *La sacrée Vierge Marie au pied de la croix*. Paris, 1609.

6) Binet, *Id.*, le chapitre XVII en entier.

7) *Id.*, p. 343.

rante, les écarts de l'imagination aventureuse, les élucubrations subtiles d'une exégèse alambiquée, les témérités d'une effusion uniquement éprise d'indulgence au détriment de la sévérité doctrinale, — sans parler de leur condescendance aux pratiques nombreuses et faciles, qui exposaient le pénitent peu scrupuleux à oublier l'esprit de sa dévotion; sans compter aussi que sous les fleurs, grondait souvent le courroux contre les protestants, ennemis de ce culte marial où les Jésuites, pour un peu, auraient vu l'essentiel du christianisme.

CHAPITRE II

Saint François de Sales et la Visitation

Le souvenir de saint François de Sales a certainement traversé déjà l'esprit du lecteur, et l'on s'est étonné peut-être que nous n'ayons pas commencé par lui. L'ordre chronologique le permettrait d'autant mieux, que sa dévotion à la Vierge a l'air, bien souvent, d'un legs du moyen âge.

Pourtant, c'est à une autre vue que conduit l'examen des idées, sur ce point, de l'auteur de la *Vie dévote*. Certes, à s'en tenir aux apparences, sa dévotion mariale est toute séraphique, fleurie et attendrie : mais ce serait trop rapidement conclure de la forme au fond, et je crains que Sainte-Beuve, sacrifiant un peu trop aux exigences du contraste qu'il établit entre Saint-Cyran et François de Sales, n'ait porté un jugement hâtif[1]. La dévotion mariale du directeur

1) « Sainte-Beuve, *Port-Royal* (3e édit.), Livre Ier, ch. IX, p. 233-234; cf. p. 232 : « Saint François de Sales eut, on le conçoit, un culte singulier pour la Vierge. Notre Dame, dont, chez les anciens Pères, il est moins souvent question, avait été la grande adoration, l'idéal chevaleresque et mystique du moyen âge..... Saint François de Sales autant que saint François d'Assise *était du moyen âge en ce point*. Son imagination chaste et vive avait besoin, pour se reposer, de cette figure céleste et souriante de la Mère de Dieu. »

de Philothée est non seulement une consolation pour le cœur, mais aussi un aliment pour l'intelligence : une doctrine grave, un enseignement substantiel, une mysticité profonde en sa passion, sont à la base de sa piété.

Dès sa petite enfance, il avait été un « enfant de Marie » : congréganiste zélé du collège de Clermont, membre de la confrérie du Rosaire[1], il rendait à la Vierge un culte ardent, et cette confiance dans le « soin » maternel de Notre Dame, resta toujours la note particulière de sa dévotion[2].

1) Saint François de Sales, *Œuvres* (édition d'Annecy), Lettres, IV, 76 et note 1. « Dimanche je fis un sermon du Rosaire parce que je suis de cette confrérie, il y a longtemps. »

2) *Bibliographie mariale de Saint-François* :

				Sermons	Pages
				—	—
Défense de la Salutation angélique contre les hérétiques.		1595	VII	»	240-243
Sermons pour la Purification de la Vierge . . .		1613	VIII	XCI	112-114
— — — . . .		1616	VIII	CIX	176-177
— — — . . .		1620	IX	XXVIII	250-265
— — — . . .		1622	X	LIII	164-180
— pour l'Annonciation		1621	X	XLVI	41-60
— pour la Visitation		1618	IX	XIX	157-170
— —		1621	X	XLVIII	61-77
— Notre-Dame des Neiges . . .	5 août	1617	IX	XIII	90-100
— Assomption		1602	VII	LXI	439-sqq.
— —		1612	VIII	LXXXIX	103-107
— —		1614	VIII	XCVII	134-139
— —		1618	VIII	CXLVII	376-378
— —		1618	IX	XXI	178-191
— —		1621	X	CLV	403-404
— Nativité de la Vierge		1614	VIII	XCVIII	139-146
— Présentation au temple		1617	IX	XVI	125-139
— — —		1619	IX	XXVI	231-239
— — —		1620	IX	XXVII	380-397
— Conception		1608	VIII	LXXIV	28-31
— —		1622	X	LXVII	399-405
— pour la Pentecôte	6 juin	1693	VII		29-30
Introduction à la vie dévote	2e partie, ch. XVI				
— —	3e partie, ch. V (l'humilité).				
— —	Conclusion : Manière de réciter dévotement le chapelet.				
Traité de l'amour de Dieu.	II, ch. VI — IX, ch. XIV.				
— —	VII, ch. XIII : Que la Très Sacrée Vierge mourut d'amour pour son fils. (extrait du sermon de 1602 sur l'Assomption.)				
— —	ch. XIV : Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extrêmement doux et tranquille.				

Cf. Ch. Clair : *La Vie de N.-Dame* tirée des œuvres du Bienheureux François de Sales. Paris, 1881.

« Toutes les fois que j'entre dans un lieu consacré à cette auguste reine, je sens par un tressaillement de cœur que je suis chez ma mère, car je suis bien le fils de celle qui est le refuge des pécheurs. » Il n'a jamais oublié qu'il lui avait attribué la délivrance « d'une fâcheuse tentation qui le molestait »[1], et en reconnaissance, il persévéra jusqu'à la mort à dire chaque jour le chapelet et à « le méditer en le disant ». Consacré prêtre le jour de l'Immaculée Conception, il est ému chaque fois qu'il parle de cet anniversaire[2], et quand les fêtes de Notre Dame approchent, il éprouve « un pressentiment de sa douce lumière »[3]. Sa prédication, ses entretiens, sa correspondance sont comme embaumés d'un parfum marial, et l'Ordre de la Visitation de Sainte-Marie, qu'il fonda avec sainte Chantal, fut destiné, on le sait, à honorer spécialement la Vierge. Les Visitandines en récitaient quotidiennement l'office[4]. Leur supérieure, Jeanne de Chantal[5], orpheline dès le berceau, « ne connut point d'autre mère que la Très sainte Vierge et se voua à Notre-Dame pour être sa fille » ; mariée, elle lui recommandait « son ménage et ses affaires » ; visitandine, « elle inculqua tellement la dévotion de la Sainte Vierge à nos premières sœurs[6] et en parlait si souvent aux malades... que, par un mouvement commun des petits enfants et du peuple, l'on nous nomma les Religieuses de Sainte-Marie, nom qui nous est toujours demeuré depuis ». Ces habitudes pieuses, com-

1) Sainte Chantal, *Œuvres*, 1874-1880, 8 vol., III, 102 (proposition pour la canonisation, art. V), cf. Camus, *Esprit de saint François*, 4e partie, ch. xxvii.

2) *Œuvres*, Sermons, VIII, 28, ad festum Conceptionis Beatae Mariae et anniversarium meae consecrationis, 1608. — Cf. Lettres, II, 388.

3) Saint François, *Œuvres*, Lettres, IV, 344.

4) Saint François, *Lettres*, V, 39. Sainte Chantal, *Œuvres*, I, 141 ; cf. L'office de Notre Dame à l'usage des Visitandines. Poussielque, 1894.

5) Cf. *Œuvres* de sainte Chantal, tome I (*Mémoires sur la vie de sainte Chantal*, par Madeleine de Chaugy) et Bougaud : *Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation*, 13e édition, 1899.

6) *Œuvres* de sainte Chantal : Exhortations pour quelques fêtes et principaux temps de l'année ; 1er samedi de l'Avent : Sur l'imitation de la sainte Vierge, II, 163 ; 2e samedi, sur la pureté de cœur et la fête de l'Immaculée, II, 164. Pour

munes à saint François et à sainte Chantal, nous expliquent l'intimité de leur amitié mystique. La Vierge fut la patronne et la gardienne de ces blanches affections, si fréquentes au XVII[e] siècle, dont l'existence même rendait à Notre Dame la plus discrète des louanges : — saint Vincent de Paul et M[lle] Legras, M. Olier et Marie Rousseau, saint Pierre Fourier et Alix Leclerc, le cardinal de Bérulle et M[me] Acarie, le P. Gibieuf et la mère Madeleine de Saint-Joseph, Saint-Cyran et la mère Angélique, le P. Yvan et la mère Madeleine de la Sainte-Trinité...[1] La dévotion à la Vierge est l'aimant secret qui rapproche ces âmes, le lien qui les unit, le rayonnement qui les illumine. Elle nous révèle le mystère de ces chastes liaisons et la fécondité de ces collaborations pieuses. L'échange incessant de mutuelles confidences, la fusion des efforts vers un même idéal de vie spirituelle entraîne, dans la correspondance de saint François et de sainte Chantal, l'emploi d'allégories dévotes ou le retour des mêmes formules : c'est surtout depuis 1605, c'est-à-dire depuis sa rencontre avec la baronne de Chantal, que saint François unit, dans ses salutations épistolaires, Notre Dame et Jésus[2] : « Vive Jésus et Marie »[3].... « Tenons nous bien à Dieu et à sa saincte Mère »[4]. En revanche, sur les conseils de son ami, la baronne avait dressé en son intérieur un monastère dont *la*

la fête de la Visitation : Obéissance et modestie de la sainte Vierge, II, 201. *Œuvres*, I, 417. « Quand on lui parlait de la dévotion à la sainte Vierge et à saint Joseph,.. elle nous instruisait que la dévotion qui leur était le plus agréable, c'etait l'*imitation* » ; cf. dans la *Vie des quatre premières mères* par Madeleine de Chaugy (Poussielgue, 1892) ch. XXXVI, p. 439 (dévotion à la Vierge de la Mère Marie de Châtel). Cf. *Œuvres* de sainte Chantal, I, Mémoires de la mère de Chaugy, 411-412.

1) Nous reviendrons sur ces amitiés dans le courant de notre étude et pensons qu'il y a un rapport entre le rayonnement du culte marial et le rôle croissant des femmes pieuses dans l'œuvre des grands réformateurs.

2) Comparer Saint François *Lettres*, II, 370, 389. « Dieu soit vostre cœur, vostre esprit, vostre âme » à *Lettres*, III, 115 (oct. 1605 « Je suis incomparablement vostre es entrailles du Filz et de la Mère ». La première conférence de la baronne et de saint François est du 5 mars 1604.

3) Saint François, *Lettres*, IV, 72, 164, 231 ; V, 100, 160, 323.

4) *Id.*, III, 312.

sainte Vierge était l'abbesse[1]. Bien entendu, cette fiction se prêtait à bien des mièvreries sentimentales : « Que je vous souhaite en Bethléem maintenant auprès de vostre saincte abbesse ! Demandez-lui son petit enfançon, et l'ayant, derobez luy secrettement une de ces petites gouttelettes qui sont dessus ses yeux. Ce n'est pas encores la pluye, ce ne sont que les premières rosées de ses larmes. C'est merveille combien cette liqueur est admirable pour toute sorte de mal de cœur »[2]. Mais souvent aussi le « doux lait » de cette dévotion se change en un breuvage amer : « Ouy da, dit saint Pierre, il nous est bon d'estre ici à voir la Transfiguration, mais vostre Abbesse n'y est point, ains seulement sur le mont de Calvaire où elle ne voit que des morts, des cloux, des espines, des impuissances, des abandonnements et derélictions... Aymez Dieu crucifié parmi les ténèbres. Dites : Il m'est bon d'estre ici : faysons ici trois tabernacles, l'un à Nostre Seigneur, l'autre à Nostre Dame, l'autre à saint Jean, — trois croix sans plus, — et rangés vous à celle du Filz ou à celle de la Mère vostre abbesse, ou à celle du disciple... »[3]. Et ainsi l'on voit que toujours sous les dehors d'un mysticisme accommodant, saint François prêche un ascétisme sévère.

II. — La façon dont il représente et fait concevoir la Vierge offre le même mélange, inconscient, ou le même dosage, voulu. De même encore saint François s'attarde à nous décrire avec une grâce toute poétique et une vivacité pittoresque les premières années de la Vierge, sa présentation au temple, son voyage à Jérusalem. Il ne se fait pas scrupule d'imaginer Saint Joachim et sainte Anne veillant sur ses premiers pas avec une sollicitude attentive, et il en fait un joli

1) Sainte Chantal, *Vie et Œuvres*, I, 411. OEuvres de saint François, *Lettres*, III, 46 (et note 2) ; III, 141, 145, 203, 212 ; IV, 108-109, etc.

2) Saint François, *Lettres*, III, 133.

3) Saint François, *Lettres*, III, 203 ; cf. III, 89 « Vivés, ma chère fille avec le doux Jésus et vostre saincte Abbesse parmi les ténèbres, les cloux, les espines, les lances, les derelictions... » ; cf. sainte Chantal, *Œuvres* (Mémoires de la mère de Chaugy, I, 411) ; II, 55-57. Méditations pour la Solitude, 24e, « du séjour de la T. S. Vierge au pied de la croix... »

tableautin : « Quand ils trouvoyent quelque plaine, ils la posoyent en terre pour la faire marcher ; alors cette glorieuse infante du ciel eslevoit ses petits doigts pour prendre la main de son papa et de sa maman, de crainte de faire quelque mauvais pas ; mais soudain qu'ils rencontroyent quelque chemin raboteux, ils la prenoyent incontinent dans leurs bras »[1]. Il entend, il nous fait entendre le cantique que chantent les pèlerins avec « Notre glorieuse dame et maîtresse » : « O Dieu, quelle mélodie ! Les Anges venoient pour entendre cette céleste harmonie ; ils se penchoyent sur les balustres de la salle de la Hierusalem céleste pour regarder et admirer cette très aymable Pouponne »[2]. Toutefois l'extérieur gracieux du mystère enveloppe une leçon salutaire que saint François n'omet pas de proposer à son auditeur. La Présentation de Marie est le symbole de l'oblation sans réserve que tout chrétien doit faire de son âme à Dieu[3], et elle enseigne au religieux à renouveler ses vœux avec énergie[4].

On peut trouver aussi que saint François, en ses heures de « tendreté », ne le cède guère au P. Barry courtisant sa divine maîtresse. Le Cantique des cantiques n'a pas trouvé d'exégète plus raffiné, et la paraphrase du verset « *Osculetur me osculo oris sui quia meliora sunt ubera tua vino, fragrantia inguentis optimis* », qui sert de texte à un sermon sur l'Annonciation, est une simple transposition de scène amoureuse. « Ce bayser, qui avait été si long-temps refusé et différé, fut accordé... à cette amante sacrée, Nostre Dame, laquelle mérite par excellence au-dessus de toutes les autres le nom d'Espouse et d'Amante. Il luy fut donné par le céleste Époux au jour de l'Annonciation que nous célébrons aujourd'huy, au mesme moment qu'elle eslança ce soupir très amoureux : qu'il me bayse d'un baiser de sa bouche ! Ce fut alors que cette divine

1) Saint François, *Œuvres* ; Sermon pour la Présentation (1617), IX, p. 133.
2) *Id.*, IX, p. 127.
3) *Id.*, même sermon, 3e point.
4) A partir de 1615 la cérémonie de la rénovation des vœux pour la Visitation fut fixée à la fête de la Présentation (IX, 129-130).

union du Verbe Éternel avec la nature humaine, représentée par ce baiser, se fit dans les entrailles sacrées de la glorieuse Vierge[1]. » Mais ce n'est point là une fade et banale galanterie : c'est le langage des mystiques, celui « de l'amour divin » passionné, qui, lorsqu'il veut s'exprimer, doit emprunter à l'amour charnel son vocabulaire et ses images[2]. « La Sulamite, dit Renan, a pris le voile chrétien[3]. » Il faut donc se dégager de ces expressions trop sensibles pour découvrir, sous le symbole, l'union indissoluble de Jésus et de la Vierge, modèle achevé de l'union toujours imparfaite entre le Christ et l'Église, l'âme humaine et Dieu[4]. « C'étoit une liaison de tous les instants, de toutes les pensées et de tous les désirs. » « C'étoit en vérité deux personnes, Nostre Seigneur et Nostre Dame, mais en un cœur, en une âme, en un esprit, car si le lien de la charité lioit et unissoit tellement les chrestiens de la primitive Église que saint Luc assure qu'ils n'avoyent qu'un cœur et une âme, combien avons-nous plus de rayson de dire et de croire que le Fils et la Mère, Nostre Seigneur et Nostre Dame, n'estoyent qu'une âme et qu'une vie.[5] »

Ne vivant que de la vie de son fils, la Vierge devait mourir de sa mort[6]. C'est *la conformité au Christ* qui explique sa com-

1) Saint François, *Œuvres*, X, p. 42 (25 mars 1621) ; cf. Plan d'un sermon pour la fête de l'Immaculée Conception, sur le texte : Dilectus meus mihi et ego illi qui pascitur inter lilia donec aspiret dies ; « Vous voyez que je vay faire un discours tout d'amour (VIII, p. 28) » ; cf. Assomption (VIII, 103-107, texte : Cantique, III, 6 ; — Assomption (VIII, 376) texte : Cantic., VI, 9.

2) Sur le langage des mystiques, cf. Montmorand, *Érotomanie des mystiques*, Revue philosophique, 1903 (2), p. 382-393.

3) Renan, *Le Cantique des cantiques*, p. 141. L'exégèse allégorique du Cantique et son application à la Vierge est traditionnelle : on la trouve chez Origène, Theodoret, Saint Grégoire de Nysse, surtout saint Ambroise et saint Bernard dont les Sermons méditatifs sur le Cantique furent traduits par sœur Françoise Oudeau (religieuse du royal monastère de Saint-Louis de Passy) 1621-1623, 2 vol.

4) *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VII, ch. 13, 14 : on voit la place que tient la Vierge dans une spiritualité qui a insisté surtout sur l'amour de *conformité* avec Dieu.

5) *Œuvres*, Sermons : Assomption (1602), VII, 443.

6) *Id.*, 450 ; cf. Assomption, 1618 (IX, 182).

passion au pied de la croix, sa langueur après l'Ascension, et son passage à la béatitude : « L'âme de Nostre Dame estoit jointe en parfaite union à la personne de son Filz; elle estoit *collée* sur elle, et, partant, les espines, les clouz, la lance qui percèrent la teste, les mains, les pieds, le costé de N. S., passèrent encores outre, et outrepercèrent l'âme de la Mère »[1]. Après la Passion, elle porta longuement cette plaie dont elle mourut : « O playe amoureuse, ô blessure de charité, que vous fustes chérie et bien aymée du cœur que vous blessâstes! »[2] Les comparaisons, trop jolies peut être, avec le phénix ou la biche blessée par le veneur sont dans toutes les mémoires, mais ce que l'on oublie trop, c'est que, chez François de Sales, la dévotion à Marie, fut sous une enveloppe amène, une dévotion de mortification et d'amour métaphysique. Saint François en pressentit même le symbole destiné à un trop brillant avenir : le « Sacré cœur »[3]. F. Strowski signale justement l'influence de saint François de Sales sur tout le XVIIe siècle[4], à qui le saint aurait appris la science du cœur et la tendresse : « Tout en respectant le caractère souverain de l'amour de Dieu, ne peut-on pas dire qu'en transportant ce sentiment des hauteurs du ciel sur la terre, les précieux n'ont pas changé la définition qu'on en pourrait donner? On aime la femme comme on aime Dieu »[5]. Je m'étonne que, pour préciser sa pensée, le délicat historien

1) *Id.*, 446.

2) *Id.*, 447. Le chapitre XIII du livre VII du *Traité de l'amour de Dieu* est extrait de ce sermon.

3) Les apôtres du Sacré Cœur aiment à citer la fameuse lettre du 10 juin 1611 (OEuvres : Lettres, V, 63-64) : « Notre maison de la Visitation est par sa grâce asses noble, et asses considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ay donc pensé, ma chère mère, et vous en estes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un unique *cœur* percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'espines, ce pauvre cœur servant d'enclaveure à une croix qui le surmontera et sera gravée des sacrés noms de *Jésus et Marie*... car vrayement nostre petite Congrégation est un ouvrage du *cœur* de *Jésus et de Marie.* »

4) Strowski, *Saint François de Sales*, Conclusion.

5) *Id.*, p. 308.

n'ait pas songé à la Femme singulière dont le culte tempérait l'austérité pieuse d'une ineffable douceur, la Vierge Marie. Sans doute, « être dévot, c'est aimer », mais n'oublions pas, dans le même sentiment et le même sens, l'équation trop ingénieuse de saint François : « aimer c'est Marie, Marie c'est aimer »[1].

III. — On devine déjà que saint François, — moins « optimiste en théologie »[2] que ne l'affirme Sainte-Beuve, — ne partage pas pleinement, sur la miséricorde et l'intercession de la Vierge, les idées chères au moyen âge et endossées avec complaisance par ces écrivains jésuites que nous avons étudiés. Assurément il invite ses auditeurs à « ne pas contreroller avec leur petit entendement, quand l'Église donne à nostre glorieuse Maîtresse des titres excellents » « car il y a plusieurs noms qu'Elle n'a pas seulement en apparence et similitude, mais en vérité, comme Mère de Grâce, Mère de Dieu, et par conséquent Reyne des Anges et Impératrice du ciel et de la terre, Advocate des pécheurs, Mère de Miséricorde »[3]. Assurément il a su célébrer le tromphe et la magnificence « de cette glorieuse vierge qui surpasse en excellence les plus hauts séraphins »[4] ; — mais avec un louable souci de ne pas offenser les consciences scrupuleuses, il explique et précise ces termes mêmes, sujets de controverses incessantes avec les protestants. « Le Sauveur est advocat de justice, car il plaide pour nous, produit nos pièces justificatives qui ne sont autres que *sa* rédemption. Mais la Vierge et les saints sont advocatz de grâce; ils supplient qu'on nous pardonne, et le tout par la Passion du Sauveur; *ils n'ont pas* pour monstrer de quoy nous justifier... bref ils ne joignent pas leurs prières à l'intercession du Sauveur, — car elles ne sont pas de mesme qualité, — mais aux

1) Saint François, *Œuvres*, sermon sur l'Assomption, VII, p. 451.
2) Sainte-Beuve, *Port Royal*, I, 226.
3) *Œuvres*, Sermon pour la fête de saint Pierre, VII, 40.
4) *Id.*, Sermon pour l'Assomption, VII, 456, 440; cf. Assomption (1618), IX, 184; Présentation (1620), IX, 384; Lettres, V, 258.

nostres. Si Jésus Christ prie au ciel, il prie en *sa* vertu, mais la Vierge ne prie que *comme nous en la vertu de son Filz*, mais avec plus de crédit et de faveur[1]. » Aussi saint François, après ces exactes distinctions et définitions, n'est-il point tendre pour ces chrétiens superstitieux « qui vont demander à une telle et si grande vierge des bagatelles, par exemple d'estre plus riche, plus belle, et semblables niaiseries »[2]. Ce n'est pas que l' « entremise » de Notre Dame soit inutile : elle est, au contraire, autorisée, prescrite, par un commandement divin ; « le Sauveur a voulu et ordonné que nous nous servissions de son invocation » ; seulement, si le chrétien se doit adresser à elle, c'est « pour obtenir du Filz, » non pas des dons spirituels, desquels ce n'est pas elle qui est la source, mais bien « le divin esprit ».

Quant au culte lui-même rendu à la Vierge, saint François voudrait que l'on se gardât « de deux hérésies contraires qui ont esté contre le juste honneur de Nostre Dame. « L'une pour l'excès, qui nommait Notre Dame déesse du ciel et lui offrait des sacrifices, et celle-ci fut maintenue par les Collyridiens[3]. L'autre par le défaut, qui rejettoit l'honneur que les Catholiques font à la Vierge, et celle-ci fut des Antidicomarites[4]. Les folz tiennent toujours les extrémités et sont contraires ensemble. L'Église, qui va tous jours par le *chemin royal* et se tient dans le milieu de la vertu, remonstre aux

1) *Œuvres*, Sermons : pour l'Assomption, VII, 459 ; cf. Baillet : *La dévotion à la Vierge* (1693), p. 29 (édition de 1712) : distinction théologique entre le mérite « d'excellence » « de pleine condignité » et le mérite « de convenance » (de congruo). Cf. De la Broïse, *Vie de la sainte Vierge* (collection des Saints. Lecoffre, 3e édit., 1904), p. 171.

2) *Œuvres*, Sermons : pour la Visitation, IV, 74. « Il n'y a point de doute que nous ne puissions demander à Dieu par l'intercession de Nostre Dame non seulement les biens spirituels tels que les vertus, mais aussi les temporels. »

3) Secte, dénoncée par saint Epiphane (*Haereses*, LVIII, LIX) et qui rendait à Marie un culte singulier, lui offrant un gâteau comme à une déesse.

4) Nom donné à des hérésiarques sectateurs de Paul de Samosate. Nestorius Jovinien, Helvidius au ive siècle, qui niaient la virginité perpétuelle de la Vierge ; cf. saint Jérôme, *Liber adversus Helvidium de perpetua virginitate B. Mariae* (Migne, *Patr. lat.*, 23, 183-206).

uns que la Vierge est une créature, mais si sainte... qu'on ne peut bien aymer le Filz que, pour l'amour de luy, on n'ayme extrêmement la Mère... » Et aux autres elle dit : « Le sacri-« fice est le suprême honneur de latrie, qui ne doit être porté « qu'au Créateur, et ne voyez-vous pas que la Vierge n'est pas « la créatrice, mais une pure créature quoy que très excel-« lente[1]?.. » Il ne faudrait pas conclure que l'hyperdulie mariale relègue à l'ombre l'adoration du Christ[2]. Saint François répond à ce grief protestant. Notre Dame n'est pas une rivale pour son Fils[2], mais une humble servante qui protège le culte du Seigneur. « De la dévotion à Notre Seigneur naist tout incontinent celle de sa très sacrée Mère, et nul ne peut aymer *l'un sans l'autre* »[3]. Être dévot à Marie, c'est l'imiter, et réaliser le Christ en soi-même, en vertu de la liaison métaphysique de la mère et du fils : ce n'est pas porter un chapelet à la ceinture, et « en dire quantité sans faire autre chose ; »[4] mais c'est pratiquer l'humilité et la charité, — dont la fête de la Visitation[5] donne une si salutaire leçon, — l'obéissance à la volonté divine[6],

1) *Œuvres*, Sermon pour l'Assomption (1602), VII, 458 ; cf. Sermon pour la Visitation (X, 72) « Aussi bien qu'on doive à la sacrée Vierge un culte et un honneur plus grand qu'aux autres saints, néanmoins il ne faut pas qu'il soit égal à celuy que l'on rend à Dieu. Je dis cecy pour refuter l'hérésie de quelques-uns lesquels ont voulu soutenir qu'il la falloit honnorer en la mesme façon que N. S., ce qui est faux, car on doit adorer Dieu seul... » La théologie catholique distingue, on le sait, le culte de *latrie* rendu à Dieu seul, le culte d'*hyperdulie* rendu à la Vierge, le culte de *dulie* rendu aux saints.

2) Cf. *Traité de l'amour de Dieu* cité par Camus. *Esprit de saint François* (IVe partie, ch. xxv « Qui veut plaire à Dieu et à Notre Dame fait bien, fait très bien ; mais qui voudrait plaire à Notre Dame *autant ou plus qu'à Dieu* commettrait un dérèglement insupportable. »

3) *Œuvres*, Sermons, Notre Dame des Neiges, IX, 96 : « Ceux qui ne sont pas *avortons* du christianisme ayment ceste dame, l'honnorent, la loüent en tout et partout ; Beatam me dicent... » (Sermon pour la Pentecôte, 6 juin 1593, VII, p. 29).

4) *Œuvres*, Sermon pour l'Immaculée Conception, X, p. 405.

5) *Id.*, Sermon pour la Visitation (1621), X, p. 63 ; cf. X, 65, diatribe contre le « désir de paroistre » (X, 68) ; cf., sermon pour la Purification, IX, 252-255.

6) *Id.*, Sermon pour la Purification, IX, 257 sq., (2e point) ; pour la Présentation, IX, 394 sq.

— qu'enseigne au chrétien la Purification de Marie ; — la patience et la bonté, vertus humbles mais solides, qualités essentielles de la vraie dévotion, laquelle n'est pas un rêve héroïque de perfection rare, mais une lente ascension spirituelle dans le train ordinaire de la vie. D'ailleurs, de ces fruits moraux de la dévotion bien entendue à la Vierge, l'existence cachée de celle-ci, autant que les textes bibliques en parlent, n'est-elle pas l'image? Notre Dame fut « une très parfaite religieuse ». Voici sans doute la « chambrette » de la Vierge qui, chez saint François de Sales, réapparaît ; mais sur un autre ton que chez les imaginatifs Jésuites dont nous citions tout à l'heure les petits tableaux. « Marie fut trouvée toute seule dans sa chambrette quand l'ange la vint saluer : ... les Religieuses que font-elles autre chose sinon de se tenir dans leurs chambres? »[1]. Elle en eut toutes les vertus sans en porter le nom[2]. Protectrice spéciale des Vierges, « cette grande doctoresse » les guide encore dans les voies de la Contemplation, dont « elle a puisé la science dans le cœur mesme de son fils »[3].

Quand nous retrouverons ces idées chez les auteurs mystiques que nous allons étudier maintenant, nous nous rappellerons que saint François de Sales les avait indiquées. Sans doute sa piété abonde et surabonde en onction, en tendresse filiale et en poésie gracieuse. Extérieurement elle ressemble souvent à celle des Jésuites; mais elle a plus de réserve; elle a, déjà, cette pratique sagesse dont l'Oratoire, le Carmel et les premiers Jansénistes allaient suivre les indications pour s'élever à une dévotion plus robuste, dégageant des liens, — des bandelettes du moyen âge, — ce culte de la Vierge, qui est une des conséquences logiques du dogme catholique.

1) *Id.*, Sermon pour l'Annonciation, X, 49.

2) *Id.*, X, 57 ; cf. X, 60 « il y a quelques docteurs qui tiennent qu'elle a institué des congrégations de Filles et qu'estant allée à Ephèse... elle en dressa une à laquelle elle donna des Règles et Constitutions. »

3) *Id.*, Sermon pour l'Annonciation, X, 49.

CHAPITRE III

L' Oratoire : Bérulle

I. — Le renouvellement de la dévotion à la Vierge fut l'œuvre d'une congrégation dont on a récemment mis en lumière le rôle dans l'épanouissement de la vie religieuse en France au XVIIe siècle : l'Oratoire, fondé le 10 novembre 1611 par le Père de Bérulle sous les noms de Jésus et de Marie [1]. Le réveil du sentiment religieux à la fin du XVIe siècle se manifesta en partie par un retour à la vie intérieure. Des âmes délicates, à qui la puérilité de certaines effusions sentimentales était suspecte, se mirent à puiser dans la méditation quotidienne des vérités de la foi la doctrine grave et austère qui nourrissait leur piété. L'adoration remplaça la familiarité. Ces âmes eurent entre elles un air de ressemblance : il exista une teinte spéciale de dévotion, une nuance « oratorienne, » que la sévérité janséniste adopta en la faisant plus sombre. L'établissement des Carmélites en France [2], et leur rapide

1) Les armes de la congrégation furent les noms de Jésus et de Marie entourées d'une couronne d'épines (Helyot, *Histoire des ordres monastiques religieux et militaires*, 1727, VIII, 6e partie, ch. VIII, p. 63). En 1625, l'Oratoire comptait déjà 50 maisons et de nombreux collèges. Cf. *L'Oratoire en 1626-1627*, de l'abbé Houssaye, III, 228 sq. On ne saurait trop recommander l'ouvrage de l'abbé Houssaye, *M. de Bérulle et les Carmélites* (1575-1611) ; *Le P. de Bérulle et l'Oratoire* (1611-1625), *le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu*. 3 vol. 1872-1875 ; on se mettra en garde cependant contre la tendance au panégyrique.

2) Le 15 octobre 1604, date de leur entrée à Paris ; les principaux auteurs de cet établissement furent le P. de Bérulle, Mme Acarie et les assidus de son cercle, dom Beaucousin, M. de Bretigny, Gallemant ; Asseline, qui prit, en 1605, l'habit des Feuillants sous le nom de frère Eustache de Saint-Paul ; Duval, docteur en Sorbonne... (Cf. *Chronique de l'Ordre des Carmélites*, 1846, tome I. Cf. E. de

extension[1], la réforme de Port-Royal commencée en 1608 par la mère Angélique Arnaud sont, entre beaucoup d'autres, des manifestations de ce même esprit qui retint souvent saint François de Sales aux fameuses réunions du cercle Acarie. Bérulle s'efforce de réaliser dans sa piété l'union de la raison et du cœur. « Aux scolastiques il emprunte la précision des termes, l'exactitude de l'analyse, la logique des déductions ; aux Pères il demande la flamme, l'onction et la doctrine de la Vie[2]. » C'est dans une contemplation savante qu'il trouve l'aliment de ses élévations mystiques, mais il sait éviter la sécheresse de la ratiocination dogmatique : sa science se tourne toujours à aimer. Entre tous les mystères, celui de l'Incarnation fut pour lui une véritable hantise. Il mérita d'être appelé par le pape Urbain VIII « l'apôtre du Verbe Incarné ». En février 1623, il publia les *Discours de l'Estat et des grandeurs de Jésus par l'union ineffable de la divinité avec l'humanité*, traité de l'Incarnation « où les sentiments mystiques se greffent sur la doctrine de saint Thomas comme on voit des fleurs délicates s'épanouir sur un arbre au tronc noueux et fort »[3]. Adorer le Verbe, c'est considérer Jésus en lui-même[4], dans sa *relation* filiale avec le Père Eternel, et dans l'hommage que rend à l'essence divine son humanité sainte. Cette liaison fait toute la noblesse de la condition mortelle de l'homme appelé, comme membre du Christ, à consommer en lui la divinité. Les prêtres sont de nouveaux « oints » que la grâce sacerdotale élève, à l'exemple du premier prêtre, de « Jésus pontife, » au ministère de la souveraine adoration. Aussi la Congrégation de l'Oratoire était-elle spécialement vouée à « l'état divinement humain » de Jésus dont elle célébrait la

Broglie, *Marie de l'Incarnation* (Madame Acarie) p. 100-104 (collection des saints). Sur le cercle Acarie, cf. Houssaye, I, ch. VIII, 200-221.

1) Premières fondations : Pontoise, 15 janv. 1605, Dijon, 28 oct. 1606, Tours, 1608, Rouen, 1609 ;... en 1667 on comptait 63 maisons.

2) Abbé Houssaye, *Vie de Bérulle*, II, 249.

3) R. P. Sernin Marie de Saint-André, *Vie du vénérable frère Jean de Saint-Samson*, 1881, p. 194 sq.

4) Beaucoup plus qu'en ses opérations ou en ses bienfaits.

solennité le 28 janvier[1]. Or cette liaison de l'homme à Jésus-Sauveur et du ministre sacré à Jésus-prêtre, nous en trouvons l'exemplaire chez celle qui, mère du Christ par la chair et par l'esprit, a vécu avec lui dans une société intérieure, condition même de la résidence en Dieu : « Au regard de Jésus est donc indissolublement lié le regard de Marie en ses grandeurs ou plutôt en l'état de sa maternité divine, cause première de tous ses privilèges ». C'est ainsi que le traité sur les grandeurs de Jésus s'accompagne, dans les conceptions de Bérulle, de toute une théologie mariale[2].

Cette pénétration donnait, on le comprend aisément, au culte de la Vierge, une base solide pour des développements futurs. « Jamais, dit l'historien de Bérulle, on n'avait lié les âmes à elle avec un sentiment plus profond de ses droits fondé sur une conception plus haute de sa dignité, et cela, non plus simplement dans des effusions du cœur, mais dans des discours pleins de raison, de doctrine, et dont l'hérésie même ne pouvait ébranler les assises sans nier ses propres principes, car avec une inexorable logique, il ramenait toujours tout à l'unique fondement du Verbe Incarné[3]. » C'est vers la même époque qu'une mystique trop oubliée du XVIIe siècle, Jeanne de Matel (1596-1670), « la voyante du Verbe Incarné, » fonde à Roanne sa Congrégation[4], et, « théologienne éloquente et subtile, »[5] enrichit, elle aussi,

1) Je résume le deuxième discours, IV, 163-166 (je cite les œuvres de Bérulle d'après l'édition Migne, 1856). Cf. *Œuvres de piété*, 87. Col. 1070-1072. Cf. aussi : dans l'édition des *Œuvres du cardinal de Bérulle* donnée en 1614, par le P. Bourgoing, une excellente introduction reproduite par Migne, sur la doctrine du fondateur de l'Oratoire.

2) Dans notre exposition nous utiliserons aussi la *seconde partie des discours de l'Estat et des grandeurs de Jésus* en laquelle commence la vie de Jésus, Paris, 1629; nous citerons d'après l'édition de Migne.

3) Houssaye, II, 254.

4) Ses ouvrages demeurent inédits : Hello en a publié des extraits (1870). L'abbé Penaud, dans la *Vie de la Vénérable Jeanne de Matel*, Paris, Lecoffre, 2 vol., 1883, a plus complètement exploré les manuscrits et en annonçait une édition.

5) Huysmans, *la Cathédrale*, p. 138. et p. 47. Huysmans eût voulu remettre cette mystique en honneur.

de la méditation de ce mystère son ardente piété envers Marie.

II. — Ne croyons pas d'ailleurs que Bérulle et les Oratoriens fussent moins prodigues des pratiques pieuses que les Jésuites et les Dominicains. Ce serait mal connaître le « congréganiste » qui, au collège de Clermont ornait et balayait la chapelle de Notre Dame[1], — le fondateur qui, confiant en la mystérieuse intervention de la Vierge dans les entreprises humaines, envoya à Lorette deux oratoriens mettre la congrégation naissante sous sa protection[2] et conseillait aux supérieurs d'adresser à Marie, dans leurs difficultés, « des prières extraordinaires », en vertu de cette conviction, ancrée en lui, que « c'est un des pouvoirs annexés à la souveraineté de la Très Sainte Vierge de dissiper les nuages qui s'opposent aux desseins et aux œuvres de son fils sur la terre »[3]. Nourriture de l'activité chrétienne, selon Bérulle, la dévotion à Notre Dame est aussi, dans sa pensée, une réponse à l'hérésie : « Il semble que Dieu ait agréable que le triomphe de l'Église contre l'hérésie moderne commence par sa Très Sainte Mère, combattue par icelle qui ira la terrassant en toutes ses parties[4] ». Et voilà pourquoi il établit à Saumur une confrérie fameuse, dans l'église de Notre-Dame-des-Ardilliers, qui fut confiée à la garde des Oratoriens[5], — consacre spécialement certaines maisons à la Vierge comme celle de Notre-Dame-des-Grâces en Provence[6], — institue la fête des grandeurs de Marie, paral-

1) Houssaye, *Vie de Bérulle*, I, 102 ; cf. Cloyseault, *Généralats du cardinal de Bérulle et du P. de Condren*, 1882, p. 81 : « Il ne sortait jamais de la maison pour aller en ville qu'il ne s'offrît à J.-C. devant le Saint-Sacrement et ensuite à la Vierge dans sa chapelle et, quand il retournait, il rendait à l'un et à l'autre les mêmes devoirs. »

2) Batterel, *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*, (par l'abbé Ingold), 1902, I, 74.

3) Bérulle, *Œuvres* (Migne) col. 1475.

4) *Œuvres*, (œuvres de piété, 93), col. 1102 : Desseins de Dieu sur la dévotion de l'Église à la Vierge et pourquoi la Vierge est appelée communément Notre-Dame.

5) Petite bibliothèque oratorienne, 1re série, III, *L'Église de Notre-Dame-des-Ardilliers de Saumur* ; Hamon, *Notre-Dame de France*, IV, 274 sq.

6) Fondée en 1599, elle se réunit en 1614 à l'Oratoire de Paris ; Bérulle

lèle à la solennité de Jésus[1], multiplie enfin, dans ses lettres aux Carmélites[2] et dans les ordonnances[3] qu'il leur laissait à l'issue de ses visites[4], les conseils et les obligations précises au sujet de la dévotion à la Vierge. Mais ces pratiques seront « *intérieures et spirituelles, aucunement extérieures et sensibles* »; chaque Carmélite aura soin « de choisir un temps exprès et un lieu propre pour faire cette action avec récollection et disposition et d'y adjoindre quelques prières vocales, bien que brièves, à cette intention »[5]. Cette dévotion, « qui sera grandement cultivée et soigneusement entretenue dans les âmes, » il ne songe pas à la représenter comme une province isolée dans le royaume de la piété chrétienne : la pratique quotidienne et la méditation mystique se rejoignent. « Jésus et Marie sont si étroitement liés ensemble que nous ne devons point les séparer en nos dévotions »[6]. « Jésus et la Vierge », « Jésus et sa sainte Mère, » sont des expressions qui reviennent constamment sous sa plume, car sa réflexion unissait toujours ces deux concepts.

(lettre 23 juin 1614) « tenait à bénédiction que la première maison que se liait avec la sienne fût spécialement dédiée au culte de la Vierge ».

1) Elle se célébrait le 17 septembre.

2) Lettres aux religieuses de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel, Paris, 1628. *Œuvres complètes* (Migne), col. 1331-1452.

3) Ordonnance portée dans une visite à un monastère de Carmélites en 1615. Ordonnance faite dans une visite à un couvent de Carmélites en 1618. *Œuvres complètes* (Migne), col. 1312-1332. Cf. « Ordonnance de la première visite que j'ai faite dans ce monastère de Paris dit de l'Incarnation qui fut le 18 août 1614 » (Houssaye, II, 102, note 2). Bérulle ordonne des prières, des jeûnes, des communions, des oblations en l'honneur de Marie, le *silence* à l'imitation de Marie (col. 1316).

4) Il ne faut jamais oublier que l'histoire du Carmel et celle de l'Oratoire sont parallèles; le P. de Bérulle était général de l'Oratoire et visiteur général du Carmel.

5) *Œuvres* (Migne) ordonnance de 1615, col. 1313.

6) *Œuvres*, col. 457 « Parler de Marie est parler de Jésus et honorer Marie, c'est honorer Jésus, et même c'est honorer Jésus au plus grand de ses œuvres. » Formules épistolaires : « Jésus et sa très sainte Mère soient avec vous pour jamais » (col. 1372). « Je suis au fils et en la Mère Votre... » (col. 13771). Cf. col. 1359 : « Je vous souhaite l'esprit de la Vierge, mère de Jésus et l'esprit de Jésus son fils et fils de Dieu tout ensemble. »

III. — Tout d'abord à l'idée d'homme-Dieu correspond aussitôt celle de « Mère de Dieu » : sans être insensible à la tendresse affectueuse que le souvenir de la crèche imprime dans les cœurs, Bérulle s'attache plutôt à analyser *l'idée* de maternité divine, et à mettre en lumière la grandeur, la dignité suprême qui doit résulter rationnellement de cette qualité de « Mère de Dieu »[1]. La méthode habituelle qui le guide en ses méditations consiste, soit à mettre en parallèle les prérogatives de la Vierge avec celles de Dieu, soit à « enchâsser »[2] un de ses attributs dans une série d'attributs divins. Ainsi il y a trois « fécondités » divines : « la fécondité du Père éternel engendrant son Fils dedans soi-même, son Fils égal à lui, éternel comme lui et Dieu comme lui ; — la fécondité du Père et du Fils produisant le Saint-Esprit et terminant en la divinité les émanations divines ; — la fécondité de la très Sainte Vierge engendrant nouvellement le même Fils unique de Dieu et produisant un homme-Dieu au monde »[3]. Cette fécondité de la Très Sainte Vierge est associée et comparée à la fécondité divine : « Le Fils unique de Dieu, ayant à naître une seconde fois, est naissant *par amour* en la Très Sainte Vierge, de la substance de la Vierge, comme il est naissant *par la connaissance* au sein du Père, de la substance du Père »[4]. Notre auteur décrit longuement les qualités, les résultats de ces deux émanations semblables, la *paternité* divine et la *maternité* divine : « en l'une sont encloses toutes les merveilles de la naissance divine du Fils de Dieu, en l'autre sont comprises les merveilles de la naissance humaine de ce même Fils de Dieu ». Or la maternité de la

1) « J'ai peur ici qu'il y en ait qui parlent et pensent si bassement d'un sujet si *digne*, en un œuvre si proche de Dieu et si supérieur à la nature. Ils ne regardent presque que *la nature*, comme esprits bas et bien différents de cet ange lequel ne parle que de moyens divins, de la vertu du Très-Haut et de l'environnement du Saint-Esprit » (*Œuvres*, col. 471).

2) L'expression est de Bérulle, col. 450.

3) *Œuvres*, col. 372.

4) *Id.*, col. 373-374 : le développement parallèle se poursuit non sans quelque prolixité, mais en se précisant davantage.

Très Sainte Vierge prend son origine, son lustre et son autorité de la paternité divine de Dieu le Père : « Que dirai-je de vous, ô Vierge sainte? Dieu vous fait mère de celui dont il est père ! Dieu vous élève et en la terre il vous fait mère sans père de celui dont il est au ciel le père sans mère »[1]. Le Verbe aurait pu venir sur la terre « par voie de grandeur et de puissance et non par voie de naissance et d'enfance ». Jésus ne serait point alors Fils de l'homme et la Vierge ne serait point la Mère de Dieu : et ainsi, « cette qualité de mère de Dieu n'a son existence que dans le mystère de l'Incarnation et a sa dépendance dans le Verbe Incarné et dans le Verbe Incarné par naissance »[2]. Que maintenant, descendant de ces affirmations et déductions singulièrement abstruses, Bérulle revienne à Nazareth, à Bethléem, l'humble étable ne pourra plus être, pour lui, un simple thème d'attendrissement : elle sera un sujet de méditation et d'admiration métaphysique[3] : « O Trinité, je vous adore et en vous même, et en vos œuvres, et en cet œuvre de vos œuvres. Je vous adore et dans les cieux et dans Nazareth. J'adore votre sacrée solitude, et je l'adore en votre Essence et en la cellule de Marie[4]. »

IV. — Marie est mère de Dieu : qu'est-ce à dire ? Et quel est le sens, dans l'ontologie divine, des « secrets qui se passent dans le corps immaculé de la Vierge sainte ? » Cela est à dire que « Dieu veut habiter en elle d'une façon éminente et singulière »[5]. C'est bien en effet un ineffable repos, analogue à son repos éternel au sein du Père, que Jésus goûte en Marie.

1) *Œuvres*, col. 375.
2) *Id.*, col. 376.
3) *Id.*, col. 377. « S'il m'est permis de comparer ce qui est incomparable, il me semble que je trouve et adore une plus grande puissance en sa naissance qu'en sa souffrance, en la crèche qu'en la croix, en Nazareth qu'au Calvaire. Car la puissance du Calvaire et de la Croix fait des *enfants adoptifs* de Dieu, mais l'œuvre de Nazareth et de l'étable de Béthléem fait une *mère de Dieu* ». Le mystère de l'*Incarnation* semble ainsi l'emporter, à ses yeux, sur celui de la *Rédemption*.
4) *Œuvres*, col. 466-467.
5) *Id.*, col. 378.

Ainsi conçue comme une mystérieuse convenance de l'Être divin, la « résidence de Jésus en Marie » fut une des plus tendres dévotions de l'Oratoire[1] : en devenant Mère de Dieu, la Vierge « est un ciel en la terre et un ciel *animé*, un ciel que Dieu a fait pour porter un soleil plus luisant que celui qui nous éclaire. Un ciel *nouveau* pour une terre nouvelle et un ciel empyrée où reposera dans peu une gloire plus haute que celle des bienheureux »[2]. La Vierge est donc un « paradis »[3], que Bérulle compare au paradis terrestre préparé autrefois pour Adam : mais ce nouveau paradis, « préparé à Jésus », est d'autant plus sublime que l'œuvre miraculeuse de l'Incarnation l'emporte sur celle de la Création.

Ce paradis est un repos, un « sabbat » de la divinité[4]. Le Christ, dans sa vie publique, souffrira du contact cruel du péché : il n'y a que son séjour en Marie qui soit « sans amertumes, » « car il n'y a point de péché en Marie, et c'est le péché seul qui angoisse et fait mourir Jésus ». Passons sur le souhait bizarre que cette pensée inspire à Bérulle : « Je voudrais volontiers, si je n'avais égard qu'à Jésus, que Jésus fût toujours en elle et ne vînt point en cette terre misérable, où il ne trouvera que péchés, et, enfin, une croix et un calvaire, une mort et un sépulcre »[5]. Notons surtout l'idée qu'en des développements prolixes, Bérulle analyse ; — l'idée de cette fusion mystique, de « ce flux et reflux admirable de vie et d'amour qui est entre Jésus et Marie »[6].

1) Bourgoing, *Introduction aux Œuvres* (Migne), p. 99-100.

2) *Œuvres* (Migne), col. 468.

3) *Id.*, Vie de Jésus, ch. XIX, col. 469.

4) Cette idée fut développée avec complaisance par beaucoup de mystiques ; ainsi Jeanne de Matel célèbre les « trois *sabbats* de Dieu », le troisième sabbat est en la Vierge » (Hello, *Œuvres choisies*, 77-95). Cf. Bérulle, col. 469 : « Jésus a ses délices en elle, et il sera en elle pour neuf mois entiers, et puis il sera avec elle trente ans durant. Et il n'aura *hors de* la Vierge que croix, et douleurs, et abaissements, et n'aura son repos et ses délices sur la terre qu'en elle et avec elle. »

5) *Œuvres*, col. 1003, même idée, Vie de Jésus, ch. XXVIII, col. 493-494.

6) *Œuvres*, col. 381, cf. Vie de Jésus, ch. XXVIII, L'occupation de la Vierge avec Jésus est « ravissante et perpétuelle » (col. 493-498) ; ch. XXIX, Les occupations de Jésus en la Vierge au regard de la Vierge (col. 498-503).

Passons aussi sur le mauvais goût qu'il n'évite pas toujours[1]; il a du moins le mérite de comprendre que ces inductions et déductions de haute mysticité veulent, dans leur expression, le plus de sobriété possible : « Ce point est si tendre et si sensible qu'il doit être plutôt célébré par le cœur que par la langue. Aussi est-ce un mystère de cœur et la langue ne peut exprimer ces douceurs et ces tendresses »[2].

V. — Destinée à être *la Mère de Dieu* et le *paradis de Jésus*, Marie fut donc *l'objet d'un choix* : et c'est là le secret de son excellence,

La conduite de Dieu sur elle est singulière. Il la comble de grâces dès sa conception; il la sanctifie dès son enfance; il la séquestre du monde et la consacre à son temple : « Là, en sa solitude, il la garde, il l'environne de sa puissance, il l'anime de son esprit, il l'entretient de sa parole, il l'élève de sa grâce, il l'éclaire de ses lumières, il l'embrase de ses ardeurs, il la visite par ses anges... Dieu est et agit en elle plus qu'elle-même »[3]. Entre son esprit et celui de Dieu c'est « un concert sacré ». « Les années coulent, les grâces augmentent », jusqu'au jour où le Père Éternel, épuisant ses trésors, ses faveurs, ses merveilles, lui demande par le ministère de Gabriel son consentement à la rédemption des hommes. On ne peut résumer ces premiers chapitres de la *Vie de Jésus,* trop chargés peut-être de répétitions, de négligences, de contournements incessants et de redites, mais, étant admise la légitimité de cette exégèse hypothétique, singulièrement curieux. En des pages exquises, Bérulle nous décrit minutieusement les états d'âme, « les occupations » de la Vierge à l'arrivée de l'archange, « pendant le pourparler », et à l'issue[4] des dernières paroles. Il

1) « Jésus est un soleil et la Vierge est une planète qui a ses mouvements à l'entour de Jésus. » (col. 494). « La Vierge est un temple plus grand et plus auguste. Il n'y a que son Fils qui *ait la toise* en main pour en prendre les mesures... » (col. 495).

2) *Œuvres de piété*. col. 1002.

3) *Œuvres*, Vie de Jésus, col. 431.

4) *Œuvres*, Vie de Jésus, ch. VII. Son état et son occupation à l'arrivée de

suit « les mouvements, la conduite, l'ordre et le progrès » de la grâce en elle et de sa souplesse à y correspondre : ce n'est pas une languissante paraphrase du récit évangélique, une amplification éloquente, c'est une humble confession où une âme mystique nous livre le secret de ses méditations propres; c'est aussi une étude dont les éléments sont évidemment fournis à Bérulle par ses entretiens pieux avec les saintes recluses du Carmel et par les confidences que lui font en abondance ces âmes de femmes éprises, elles aussi, de Jésus. Dans l'attente du Verbe Incarné, la Vierge éprouve le ravissement des âmes amoureuses du divin maître : « Là elle gémit sur les péchés de l'univers esquels elle n'a aucune part. Là elle languit après la venue du Messie... Là elle se joint aux vœux des justes et soupire après la présence du Messie sur la terre. Là elle se sent éprise d'un désir merveilleux de le voir et servir en ses jours. Là elle entre en espérance de le voir, l'adorer et servir au monde. Là Dieu lui répand une nouvelle grâce, une qualité divine, une infusion céleste... »[1]. Pendant cette « élévation » de Marie, un ange est envoyé sur la terre. « Suivons le pas à pas, et voyons comme il va, non à Rome la triomphante, ni à Athènes la savante, ni à Babylone la superbe, ni même à Jérusalem la sainte. Il va en un coin de la Galilée, à une bourgade inconnue... Mais dans ce Nazareth il y a une maisonnette qui enclôt le trésor du ciel et de la terre,.. et dans ce petit lieu il y a une Vierge plus grande que le ciel et la terre ensemble, Vierge choisie de Dieu pour *comprendre l'incompréhen-*

l'ange (col. 436-438) ; ch. x, l'humble disposition de la Vierge au regard des premières paroles de l'ange : « Voici l'état de la première rencontre de l'ange avec la Vierge qui mérite d'être considéré » (col. 442-444) ; « ... c'est la première disposition de la Vierge durant ce colloque... » (col. 443), cf. « *Combat* secret (col. 443) entre la Vierge et l'Ange » ; ch. xiv : Les derniers propos de l'ange à la Vierge (col. 453-455) ; ch. xv : Les derniers propos de la Vierge et sa disposition lorsqu'elle les profère (col 455-459) ; ch. xvii : L'excellent état de la Vierge à l'issue des derniers propos qu'elle a tenus à l'ange... (col. 461-464).

1) *Œuvres*, col. 437-438.

sible »[1]. Quelques mots lui suffisent à localiser la scène : Bérulle aurait un scrupule à isoler le détail matériel ou à s'attarder en une description simplement curieuse, tandis que de longs commentaires n'arrivent pas à épuiser l'*intérieur* du mystère. Et dans ces commentaires, nous saisissons bien la méthode de mysticité ratiocinante et toujours préoccupée de morale, qui sera la marque des théologiens du XVIIe siècle, et qui est celle de Bérulle : les prérogatives de la Vierge, les qualités que lui reconnaît la traditionnelle piété, il les insère dans la formule même du mystère dogmatique. L'humilité, la prudence et la paix sont « les fruits doux et délicieux de ce divin colloque »[2].

Toutefois ce qu'il entend surtout dans « ce devis secret et solitaire de Marie et de l'Ange », c'est un hymne à la Virginité[3]. L'évangile du Père Éternel à Marie est « un évangile de pureté »[4]. « C'est une chose digne et bienséante... que le monde apprenne cette vertu et en reçoive la première odeur par les premiers propos de Marie ». « C'est une espèce de triomphe à la Virginité d'être célébrée dans les premières paroles de l'Évangile et d'être établie comme en un trône à la face de Dieu et de ses anges ». « La Virginité est *incorporée* dans l'état de ce nouveau mystère, » elle est « *enchâssée dans le mystère même de l'Incarnation* [5] ».

1) *Id.*, col. 437 : On remarquera le mouvement de ces périodes, un quart de siècle avant Bossuet.

2) *Œuvres*, col. 464.

3) Cf. *Œuvres*, Vie de Jésus, ch. x.. : et cogitabat qualis esset ista salutatio; « Prenons plaisir de voir l'état de ce combat céleste, c'est un combat entre deux anges et deux vierges : car les anges sont des *vierges sans corps* (dit un ancien) et les vierges sont des anges en un corps. » (col. 443).

4) Evangile selon saint Luc, I, 26-38.

5) *Œuvres*, Vie de Jésus, ch. XIII : Défense de la Vierge accusée de défaut en la foi par les infidèles de ce siècle (col. 450). On voit que de Bérulle ne perd pas de vue la controverse, cf. ch. XI : L'excellence de la salutation angélique contre l'impiété des hérétiques ; cf. *Œuvres de polémique*, discours IV, Sur la conférence selon le narré du sieur Dumoulin. De la salutation angélique et de l'invocation des saints (col. 734-738).

Et de cette vue de Bérulle théologien, Bérulle directeur du Carmel s'empare... « C'est cette parole [de l'Ange] qui a formé dans l'état de Jésus une des plus digne troupes du royaume de Jésus », la « troupe florissante des Vierges, qui le suivent et l'accompagnent en tous les pas de sa vie, jouissant du privilège de sa suite, de son amour, de sa familiarité »[1]. Bérulle la connaissait bien, pour s'entretenir quotidiennement avec elle, cette compagnie chère et intime à Jésus, « qui suit Jésus partout comme sa domestique », et dont la Vierge de la Salutation angélique est le prototype.

Nous découvrons évidemment ici le principe de cette dévotion spirituelle de l'Oratoire et du Carmel qui exalte la grandeur de Marie moins, comme l'avait fait le moyen âge, dans les effets miraculeux de sa puissance et de son intercession — que dans la prérogative singulière de la maternité miraculeuse, de la maternité virginale et divine[2]. « O Trinité Sainte !... vous l'avez faite en l'Univers comme un autre univers, et dans votre empire comme un autre empire ;..... entre tous les sujets de la majesté de Dieu, la Vierge est un sujet si grand, si particulier, si éminent qu'il fait seul un nouvel *ordre* dans les ordres de la puissance et de la sagesse divine[3]. »

VI. — Cette maternité fait participer aussi la Vierge des douloureux privilèges de l'Humanité souffrante de Jésus : elle fut « la mère humiliée d'un fils humilié »[4]. Le cardinal de Bérulle insiste longuement sur la liaison des deux grands

1) *Œuvres*, col. 451.

2) « Élévation à Dieu en l'honneur de la part qu'il a voulu donner à la Vierge Marie dans le mystère de l'Incarnation, l'opérant en elle et par elle pour honorer la Très sainte Vierge en la dignité qu'elle a de Mère de Dieu, et s'offrir à elle en l'état de la dépendance et servitude qui lui est due en cette qualité, et correspondant par notre dévotion intérieure a la *puissance* spéciale qu'elle a sur nous en suite de sa maternité divine et admirable. » (col. 522-530).

3) *Œuvres*, col. 525.

4) *Œuvres*, col. 502 : « Comme donc le Fils de Dieu est humilié dans cet état de sa filiation nouvelle et humaine : aussi la Vierge porte une *condition humiliante* dans l'état sublime de la maternité divine. »

mystères : l'Incarnation et la Rédemption, ou plutôt il voit déjà « la croix de Jésus enclose en sa naissance [1]. » La Vierge apparaît donc, chez lui, comme étroitement associée à l'œuvre rédemptrice, puisque c'est à Nazareth que Jésus commence le sacrifice qu'il consommera sur le Calvaire. Et remarquons ici, comme d'ordinaire chez Bérulle, la préoccupation du « raisonnable » dans le « merveilleux mystique ». Puisque « les grands mystères sont, pour ce qui regarde Dieu même, des mystères de croix et d'abaissement, il est raisonnable que ces deux qualités, qui sont appropriées au Créateur, soient attribuées à la créature, » qui fut sa collaboratrice, « et soient répandues par tous les états de sa vie sur la terre... et comme la Vierge est la première qui a part à Jésus, elle est aussi la première qui a part à la croix et à l'abaissement de Jésus » [2]. Mais le *comment* de cette association de la créature au Créateur dans la souffrance n'est pas le même pour Marie que pour le reste de l'humanité. « Ce n'est pas par le droit de péché comme nous, ni par le droit de son Fils portant nos péchés, — car il est *seul* portant ce fardeau, — mais par le droit d'amour et de liaison à son fils. C'est un effet d'amour » que « cette mutuelle communication des qualités de l'un à l'autre ». La Vierge « *a part à la chair crucifiée de son fils en tant que la chair de Jésus est la chair de Marie* » [3].

VII. — Cette glorification de Marie, Bérulle la mène de la même façon déductive. Dans le spectacle de « l'Enfant Dieu », autrement dit de l'indigence et de l'impuissance

1) Vie de Jésus, ch. xxvii, Exposition du texte de saint Paul aux Hébreux (X) pour preuve des pensées du Fils de Dieu à l'instant de son incarnation. « Il lui offre et présente ce sien corps, destiné, consacré et déjà marqué à la servitude, à la croix, à la mort. Il lui offre ce corps en qualité d'hostie pour la gloire de son Père et le salut du monde... ; c'est son *premier* office envers Dieu son père. » (col. 490). « Adorons et aimons cette première oblation..... col. 492). Cf. *Œuvres de piété*, IX, en la fête de l'Annonciation, III (col. 921-422).

2) *Œuvres*, col. 502.

3) *Œuvres de piété*, XCVI, col. 1105-1106. Des souffrances de la Vierge compatissante à son fils.

où se réduit la divinité, il voit surtout la dépendance volontairement acceptée par le Sauveur à l'égard de sa mère. C'est un nouveau privilège de la maternité divine que cette autorité de Marie sur Jésus : « Avant cette naissance [de Jésus], le Père est sans pouvoir sur lui, car en l'éternité il l'engendre comme fils, mais aussi, comme Dieu, égal à lui et indépendant comme lui.... [Jésus, donc] *n'est pas fils sujet au père avant d'être fils sujet à Marie* .. O société honorable de la Vierge et du Père Eternel [sur ce point] de leur autorité sur Jésus »[1]. Mais on voit la conséquence au point de vue du culte : Bérulle n'enseignera pas aux dévots de Marie que son rôle est de désarmer le courroux d'un juge sévère, mais bien de « donner Jésus aux âmes », car elle a « sur lui une sorte de droit et de propriété qui ne convient qu'à elle »[2].

VIII. — Mais il y a plus encore. Bérulle, poursuivant ses fouilles dans le dogme et dans les conséquences du dogme, avec cette insistance logique qui est si curieuse, en arrive à voir en Marie l'exaltation de la *personne* humaine.

La *personnalité* humaine ne recueille aucun honneur en Jésus-Christ, en qui la *nature* humaine seule se trouve exaltée (car il n'y a en lui qu'*une* personne et cette personne est divine). En Marie, au contraire, la *personne* humaine se trouve exaltée à un degré qui n'est pas égal à celui auquel la *nature* humaine est exaltée en Jésus, mais qui en est aussi rapproché que possible. De plus, la *valeur* telle qu'elle est dans le Christ n'a pas pu se donner elle-même parce que donner est un acte *personnel* : c'est Marie qui a donc fait l'office de la *personnalité* humaine dans son acte le plus souverain. Et Bérulle, — ayant établi cette double équation : « l'Homme-

1) *Œuvres*, col. 384 : « Le Père Eternel qui vous devance une éternité en la production de son fils, *ne vous devance pas* d'un seul moment en l'exercice de son autorité sur lui. » Cf. *Œuvres de piété* (XLIX), col. 1012-1013, *Œuvres* : Grandeur de Jésus col. 386-387.

2) *Œuvres*, Lettres (aux Carmélites de Bordeaux, 15 janv. 1623) col. 1352 Cette idée de l'autorité de Marie sur Jésus est le développement du « subditus erat illis » de l'Evangile (Luc II, 51).

Dieu : c'est l'*exaltation* de la *nature* humaine ; la Vierge-Mère : c'est *l'exaltation* de la *personne humaine* » — adore ce mystère métaphysique que sa raison aimante se réjouit humblement d'avoir retrouvé :

« Contemplant ce conseil et cette œuvre, permettez-moi, Seigneur, de vous adresser mes vœux et mes élévations sur cette qualité que vous établissez au Ciel et sur la terre de Mère du Très-Haut, et qu'en mes dévotions et pensées je suive votre conduite admirable en cette œuvre. Car vous y associez à vous-même la Très Sainte Vierge, vous l'élevez à opérer avec vous et à opérer l'œuvre de vos œuvres, et comme vous associez une *nature* humaine à l'une de vos personnes divines, vous voulez aussi associer une *personne* humaine à l'un de vos œuvres divins. Contemplant donc cette œuvre, ô Trinité sainte, et y trouvant la Vierge en société avec vous, je la contemple et révère après vous et je la contemple et révère comme la *Personne* la plus haute, la plus sainte et la plus digne de votre grandeur et amour qui sera jamais : je la contemple et révère comme celle qui surpasse en hautesse, en dignité et en sainteté toutes les *personnes* humaines et angéliques même considérées toutes ensemblement. » (*Élévation à la Très Sainte Vierge*).

IX. — Après cela on comprend bien que la dévotion mariale bérullienne ne s'achèvera pas en de minuscules pratiques, mais en un acte d'oblation totale et de servitude à la Vierge. Et alors, dans ce sens, Bérulle va très loin. Il n'hésite pas à dire que seuls « des esprits faibles et peu connaissant les mystères de Dieu »[1] peuvent se refuser à « entrer en servitude au regard de celle avec laquelle le Père Éternel semble partager sa qualité, sa puissance et son autorité sur son Fils ». Le cardinal de Bérulle nous a laissé les formules éloquentes de ces actes de dépendance[2] : « Je renonce à la puissance et liberté

1) *Œuvres*, col. 387.

2) Je rappelle le titre complet des Discours de l'Etat et des grandeurs de Jésus .. *et de la dépendance et servitude qui lui est due et à sa très sainte Mère*

que j'ai de disposer de moi et de mes actions; je cède ce pouvoir à la très sainte Vierge et m'en démets entièrement entre ses mains par hommage à ses grandeurs et à la démission parfaite qu'elle a faite d'elle-même à son Fils unique J. C. N. S. Je lui donne le pouvoir que Dieu me donne sur moi-même, *pour être à elle et non plus à moi*, pour être en sa puissance et en sa conduite et non plus en la mienne; en l'honneur du pouvoir que le Fils de Dieu lui a donné sur soi même et de l'humble dépendance et subjection qu'il a voulu lui rendre, se livrant à sa garde, direction et tutelle en son enfance et en sa vie passagère sur la terre »[1].

On sait que les apôtres d'une dévotion moins généreuse et moins spirituelle voulurent incriminer cette « oblation à la Vierge, » et se saisissant d' « un vœu à Marie, » que le cardinal de Bérulle avait communiqué à certaines carmélites, ils entreprirent contre lui de longues et violentes polémiques[2]. Mais aux yeux des exégètes rigoureux du christianisme primitif, les conclusions pratiques de Bérulle parurent parfaitement orthodoxes, et, en effet, l'on peut lire, parmi les approbations que plusieurs docteurs et évêques donnèrent au mémorial suspect, celles de l'abbé de Saint-Cyran, et de Jansénius, professeur en théologie à Louvain[3].

Cf. IIIe Élévation à Dieu (Cf. page 67) § 10-12, col. 527-528; Oraison à la T. S. V. Marie, Mère de Dieu, col. 530-532.

1) *Œuvres*, col. 527, cf. Oraison (fin): « Je suis à vous par le titre général de vos grandeurs, mais je veux encore être à vous par titre *particulier* de mon élection et de franche volonté. Je me donne donc à vous et à votre fils unique J. C. N. S. et veux ne passer aucun jour sans lui rendre et à vous, quelque hommage particulier et quelque témoignage de ma dépendance et servitude en laquelle je désire mourir et vivre pour jamais » (Col. 530-532.)

2) Houssaye, II, ch. II, p. 410 sq. Le cardinal de Bérulle, défendu d'ailleurs par l'évêque Cospéan et le P. Coton (*seul* de tous les jésuites qui furent avec les Carmes au nombre des adversaires), laissa passer l'orage et ne répondit qu'en 1623 par « un narré de ce qui s'est passé sur le sujet d'un papier de dévotion icy inséré avec ses approbations » (publié à la suite des Discours de l'Etat et des grandeurs... (*Œuvres*, Migne, col. 595-638 : Vœu à Marie, col. 629-634.)

3) *Œuvres*, col. 632 (Saint-Cyran), col. 634 (Jansénius).

La dévotion naïve et instinctive s'est ainsi enrichie de réflexions théologiques : déduite savamment d'un dogme fécond en conséquences glorificatrices de la Vierge, — ramenée sans cesse par une dialectique un peu lente, mais vigoureuse, au mystère de l'Incarnation comme à son centre, — s'épanouissant en un holocauste spirituel, toujours générateur de vertu et moralement fortifiant, — telle est la piété mariale oratorienne qui, formulée et développée par Bérulle, devait, de directeur à dirigés, de confesseur à pénitente, de supérieure à novice, se transmettre et rayonner dans la société pendant le XVIIe siècle.

CHAPITRE IV

L'Oratoire (*suite*) : Le P. Gibieuf.

I. — Le cardinal de Bérulle, qui, dans ses ouvrages sur Jésus, donnait une si grande place à la Vierge, n'écrivit pas cependant le traité complet de dévotion mariale, la *Somme* des méditations mystiques sur Notre Dame, de l'Oratoire et du Carmel. Ce fut un autre oratorien, lequel mériterait d'être plus célèbre, le Père Guillaume Gibieuf[1]. Lieutenant du Père de Bérulle, il fut supérieur de la première maison de l'Oratoire en la rue Saint-Honoré à Paris, et vicaire général de la congrégation, lorsque le fondateur reçut, en 1627, la pourpre

1) Bibliothèque oratorienne, *Généralats du Cardinal de Bérulle* (Cloyseault), I, 136-153 ; cf., p. 150 : « La piété du P. Gibieuf fut si reconnue qu'incontinent après sa mort les religieuses du grand couvent de Carmélites de Paris firent recueillir des mémoires pour composer sa vie, qui ayant passé par plusieurs mains pendant l'espace de quarante à cinquante ans, se sont enfin égarés et nous sommes privés de la connaissance de plusieurs rares exemples de vertu qui auraient pu beaucoup contribuer à notre édification. »

cardinalice. Le P. Gibieuf était un praticien de la vie spirituelle autant qu'un philosophe de la théologie[1]. En 1631, les Carmélites le choisirent pour visiteur de leur ordre en France, et conservant cette charge jusqu'à sa mort, il se consacra uniquement à leur édification[2]. « Ces dévotes filles de sainte Thérèse, dit le P. Cloyseault, regardent encore à présent comme une miséricorde singulière de Dieu et un souverain bonheur l'avantage qu'elles ont eu de le posséder pendant plusieurs années en cette qualité[3]. » Il eut pour collaboratrice une femme remarquable, justement appelée « la sainte Thérèse de France »[4], dont la vie fut un hommage constant à la Vierge[5], Madeleine de Saint-Joseph, prieure du Carmel français[6]. Fidèle aux exhortations de la grande réformatrice[7], la mère Madeleine favorisa les desseins du cardinal de Bérulle en soutenant de ses conseils et de son autorité la dévotion à la Vierge, et « ce fut à son instance que le P. Gibieuf entre-

1) [Voir sur le P. Gibieuf le bel ouvrage de M. Gilson sur *Descartes et la Scolastique*].

2) Le P. de Condren, général de l'Oratoire (à la mort de Bérulle, oct. 1629) et visiteur général des Carmélites renonça pour lui et ses successeurs et tous les oratoriens à cette dernière charge en 1631 : on fit exception en faveur du P. Gibieuf qui visita jusqu'à six fois tous les couvents de l'ordre (cf. Batterel, *Mémoires domestiques*, I, p. 239).

3) Cloyseault, *Biblioth. oratorienne*, I, p. 146.

4) Cousin, *La duchesse de Longueville*, p. 84; cf. sur sa vie, Appendice, 379-415.

5) *Vie de la R. M. Madeleine de Saint-Joseph* (Mademoiselle de Fontaines-Marans) par Senault, 1645; p. 338-339 : « Elle étoit éminente en cette dévotion et ne separant jamais le fils de la Mère elle leur rendoit conjointement ses devoirs. »

6) Elle avait pris l'habit de carmélite le 11 nov. 1604 et mourut le 30 avril 1637. Sur le rôle qu'elle joua dans l'histoire morale du XVII[e] siècle, cf. E. de Broglie, *Marie de l'Incarnation*, p. 143 : « toute la société du temps passa par le parloir du monastère pour écouter les saintes recluses qui, invisibles aux regards, parlaient si bien de Dieu et des choses éternelles » ; cf. Picot, *Essai sur l'influence de la religion au XVII[e] siècle*, I, 225-226. Cousin, *Duchesse de Longueville*, p. 115, 119.

7) Sur la dévotion de sainte Thérèse à la Vierge, nous renvoyons à son autobiographie (édition Bouïx-Peyré 1903, p. 6, 9, 10, 393-4, 517) ; cf. *Château de l'âme* (3[e] demeure, ch. I).

prit « la Vie et les Grandeurs de la Très Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, en deux parties »[1]. L'inspiratrice mourut en 1637, l'année même de la publication.

Cet ouvrage n'est pas une compilation fastidieuse de tous les titres accordés à la Vierge, ni une suite de méditations affectueuses sur les mystères de sa vie. L'auteur se propose de tracer « un portrait au vif de la mère de Dieu en suivant exactement et pas à pas les lumières que l'Écriture sainte et la Tradition nous en donnent »[2]. Il établira « la vérité » de ce culte « contre ceux qui l'attaquent » mais il désire surtout, « s'abstenant de toutes disputes, » « faire avancer » les Carmélites dans l'imitation des *vertus* mariales.

« L'appartenance à Marie » est la vocation spéciale du Carmel, « son caractère, et comme la différence constitutive qui le distingue de tous les autres ordres religieux »[3]. Ce livre leur appartient, car c'est un « extrait » authentique de leurs âmes ; c'est aussi l'expression fidèle de la piété oratorienne : œuvre de doctrine et d'exhortation, où la prière aimante sort toujours du raisonnement dogmatique[4]. Maintes idées nous en sont déjà familières, — car le P. Gibieuf est un disciple du cardinal de Bérulle, — mais il sut les développer et les enrichir selon l'esprit de l'Oratoire.

II. — C'est ainsi, d'abord, que le fondement de la dévotion mariale est placé dans le mystère de l'Incarnation : le P. Gibieuf fait de la Maternité divine une entité, une sorte d'Idée

1) *Vie de la R. M. Madeleine*, p. 343 : « L'amour extrême qu'elle portait à Marie lui fit désirer qu'on recueillît en un même livre tout ce que l'Écriture ou la tradition nous apprennent d'Elle. »

2) Épître aux Carmélites, *passim*. Sur le souci de donner à la dévotion un fondement scripturaire et traditionnel, cf. *La Vie et les Grandeurs* II, 542-3, 572. « [Gibieuf] portait toujours sur lui une petite bible en un seul tome dans un sac de satin que les Carmélites lui avaient donné. » (Cloyseault, I, 152-153.)

3) Épître aux Carmélites.

4) Chaque chapitre se termine par une prière qui a la forme d'un acte de soumission et la conclusion de l'ouvrage est un *acte d'oblation* (II, 702-704). Certains chapitres ont la forme de l'homélie : « IV. Exhortation aux parents à eslever leurs enfants en la crainte de Dieu. V. Exhortation aux religieuses... à former leur oblation sur le modèle de celle-ci. »

platonicienne. « Ne dites pas que c'est une créature humaine élevée à la dignité de la mère de Dieu, mais dites plutôt que c'est la dignité incomparable de la mère de Dieu établie dans une créature humaine[1] ». Cette dignité n'est pas une forme, un accident qui arrive à la Vierge : « c'est son fonds, sa substance, c'est son tout et elle n'est que cela, elle n'est que capacité de cela... » Il ne faut donc pas restreindre à un moment de la durée, faire commencer à l'Immaculée conception l'existence de cette dignité « auguste et ineffable ». Elle est enclose de toute éternité dans le conseil secret de Dieu : c'est là que la Vierge a sa première demeure avant de « prendre racine » en la terre. La prédestination de Jésus enveloppe celle de Marie, et voilà pourquoi l'Église approprie à la Vierge les mêmes textes de l'Écriture qui s'entendent au sens littéral de Jésus-Christ[2].

Ce parallélisme des deux prédestinations, Gibieuf l'analyse subtilement. Le dessein de Dieu est triple : il veut, en premier lieu, engendrer dans l'humanité, en la plénitude des temps, le fils qu'il engendre dans la divinité avant tous les temps et ainsi « opposer la génération de Dieu à la génération d'Adam ». Et voici que la Vierge est spécialement regardée, « en ce dessein de génération temporelle et nouvelle, comme vraie mère de ce fils unique et consubstantiel qui doit être engendré temporellement et nouvellement ». — Dieu veut, secondement, faire parmi les hommes « une effusion de la plénitude de la divinité ». « Et voilà que la Vierge est choisie de Dieu pour cette heureuse et sainte effusion, » Dieu la regarde « pour être *source féconde de divinité* dans les temps comme il l'est dans l'éternité ». — Enfin Dieu veut être adoré et le Christ seul peut lui rendre un hommage égal à son infinie grandeur. « Et voilà que la Vierge est le principe et l'instrument de cette sorte d'adoration. » C'est en ce triple rôle que consiste son « très haut et

1) P. 207. Les oratoriens eurent une prédilection particulière pour la philosophie platonicienne (Houssaye, II, 379).

2) Il s'agit de textes de la Sagesse increée.

très secret *office* de Mère de Dieu ». L'Église a donc raison de l'appeler « arche d'alliance », car si la nouvelle alliance consiste « en ce que le *salut* soit donné à l'homme et la *gloire* à Dieu, » Jésus et Marie en sont l'un et l'autre causes : Jésus l'est en lui-même, Marie l'est en exercice de sa maternité [1]. — Toutes les prophéties qui annoncent le fils, promettent aussi la mère : c'est le miracle de sa prédestination qui fait de la Vierge le but lointain de la fécondité patriarcale et des promesses prophétiques [2]. Avec un art déjà consommé du développement oratoire et de la période nombreuse, qui demande volontiers ses effets les plus sûrs à une suite d'interrogations pressantes, le P. Gibieuf résume tout ce long effort : « Que cherche Abraham en ses générations? Le Messie... Que cherche Isaac en son mariage? Le Messie... Que cherche Jacob? Que cherche David?... Ils cherchent Jésus et Jésus en Celle à laquelle seule peut atteindre leur fécondité » [3]. Cette théorie du P. Gibieuf, soit qu'elle lui appartienne totalement, soit qu'il l'ait synthétisée et condensée, est, on ne saurait le contester, un exemple remarquable de la construction théologique des penseurs du XVIIe siècle. Et l'on ne saurait nier non plus la grandeur de cette conception audacieuse qui voit en la Vierge le but de toute la Loi ancienne. L'Incarnation fit enfin descendre sur la terre ces deux « lumières » [4], depuis si longtemps attendues : l'Homme-Dieu et la Mère de Dieu ; ce sont deux états singuliers et nouveaux « les deux plus grands et plus émerveillables sujets de la toute puissance divine » [5], « les deux plus grands effets qui procéderont jamais des tré-

1) Pour tout ce développement nous avons résumé et quelquefois cité les pages 19-28 (1re partie).

2) « Ch. III, La mère de Dieu est enclose dans toutes les promesses du Messie que Dieu faict aux patriarches. Ch. IV. De la promesse faite à Moïse d'un Sauveur de sa nation et de la prophétie de Balaan, où il est monstré que la mère de Dieu est comprise en l'un et en l'autre. Ch. V. Toutes les prophéties qui annoncent le Messie annoncent aussi la mère de Dieu ».

3) *Vie et grandeurs*, I, 109-111.

4) *Id.*, II, 570.

5) *Id.*, II, 5.

sors de Dieu[1] ». Le Père Éternel aurait pu se contenter « de nous donner son fils en le revêtant de nostre nature pour vivre et converser avec nous, ains il a voulu nous le donner par voie de naissance et de maternité » ; le Verbe ne s'est pas seulement fait homme, mais « fils de l'homme » : c'est un surcroît d'amour divin pour l'humanité qui est ainsi la cause de la maternité divine. Ainsi la théorie du rôle de la Vierge « mère de Dieu » est, entre les mains de Gibieuf, un approfondissement de l'idée de la Divinité, un approfondissement de la conception chrétienne de l'union de la divinité avec l'humanité. Elle a un très réel intérêt dans la philosophie religieuse du christianisme.

Ce parallélisme entre la Vierge et le Christ nous donne le secret des « perfections, grandeurs et excellences » de celle-ci.

Dans le conseil de Dieu, « elle est en effet posée immédiatement après le Christ, et Dieu la contemple dès lors comme la personne la plus haute, la plus sainte et la plus digne de son amour et de ses faveurs qui sera jamais. Dès lors il l'établit après son fils au dessus de tout, il lui assujettit toute créature et en nature et en grâce, et les Anges même... doivent... relever de l'éminence de sa grâce et de sa sainteté »[2]. « Dieu l'aime plus, *elle seule*, que tous les anges ensemble[3]. » L'enthousiasme du Père Gibieuf se met ici d'abord à l'école des Docteurs dont il commente les louanges de Marie[4] ; puis il lui inspire une prière personnelle qui dut souvent lui être commune avec ses sœurs spirituelles du Carmel. « Vous estes, ô Marie, la porte resplendissante du ciel ; venez, et que la vraye lumière, que nous attendons de vous, dissipe

1) *Vie et grandeurs*, II, 53.

2) *Id.*, I, p. 25.

3) *Id.*, II, 661 ; cf. 660 : « Le Dieu du ciel a divisé la cour céleste en deux chœurs : « en l'un tous les anges presque infinis en nombre et rangés en plusieurs ordres » honorent les diverses perfections de Dieu... ; en l'autre « la Vierge *seule* regarde » la Trinité (cf. Bérulle).

4) I, 96-98 ; par ex. saint Athanase, saint Ephrem, « le très fervent et très éloquent Chrysostome ».

bien tost les espaisses ténèbres de l'ignorance et du péché où nous périssons. Vous estes l'arbre de vie, arbre beaucoup plus aymable et fructueux que celuy qui avait été planté pour nous dans le paradis terrestre : venez, et nous donnez le vray fruict de vie, le fruict de la vraye vie.... Vous estes l'arche d'alliance : venez promptement faire nostre paix avec Dieu... Vous estes le Thrésor des pauvres, le support des faibles..... venez et réjouissez par vostre heureuse venuë les tristes et infortunés enfans d'Ève bannis du Paradis de la terre et de celuy du ciel, abattus de deuil et remplis d'angoisses... Vous estes choisie devant tous les siècles pour estre la Mère de Dieu ; venez et nous faictes espérer par vostre naissance la consolation de voir bien tost parmy nous la naissance du Fils unique de Dieu et de posséder en luy l'abondance de la Grâce et la plénitude de la Divinité ; afin qu'ayant resté jusqu'à maintenant dans la servitude du péché et du diable et dans les ténèbres et l'ombre de la mort, nous commencions à respirer la saincte liberté de la grâce et à ressentir la lumière, le repos et la félicité des enfans de Dieu[1]. » Reprenant jusqu'aux expressions du P. de Bérulle, Gibieuf salue en Nazareth « une seconde Trinité : » Dieu, Jésus et Marie, « ce sont trois abysmes de Grandeur et de Majesté divine, et, si vous voulez, ce sont trois souverains dont et les hommes et les Anges relèvent, combien que, de ces trois, le premier dépend du second, et le second du premier qui est *seul entièrement* absolu et indépendant » [2]. On voit qu'avec le P. Gibieuf nous en revenous à cette exaltation de la Vierge jusqu'au niveau divin, que n'avaient pas crainte les mystiques du moyen âge, mais elle s'accompagne, chez lui, d'une prudente réserve dans les termes, en même temps qu'elle s'appuie, non sur les hypothèses mal motivées d'un amour impérieux, mais sur les raisonnements liés d'une théologie.

1 *Vie et grandeurs*, I, 104-105 ; cf. II, ch. XXIX, Souveraineté de la T. S. Vierge.

2) *Id.*, II, 669 ; cf. Bérulle, *Vie de Jésus*, conclusion, col. 506-507 : « c'est la nouvelle Trinité de Nazareth ».

De tous les fleurons de la « couronne » de Marie, le plus rare est encore l'image même de la sainteté : la pureté virginale. Le P. Gibieuf adopte à l'occasion les comparaisons bizarres des auteurs séraphiques : « Puisque Dieu veut que la Nature l'enfante, il est bien convenable qu'il donne à sa Mère, pour l'engendrer, ce qu'il n'a pas refusé à la Nature pour enfanter les choses inanimées. Il est la fleur d'Israel, et voilà que la Nature produit les Fleurs sans ouverture de l'arbre qui les porte. Il est la lumière de l'Univers et nous sçavons que la lumière sort du soleil par une émanation si douce et si éminente qu'en un moment elle pénètre et passe jusqu'à nous sans faire effort ès corps qui sont entre deux... [1] » Mais surtout, et plus solidement, il voit dans la virginité de Notre Dame une nouvelle et intime ressemblance à la pureté du Père Éternel, qui est « *le premier vierge*, source adorable de Virginité au ciel et en la terre ».

J'ai dit que ce théologien était un « directeur ». Son livre nous le rappelle à chaque pas. Ici, il invite les « blanches colombes » du Carmel à imiter le divin modèle de la Virginité, à être « des vierges sages et sainctes, d'esprit et de corps, retirées de toutes les vanités du monde, vierges séparées d'elles-mêmes, de leur volonté et de leurs sens ». Aussi bien, pour conseiller pertinemment, et avec les mots qu'il fallait, la Virginité, il avait moins à *imaginer* qu'à *décrire*, moins à *deviner* qu'à se *souvenir* : l'expérience quotidienne de ses entretiens mystiques avec sœur Madeleine lui révélait toute la délicatesse de cet état qui est dans la chair sans être charnel. « La virginité est un soin continuel et une glorieuse anticipation de la vie du ciel. C'est une enfance perpétuelle, enfance d'innocence et de pureté. C'est la victoire [sur le] monde, le triomphe [sur ses] ses plaisirs et ses déplaisirs... c'est l'ouvrage le plus exquis et élaboré de la main de Dieu... [2] »

1) *Vie et grandeurs*, II, 256 ; il prend à Bérulle l'idée du colloque de pureté entre l'Ange et la Vierge, ch. xv (I, 447-453); cf. II, 5; II, 28.

2) *Vie et grandeurs*, I, p. 461.

II. — Dans cette vue, que « la mère du Dieu-homme porte Jésus gravé en son corps aussi bien qu'en son cœur », la foi mystique du P. Gibieuf trouve un champ illimité de méditations, où il est curieux de suivre son esprit déductif. Il voit bien qu'en partant de ce principe de « l'empreinte » corporelle et spirituelle du Dieu-homme sur la Femme qui l'a porté, c'est toute une *histoire de l'expérience religieuse* de la Vierge que la croyance catholique peut essayer légitimement de reconstruire, depuis la liaison éternelle de Jésus et de Marie au sein du Père[1] jusqu'à leur fusion glorieuse au jour de l'Assomption : vie d'attente dès l'Immaculée conception, vie de douleur depuis l'Annonciation, vie de langueur après l'Ascension de son Fils. Ne négligeons pas de suivre en ses conjectures cette mystique qui, d'une œuvre d'imagination essaie de faire œuvre de logique. Le P. Gibieuf ne néglige pas plus que ses précurseurs de tenir compte d'abord des relations physiques qui ont dû unir la mère du Dieu-homme à son fils comme toute mère à son enfant[2]. Il faut même avouer que l'allaitement de Jésus lui suggère une image qu'on peut trouver étrange : « Que n'avons-nous des yeux pour voir et admirer avec les anges comme toutes les gouttes de lait qui passent de ses mamelles virginales dans le corps délicat de ce divin enfant sont aussitost unies et incorporées à son humanité déifiée et deviennent consubsistantes en la personne du Verbe Éternel. « Un des poètes de la société de Jésus ou saint François de Sales n'auraient pas mieux dit[3]. Ses considérations et

1) « Il est doux de trouver si tost Jésus et Marie ensemble et nous devons contempler avec révérence et amour la liaison si ancienne et inséparable de ces deux objets. O liaison éternelle ! ô liaison admirable de Jésus et de Marie dans le conseil de Dieu ! » (I, p. 30).

2) *Id.*, II, 378; citons encore un trait de mauvais goût, le seul peut-être que nous ayons trouvé : « en cette nativité ce fut la vertu du Père et l'opération du Saint-Esprit qui fit l'office de sage femme, il ne fallut point d'autre ayde à la Vierge ». (II, 271). La puérilité est aussi très rare dans ce traité (hormis cependant un commentaire du « cum festinatione » de l'Évangile : départ de la Vierge, après l'annonciation pour aller chez sa cousine, (II, 8). Cf. la perplexité de saint Joseph (II, 203, 215).

3) Dans son étude du langage des mystiques (*Revue philosophique*, 1903 (2),

son style portent mieux la marque de l'Oratoire, soit quand il montre comment le progrès moral de l'enfant divin dut, selon les lois naturelles, dépendre de sa mère, soit quand il décrit, la résidence de Jésus en Marie. Il ne faut point restreindre au temps de la présence corporelle de Jésus en Marie leur union ineffable : « Jésus sort du sein de la Vierge sans délaisser d'être et de résider en elle. A la vérité il n'est plus en ses entrailles, ni présent corporellement en elle,.. mais il réside toujours intimement en son cœur, en son esprit et en son âme »[1] d'une manière secrète et cachée.

Ici l'hypothèse du biographe mystique rejoint les constatations de l'observateur de la vie spirituelle. Cette « résidence » stable et qui ne passe point[2], qu'est-ce autre chose que le « ravissement permanent en Dieu » admis par les mystiques? « *Retirée* en Dieu dès le moment de son immaculée conception, retirée en Dieu par toutes les communications très grandes et très ineffables qu'elle a reçues de son infinie bonté pendant son séjour de douze ans dans le temple, bref retirée en Dieu tout nouvellement par les opérations et impressions très divines du Père et du Fils et du Saint Esprit en l'accomplissement du mystère de l'Incarnation.., elle est toute *abysmée* en lui[3], » et, dans cette contemplation plus haute et parfaite que celle des Anges et des Élus, deux sentiments également puissants remplissent son âme : « la dilection et l'admiration, l'admiration, force de l'amour, et la dilection, douceur de l'admiration »[4] dont le *Magnificat* est l'expression

p. 388), M. de Montmorand cite saint François de Sales comme ayant fait des emprunts au vocabulaire des nourrices.

1) *Vie et grandeurs*, II, 276.

2) *Vie et grandeurs*, II, 32, long développement : « Jésus se communique aussi très abondament à sa mère et comme il remplit ses entrailles de son petit corps, il remplit son cœur et son âme de son esprit et de sa vie. Car il ne serait pas concevable qu'il receust d'elle et qu'elle ne receust rien de luy. » (II, 30-31).

3) *Vie et grandeurs*, II, 72-73.

4) *Id.*, II, 82. L'exposition du Magnificat est un exemple de la richesse et peut-être de la subtilité d'analyse psychologique du P. Gibieuf (II, 74-90).

humble et ardente. La Vierge fut-elle donc élevée à la « vision béatifique »? Le Père Gibieuf ne se pose pas cette question que n'avait pas négligée la rigueur théologique de Bérulle[1], mais, chez lui c'est la mysticité pratique, plus que la mysticité spéculative, qui essaie d'expliquer le mystère. La Vierge a éprouvé à un degré éminent « la fusion en Dieu », « l'immersion », la « liquéfaction », dont sainte Thérèse ou saint Jean de la Croix ont décrit les phases, après les avoir traversées eux-mêmes, mais avec cette différence qu'elle fut dispensée des « sécheresses », « impatiences », « désespoirs », « croix » qui sont les rançons chez les plus saints mystiques, de l'humanité faillible et les revanches, sur l'esprit, « d'un corps passible et mortel »[2]. L'âme de Marie, exempte des tares de la défaillance originelle fut élevée, sans heurt à Dieu et à son sauveur : « ce qui a été aucunes fois octroyé à quelques amis de Dieu — de pouvoir dire : Mon cœur et ma chair se sont esjouis en Dieu vivant[3] — a été ordinaire en cette créature miraculeuse et toute divine[4] ». L'extase lui fut habituelle, ou plutôt elle dépassa même l'état d'extase qui suppose toujours quelque imperfection[5], et, de-

1) Le cardinal de Bérulle (*Vie de Jésus*, ch. XXIX, col. 499) constate que « nous n'avons que des ténèbres et non des lumières au regard de ce ravissement. Quelques-uns pensent que, lors, la Vierge fut élevée à la vision claire de la divine Essence et de la personne du Verbe Incarné en elle. Et certes, si cette grâce avait été conférée à quelques autres (comme il y a des docteurs qui l'attribuent à Moïse et saint Paul) il n'y aurait point de doute de la donner à la Vierge... C'est un secret de la conduite de Jésus avec sa très sainte Mère qui ne nous est pas révélé,.. que je dois plutôt ignorer qu'affirmer.. » » Si la Vierge n'a point eu la lumière *divine* qui manifeste la *divine essence*, au moins elle a eu la lumière *angélique* qui lui manifeste l'âme de *Jésus* et le *traité* de Jésus avec son père » (col. 500). Cf. de la Broise : *La Sainte Vierge* (p. 84) citant Suarez, *Mystères du Christ*, II, disp. IX, sect. 2 fin.

2) *Vie et grandeurs*, II, 81, cf. l'idée de « purgation » chère aux mystiques (les deux « nuits » chez saint Jean de la Croix).

3) Psaume 83. vers. 3. Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum.

4) *Vie et grandeurs*, II, 86.

5) Les extases caractérisent surtout la VI[e] demeure ; dans la VII[e] « les ravissements, les extases de ce vol d'esprit sont rares » (Sainte Thérèse, *Château de l'âme*, VII[e] demeure, ch. 4).

puis sa conception jusqu'à sa mort, elle ne connut que le degré le plus parfait de l'absorption en Dieu, l' « état de paix », « la septième demeure », où « l'âme se divinise »[1]. Comment en effet un privilège aussi singulier que celui de la maternité divine n'éléverait-il pas Marie au-dessus de tous les états mystiques qui ont jamais été humainement éprouvés? Le « toucher » spirituel, allant jusqu'aux caresses et à l'embrassement, convenait surtout à la mère de Dieu. De même, dans la septième demeure de l'ascension mystique, « l'âme, dit sainte Thérèse[2], paraît divisée en deux parties, dont l'une, comme Marthe, s'occupe des soins extérieurs, tandis que l'autre, comme Marie, est absorbée dans la contemplation de Dieu et ne saurait être troublée dans sa paix ». Ainsi la Vierge eut la prérogative d'unir, pendant toute sa vie, les qualités si difficilement conciliables des deux sœurs : « chez Elisabeth, elle est occupée extérieurement à servir, mais intérieurement et en la vue des anges, elle est appliquée à former le Précurseur »[3].

Cette continuité, toujours égale, de ravissement en Dieu est cependant comme jalonnée par des heures privilégiées.

1) Sainte Thérèse, *Château de l'âme*, VIIe demeure, ch. II et III. On sait que sainte Thérèse jouit en France d'une grande vogue pendant le XVIIe siècle (Traduction de ses œuvres en 1601 par J. de Brétigny qui négocia l'établissement des Carmélites en France. 1630 : Élisée de Saint-Bernard. 1644 : P. Cyprien de la Nativité. La traduction d'Arnaud d'Andilly est de 1670). Avec le P. Gibieuf, nous sommes au milieu des Carmélites, qui méditaient et réalisaient à leur tour « les expériences mystiques de la fondatrice ».

2) Sainte Thérèse, *Château de l'âme*, VIIe demeure, ch. II fin. Sur la scène évangélique de Marthe et Marie, Luc, X, 38-42.

3) *Vie et grandeurs*, II, 161 ; ainsi encore quand Marie met au monde le Sauveur, elle éprouva un ravissement « *mais sans perte ni aliénation aucune des sens* (ce qui n'arrive que par la faiblesse de la créature), ains dans une disposition convenable à sa divine maternité, dans une *force* céleste et dans une *vigueur* approchante de celle que les âmes qui jouissent de Dieu communiquent à leur corps » (II, 271). Cf. Bérulle, *Vie de Jésus*, col. 498. Ne reconnaît-on pas là l'idéal des vrais mystiques chez qui le ravissement n'a pas été l'occasion d'un quiétisme équivoque, mais la source d'une énergie croissante? Ils ont été de grands organisateurs (Cf. sainte Thérèse et nos réformateurs du XVIIe siècle) et ont eu un solide bon sens. Voy. Montmorand, *Revue philosoph.*, 1904 (2), p. 608.

La pieuse conjecture du croyant y peut distinguer des « sommets » où la communication divine s'est faite plus abondante encore. Ainsi « cette bénite heure de son enfantement, » où la « Vierge fut élevée au plus haut degré de contemplation auquel aucune créature ait jamais esté élevée, hors la manifestation de la gloire... »[1]. Le P. Gibieuf, négligeant ce détail humain de la Nativité, où s'aventurent les âmes candides, se livre à une analyse développée des différentes phases de ce ravissement mystérieux, et c'est à atteindre, s'il se peut, la réalité invisible du mystère que le P. Gibieuf consacre la fécondité et la hardiesse de son imagination conceptuelle fondée sur des expériences vécues[2].

Dans cette fusion de la Vierge en Jésus, la *douleur* est toujours présente : en donnant son consentement au Père et en acceptant ici-bas une conformité parfaite au Christ, la Vierge n'en refusait aucune des conséquences[3]. Et là encore on peut penser, sans témérité, que c'est sur les spectacles que les mystiques même contemporains lui offraient, que le P. Gibieuf a édifié ses conjectures. On sait combien florissait au Carmel cette idée qu'il y a un lien secret entre la souffrance et la puissance d'aimer, et qu'elles s'exaltent l'une par l'autre : « Mourir ou souffrir » est la devise du Carmel. La Carmélite doit expier pour tous les pécheurs en union avec le Christ : la « passion » accompagne toujours son mariage spirituel[4]. La souffrance est un privi-

1) *Vie et grandeurs*, II, 270. Les théologiens sont moins hardis : « il est possible qu'elle fut favorisée d'un ravissement de l'ordre le plus élevé (P. de la Broise, *Vie de la Vierge*, p. 102, citant Suarez, *Mystères du Christ*, II, disp. XIX, sect. 4).

2) *Vie et grandeurs*, II, 271.

3) *Vie et grandeurs*, II 472. Fiat mihi secundum verbum tuum... « que je sois traitée selon la condition du nouvel estat que vous m'annoncez ; et que toutes les *tribulations* et les *amertumes* ordonnées dans le sacré conseil du Très haut pour accompagner cette Maternité divine viennent fondre sur moy quand il luy plaira... »

4) Un des exemples les plus touchants est la vie « expiatoire » de Marguerite du Saint-Sacrement, carmélite de Beaune qui « reproduisit extérieurement les différentes scènes de la passion du Christ. » (Voy. Deberre, *Vie de la M. M.*

lège qu'il faut mériter. La « dignité de souffrir pour Dieu »[1] est une des trois dignités qui constituent l'ordre de la grâce. « [On] croira aysément que cette *capacité* de souffrance aura esté plus grande sans comparaison en la Vierge mère de Jésus »[2] qu'en tout autre saint. Sur le Calvaire, le Christ est « l'homme de douleurs » dont parle le Prophète : la Vierge, par conformité, devient « mère de douleurs »[3]. « De douleurs, *tout son estre* est plus *imbu qu'une esponge jettée au milieu de la mer n'est imbue* et *pénétrée de ces eaux amères* »[4]. Les curieux de la souffrance mystique goûteraient les développements très « neufs » que notre auteur nous donne de ce « martyre ». Il ne s'attarde pas à décrire « les sentiments naturels » de compassion d'une mère pour son fils. Le moyen âge, et surtout le xve siècle, puis les Jésuites en avaient mis en un relief saillant le facile pathétique[5] : chez Gibieuf, la douleur de Marie est moins grossière : la Vierge tient au pied de la croix la place du Père Éternel qui célèbre *en elle* le deuil de son fils. « Le Père éternel lui-même, si sa grandeur lui permettait de pâtir, serait » au moment du crucifiement de Jésus, « dans la compassion... » Mais ne pouvant « pâtir, (il) rend à son fils par les personnes qui luy sont plus proches, ce qu'il ne luy peut rendre luy même, et comme il n'y a point de personne créée plus proche de luy ny de son fils que la Vierge, ... il opère en elle, il imprime jusqu'au fonds de son estre, une *manière de douleur* et de compassion par laquelle elle compatit à Jésus crucifié, *au nom et de la part de son Père* »[6]. D'ailleurs, cette souffrance de

p. 101.) Cf. Bossuet, *Panég. de sainte Thérèse*, 3e point (éd. Lebarq, t. II, 380 sq.).

1) *Vie et grandeurs*, II, 495.

2) II, 495.

3) II, 488.

4) II, 501.

5) C'est une des idées générales de M. Mâle dans son ouvrage *L'art religieux au XVe siècle*. Il oppose à l'art serein du XIIIe siècle l'art passionné et douloureux du XVe siècle (Préface, cf. p. 76).

6) *Vie et grandeurs*, II, 499-500. On trouverait chez certains peintres mystiques modernes (Cf. Dulac) la traduction picturale de cette vision d'âme.

Marie est digne de la mission qu'elle a de représentante de Dieu. Cette souffrance est aussi pure que celle de son fils. La parfaite docilité à la volonté de Dieu et à son amour pour les hommes combat en elle « la compassion qu'elle a de son fils souffrant, » et cette lutte lui est « un surcroît de peine »[1]. « *Stabat juxta crucem Jesu*, elle n'estoit ny couchée, ny panchante, ny en aucune disposition qui porte marque de faiblesse, mais bien droite et sur ses pieds[2]. »

De cette fusion perpétuelle du Dieu-homme et de sa mère, qu'advient-il à la mort du Christ? Là encore, la théologie soutient le P. Gibieuf. Quand le Christ a rendu le dernier soupir, la Vierge, « toujours conforme aux états de son fils » a aussi part à son « état de mort ». En cette occasion l'Homme-Dieu et la Mère de Dieu ont « esté esteints l'un et l'autre pendant l'espace de trois jours ». La raison en est la nécessaire liaison qui fait du Fils et de la Mère « un composé admirable ». « Il ne pouvait y avoir de Mère de Dieu s'il n'y a plus d'Homme-Dieu »[3]. Cette interruption momentanée de l'état de Marie a dû cesser d'ailleurs à la Résurrection, qui, selon la logique minutieuse d'un parallélisme constant, fut à la fois celle du Fils et de la Mère.

1) *Id.*, II, 507. Cf. Mâle (*L'art religieux au XV[e] siècle*). « La compassion de Marie est un rêve pieux que l'auteur a fait dans sa cellule, rêve né de l'amour de la Vierge, car désormais les mystiques n'auront pas de plus chère *étude* que de reproduire chez eux les pensées de la mère pendant la passion du Fils » (p. 15). C'est ainsi que Gibieuf veut analyser : « Les dispositions secrettes de l'âme » de Marie (II, 506).

2) *Vie et grandeurs*, II, 502. Dans la tradition catholique il ne semble pas y avoir eu unanimité sur ce point ; trois Pères du IV[e] siècle, saint Basile, saint Cyrille et saint Jean Chrysostome, paraissent affirmer qu'au pied de la croix la Vierge tomba dans le péché de doute (Newman, *Du culte de la sainte Vierge*, trad. 1908, cite et discute les textes p. 200-224). On sait que Molanus (De historia sanctarum imaginum et picturarum, 1580, édition de Louvain 1771) fidèle aux intentions du concile de Trente (session 25, ch. 2), demandait qu'on supprimât de la représentation de Marie au pied de la croix tout faux pathétique, par ex. qu'on cessât de la représenter *évanouie* (Cf. Notre-Dame du Spasme) (Molanus, p. 443). Cf. Perdrizet : Étude sur le *speculum salvationis*, 1908, (ch. XLIV), Benoît XIV le défendit aussi et la science théologique a toujours protesté (Terrien, *La Mère de Dieu et des hommes*, III, 200-202 note).

3) *Vie et grandeurs*, II, 570-572.

L'Ascension du Christ glorieux fit succéder à la vie douloureuse de Marie « la vie de langueur, » puisqu'elle est « désormais solitaire, » privée de « sa vraye et son unique occupation, Jésus ». Toutefois, « elle demeure de bon cœur en la terre pour l'amour de son fils et pour l'amour de nous, et elle est contente de sacrifier sa jouyssance pour *sa* gloire et pour *notre* salut » [1] : maîtresse, en ceci encore, et modèle exemplaire des âmes mystiques, qui, après avoir eu d'abord « un tel désir de posséder Dieu entièrement que, considérant la vie comme un tourment, quoique mêlé de douceur, ils *souhaitent la mort* avec ardeur » [2] : — mais, qui aussi, quand elles sont élevées à un degré supérieur, « ont un tel désir de servir Dieu, de le louer et de profiter à quelqu'un que non seulement elles ne souhaitent plus de mourir, mais elles voudraient que leur vie fut prolongée de plusieurs années... » [3]. Telle fut la « langueur » de Marie jusqu'à sa mort, dont la sérénité atteste cette résignation à la vie [4]. L'âme quitta le corps sans en effleurer la paix inaltérable : la Vierge n'éprouva point ces violents assauts d'amour, ce « vol de l'esprit » [5], si familiers aux mystiques et si imparfaits de leur aveu même. Ce fut un doux « passage » que la « Dormition » de Marie [6] : « Son cœur estant tout occupé de cette divine langueur, ses sentiments n'estoient que souspirs qui allaient incessamment à son Fils, luy annonçant sa peine et l'émouvant à en avoir compassion, comme si ç'eussent esté des messagers célestes

1) *Vie et grandeurs*, II, 596, cf. De la Broise, *Vie de la Vierge*, p. 199 : « Il ne semble pas que Marie ait été triste au jour de l'Ascension... aux jours de triomphe de son Fils, Marie était toute au triomphe et à la joie, elle était donc au moment de l'Ascension entièrement à Jésus ; elle jouissait de son union avec lui : elle savait que ce départ annonçait l'heure prochaine ou elle-même serait avec lui ravie au ciel. Surtout elle *aimait* : « Si vous m'aimiez, assurément vous vous « réjouiriez de ce que je vais au Père. » (Saint Jean, XIV 28).

2) Sainte Thérèse, VIe demeure, ch. v.

3) Sainte Thérèse, VIIe demeure, ch. III.

4) *Vie et grandeurs*, II, 601,

5) Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, ch. XIX.

6) Cf. parmi les Évangiles apocryphes la *Dormitio* de Marie attribuée à saint Jean et le « Passage de Marie » attribué à saint Méliton.

à qui elle eust commandé ce que nous lisons au Cantique : *Dicite dilecto meo quia amore langueo*, dites à mon bien aymé que je languis d'amour. Et le Fils, ayant égard aux désirs enflammés de sa Mère et *aux siens propres*, accreut tellement cette saincte langueur que l'âme quitta ce qu'elle animoit pour ce qu'elle aymoit, et estant toute retirée en Jésus, son unique amour, le corps, qu'elle avait, vivifié jusqu'à ce moment, demeura sans mouvement et sans vie[1]. »

Le style du P. Gibieuf est, on l'a vu, assez simple, ordinairement, pour que nous n'attendions pas de lui une pittoresque « assomption ». Il se représente, ou plutôt il « médite, » une assomption toute « intérieure, » « une divine consommation », « une transformation en Dieu »[2]. Sans doute il ne saurait guère exprimer sans images la vision béatifique : mais il choisit les comparaisons les moins pesamment matérielles : « Dieu réduit les saints à une si parfaite intimité avec luy qu'ils ne sont plus autre chose qu'une *capacité de Dieu*, toute remplie de Dieu, comme s'ils estoient un grand cristal très poly, et Dieu un soleil qui le remplit et le pénétrast de toutes parts.....[3] » La gloire est l'achèvement de la grâce. Éminente en l'une, la Vierge eut la « superplénitude de l'autre ».

Et ainsi s'achève cette histoire mystique de la Vierge mère, où la foi raisonnante du P. Gibieuf s'est efforcée de montrer la Femme élue « *advançant à pas de géant dans les voies de Dieu* »[4].

IV. — Le P. Gibieuf ne s'est pas contenté de célébrer la Vierge dans la grandeur de *sa maternité divine* et de son *union mystique avec le Christ*. Il a mis en lumière la qualité morale qui fut par excellence, d'après la théologie tradition-

1) II, 620.

2) *Vie et grandeurs*, II, 634.

3) *Id.*, II, 642; cf. 640 : « L'entrée du saint dans la gloire du ciel ressemble au fer qui est jeté dans une fournaise embrasée, car peu après que ce fer a esté jeté dans cette fournaise, il ne paraît plus fer et vous diriez que ce n'est que feu, tant il est pénétré dedans et dehors... »

4) II, 68; II, 651.

nelle, l'apport personnel et humain de Notre Dame dans l'œuvre divine : *l'humilité*. Mais ici nous constatons combien les théories doctrinales de la dévotion à Marie sont parfois gênées par l'absence de données scripturaires. On sait que bien des panégyristes de la Vierge ont découvert des raisons subtiles du silence que les Évangélistes gardent souvent à son sujet[1], et aussi du mépris des Nazaréens[2], et même de la rudesse de Jésus à son égard[3]. Le P. Gibieuf déplore lui aussi « la stérilité de la parole de Dieu ». Si Dieu avait daigné « escouter ses petites pensées sur une affaire de si grande importance, » sans doute il eût été d'avis « que cette créature divine eust eu plus de part dans le livre des Escritures, et qu'estant liée si étroictement à Jésus, une même histoire eut expliqué la vie de l'un et de l'autre »[4]. Notre auteur se console d'ailleurs bien vite de ce regret, et, apprenant par cet exemple « que le principal point de la grâce des Saints ne consiste ny en la cognoissance que nous en avons, ny aux hommages que nous leur rendons, mais en ce qu'ils sont envers Jésus-Christ, » il s'interdit toute invention pieuse et se borne à insister, après le cardinal de Bérulle, sur « le silence de la Vierge[5] ».

Même il transcrit presque littéralement, sur ce point, une méditation du cardinal de Bérulle[6] : « Les anges parlent entre

1) *Vie et grandeurs*, II, 576.

2) *Id.*, II, 576-579.

3) *Id.*, II, 408 « Jésus, en cinq occasions de la Sainte Écriture, parle à sa mère, parle de sa mère et entend parler de sa mère comme s'il n'avait point de mère et ne *voulût* pas en avoir. A peine la recognoist-il pour sa mère ; à peine souffre-t-il qu'elle lui parle ; à peine permet-il qu'on lui en parle ». Nous rappelons les véritables « inventions » de Marie de Agreda pour expliquer ce silence : dans sa *Mystica cividad de Dios*, 3 vol. f°, Madrid, 1670, traduit en français : *Histoire divine de la T. Sainte-Vierge* (Crozet, 1696). L'ouvrage fut censuré par la Sorbonne et critiqué par Bossuet.

4) II, 580.

5) « II, 584, cette mesme parole de Dieu, quoique succincte et briève, nous parle suffisamment de la Vierge en nous faisant voir son *silence* et sa retraite, sa virginité, son *humilité*, sa simplicité, sa fidélité, etc... »

6) Le passage du cardinal de Bérulle est extrait de ses « *Œuvres de piété* » qui ne parurent qu'en 1666, Lyon, De la Roche, 2 parties.

eux-mêmes et aux Pasteurs, et Marie est en silence. Les Pasteurs causent et parlent, et Marie est en silence. Les Rois arrivent, ils parlent et sont cause de faire parler toute la ville et le sacré collège de Hierusalem, et Marie est en retraite et silence. Tout l'État est ému et chacun s'étonne et parle du nouveau roi cherché par les Rois et Marie est en paix et silence. Siméon parle au temple, Anne la prophétesse et tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël parlent avec lui, et Marie porte, donne et reçoit son fils en silence : tant le silence de Jésus fait d'impression sur l'esprit et le cœur de la Vierge et la tient puissamment et divinement occupée[1].

Et de ce silence, la raison profonde en est l'humilité; cette humilité dont le *Magnificat* ou cantique de Notre Dame fait ressortir « l'humble industrie » en « supprimant les louanges de la créature par les louanges du Créateur »[2]. Minutieusement, verset par verset, le P. Gibieuf nous explique comment la Vierge « se défend » de tout éloge personnel et il souligne ses pieux stratagèmes. « *Suscepit Israël puerum suum* : combien que ce mystère soit accompli en elle et par elle, elle en parle néanmoins suivant le style familier et ordinaire de son humilité, sans y faire aucune mention d'elle-même »[3]. C'est ce silence d'adoration que la mère Madeleine de Saint-Joseph exhortait les Carmélites à honorer d'un culte spécial, et ainsi la méditation pieuse du directeur se précisait pour la prieure en une dévotion familière qu'elle répandait autour d'elle[4]. « L'humilité n'est-elle pas la disposition foncière de l'âme

1) Gibieuf, II, ch. VIII (291-323) : « Du profond silence de la Vierge en ce mystère et en tous les autres ».

2) *Vie et grandeurs*, II, 78.

3) *Id.*, II, 136, cf. Ex hoc beatam... « Marie advoüe franchement plus d'heur que de mérite, ce qui est une très grande et très véritable humilité et un moyen puissant de se défendre des louanges qu'on luy veut donner. » (II, 101). Fecit mihi magna... « Comme humble et aussi humble que grande, elle *coule* en son cantique ce privilège incomparable sous le nom des choses grandes qu'il a employées pour elle sans le *particulariser* davantage (II, 116-117).

4) *Vie de la Mère Madeleine* (par Senault), p. 342 : « elle souhaitait que cet Ordre qui appartenait à Marie et qui estoit principalement affecté à honorer la solitude de J.-C., fut employé à honorer le silence de la Vierge ».

chrétienne ? La vie religieuse consiste en une double disposition d'abaissement en soi et d'élévation en Dieu, car c'est là une obligation essentielle établie sur deux principes constants et immobiles, dont l'un est le Néant, qui, seul, est propre à l'homme, et l'autre est l'Être qu'il reçoit sans cesse de la main de Dieu[1]. »

On voit que la dévotion mariale rejoint de temps en temps, chez le P. Gibieuf, la psychologie conseillère de vertu, et qu'elle suggère d'utiles réflexions à l'âme humaine sur le problème qu'elle est à elle-même.

V. — Aussi bien le P. Gibieuf n'oublie-t-il pas « le salut ». Les prières qui accompagnent chaque chapitre de son ouvrage révèlent le souci constant de la récompense éternelle. Le rôle qu'a joué Marie dans le rachat des hommes[2] et l'efficacité de son intercession sont des questions que les plus généreux fidèles peuvent et doivent se poser. L'Incarnation a, pour ainsi dire, fait du Père Eternel l'obligé de la Vierge : « elle a ajouté à la divine couronne un glorieux fleuron[3], » puisqu'en enfantant humainement le Verbe, elle a « donné puissance » sur lui à Dieu le Père « qui jusqu'alors avait regardé son fils comme son fils et non comme un sujet »[4]. Puis elle élève et sacrifie Jésus conformément aux intentions de Dieu ; elle se soumet à une longue et pénible privation « pour advancer la sanctification de nos âmes, » et au jour de son Assomption[5], un des sujets de sa joie « est l'espérance de faire office d'Advocate pour nous... ». Le fidèle a donc le droit « de recourir a elle dans ses craintes et dans ses désirs, car elle est « la Thresorière des grâces[6] », et notamment, « de la grâce des grâces qu'est Jésus lui-même lequel elle a toujours pouvoir

1) *Vie et grandeurs*, II, 600.

2) « Reconnaissons la part inestimable qu'elle a en l'œuvre de nostre salut et que, combien qu'elle ne nous ait pas rachetés (cela ne pouvant convenir qu'à un Dieu) elle a néanmoins beaucoup contribué à notre rachat... » (II, 515).

3) *Vie et grandeurs*, II, 289.

4) *Id.*, II, 282. Cf. Bérulle (*supra* 69).

5) *Id.*, II, 720.

6) Cf. plus haut, p. 328.

de donner au monde »[1]. Rapidement à la fin de son traité le P. Gibieuf esquisse la doctrine de la miséricorde mariale et c'est seulement dans le dernier chapitre qu'il nous parle de son intervention miraculeuse[2]. Quelles que soient les prérogatives dont le pieux oratorien l'enrichisse, en finissant son ouvrage, le crédit souverain qu'il lui prête[3], le lecteur catholique ne risque plus de s'abandonner à une confiance exagérée ou à de fâcheux abus. S'il l'invoque avec assurance, c'est en se fondant sur la solide théologie du P. Gibieuf, c'est parce qu'il sait que la Vierge, par le droit de sa maternité et de sa liaison mystique avec Dieu, peut lui « montrer Jésus »[4] et « le dédier à Lui[5] », s'il espère beaucoup de son soin maternel. « Quoy que nos péchés nous doivent faire redouter vostre puissance, nous ne délaissons de nous confier en vostre bonté et en ce cœur de Mère qui ne vous peut permettre d'oublier vos enfants. Et nous sommes bien fondés à en user de la sorte, puisque votre première qualité est celle de Mère, qualité qui porte l'Amour engravé, et non celle de Dame, qui est un nom de puissance, et qui oblige à la crainte. Nous persévérons donc en ce regard, en cette invocation et en cette attente, et nous ne cessons point de dire, avec l'Eglise, beaucoup plus de cœur que de bouche : *Vita, dulcedo et spes nostra*... »[6].

1) *Vie et grandeurs*, II, 265.

2) *Id.*, II, ch. 20 « C'est elle qui opère non seulement les effets secrets et intérieurs dans la conversion des âmes, mais aussi une infinité d'effets extérieurs et visibles... Si nous en voulions rapporter toutes les histoires, il faudrait plusieurs gros volumes, et les bornes de celtuy-ci (où nostre dessein est de traiter sommairement la Vie et les Mystères de la Vierge plus que ses *miracles*, et ses divines grandeurs plus que ses effects sensibles) sont très éloignées d'y pouvoir suffire... » (II, 735).

3) *Id.*, II, 729, cf. 708, 726.

4) Jesum benedictum nobis ostende (I, 73), prière : « Faites-nous voir Jésus, ô saincte Mère... » (I, 77).

5) « Jésus est la voye qui conduit à Dieu et quiconque se lie à Jésus est lié à Dieu, et pareillement Marie est la voye qui conduit à Jésus, et quiconque se lie à Marie se lie à Jésus. » (Préface.)

6) *Vie et grandeurs*, II, 278-279.

VI. — La théologie savante et mystique ramène ainsi le lecteur catholique du P. Gibieuf à l'abandon filial du *Salve Regina*, si cher à saint Bernard et au moyen âge. Mais il est intéressant de voir comment chez ce docteur contemporain de Descartes, c'est la conclusion laborieuse d'une longue enquête, et non une effusion facile dont la formule acceptée sans examen semblerait autoriser de coupables défaillances. Le raisonnement doctrinal et l'expérience religieuse donnent ici à la piété une onction de bon aloi et une énergie très pure. Tel est le sens de l'effort commencé par le cardinal de Bérulle, continué par le P. Gibieuf, autour d'une dévotion particulière. Les thèmes de méditations se précisaient et devenaient chaque jour plus nombreux. Les pratiques les plus surannées ou les plus naïves étaient renouvelées et comme vivifiées par eux; et sans rien abandonner de la confiance en l'intercession de la Vierge, l'Oratoire apprenait à une génération nouvelle à honorer Marie « en esprit ». On comprend la séduction que cette piété mariale devait exercer sur des âmes éprises et de raison et d'un idéal religieux austère, puisque la Vierge, tout en conservant son indulgente douceur, apparaissait comme revêtue d'une majesté logique et sévère. Le livre « de la Vie et des grandeurs de la Vierge » n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais il est étrange qu'on n'en ait presque jamais parlé. C'est un document indispensable dans l'histoire du sentiment religieux en France au xviie siècle, et les nombreuses citations que nous en avons faites ont montré que le mérite littéraire n'en était pas absent. Les qualités que l'on se plaît à admirer, — chez Bossuet par exemple, — la science de la période, l'art du développement oratoire, une rigueur de pensée qui se traduit en une langue précise, — furent préparées par d'humbles précurseurs, trop inconnus, parmi lesquels il est bien juste de faire au P. Gibieuf une place.

CHAPITRE V

Port-Royal

Faut-il s'étonner que Port-Royal lui-même ait été fort dévot à la Vierge? Sans doute les adversaires de Port-Royal, toujours disposés à croire qu'une dévotion animée d'un autre esprit que la leur, plus défiante de la superstition, plus préoccupée de rigorisme, était la négation même de toute piété, ont reproché ouvertement aux Jansénistes d'avoir ignoré la piété mariale. Ce grief[1] souvent répété eut le succès d'autres calomnies. Que de gens parfaitement sincères se font aujourd'hui encore une idée fausse de « la Fréquente commu-

1) Les accusations devinrent particulièrement violentes dans la deuxième moitié du XVIIe siècle où le culte marial donna lieu chez les catholiques à de longues et peu courtoises polémiques. Les Oratoriens furent aussi accusés d'être « ennemis du culte de la Vierge » (Arnauld, *Difficultés proposées à M. Steyaert*, *Œuvr.*, t. 8, 489, 494); cf. sa polémique avec le P. Brisacier: *Réponse au Jansénisme confondu* (1652); *Impostures*, t. 9, 12, 42. *Œuvre d'Arnauld*, t. 30, 232-233; cf. Faillon, *Vie de M. Olier*, II, 92. « Le culte envers le Très Saint-Sacrement de l'autel et la piété envers Marie, les deux dévotions que l'hérésie de Jansénius a le plus *attaquées*... » — En somme, dans la période du XVIIe siècle où cette étude se limite, le respect des « Augustiniens » pour le culte de Marie est incontestable. Sur le « statut » spécial de la Vierge Mère dans le plan divin, Arnauld, le grand théologien du parti, s'exprime tout comme les docteurs « marianistes » les plus fermes : voyez, par exemple, ce qu'il dit du privilège d'impeccabilité de Marie en 1645, dans la 2e *Apologie de Jansénius*, en 1651 dans l'*Apologie pour les Saints-Peres*, et *passim*. C'est seulement en 1656 que le zèle parfois « amer » (comme eût dit Bossuet) des réformateurs de Port-Royal, se porte sur les excès de la dévotion à Marie, et sur les assertions doctrinales dont ces excès s'autorisaient ou qu'ils suscitaient par contre-coup. Pascal donne le signal dans la *9e Provinciale*, où il attaque avec l'entrain que l'on sait « la fausse dévotion à la Vierge que les Jésuites » selon lui « ont introduite ». Pourtant Nicole n'aggrava point le coup : le commentaire de « Wendrock » en 1658 ne retouche à la question qu'avec modestie et gravité. Ce qui détermina vraiment les docteurs de Port-Royal à prendre une position nettement rigoriste, ce furent, en 1673, les *Monita salutaria B. V. Mariæ ad cultores suos indiscretos*, du juriste catholique allemand Widenfeldt, traduits en 1674 par le fougueux janséniste bénédictin Gerberon, — approuvés par un autre augustinien notoire, Gilbert de Choiseul, évêque de Tournay, — confirmés en 1675 par le *Tractatus de sanctorum cultu* d'un autre prélat de la même école, Guillaume de Néercassel.

nion » ou du prétendu Christ aux bras étroits, symbole de la « dureté » inclémente ! Je n'aime pas davantage la condescendance quelque peu irrévérencieuse de Sainte-Beuve qui mettrait aisément le culte de la Vierge à Port-Royal au nombre des inconséquences dont il accuse l'esprit janséniste : « la prédestination tue l'intercession »[1] ; — car l'on comprendrait dès lors difficilement la place qu'une aussi redoutable doctrine fait à la Mère de Miséricorde. Sans doute les deux idées paraissent contradictoires, mais il faut remarquer aussi qu'une antinomie de concepts est trop abstraite pour exprimer pleinement la réalité religieuse, et c'est l'action concrète et vivante qui seule peut en donner la solution. On a pensé également pouvoir conclure de l'amour, en apparence exclusif, que les Jansénistes professaient pour la personne du Christ à la suppression de tout autre intermédiaire entre eux et la divinité, qu'il s'agisse de la Vierge ou des Saints. Ce raisonnement laisserait croire qu'un culte particulier est fatalement oublieux de la dévotion par excellence, l'adoration du Christ. Or nous avons vu comment les Oratoriens et avant eux tous les docteurs orthodoxes[2] ont condamné cette indépendance. La dévotion mariale, à l'Oratoire et au Carmel, nous a montré comment les dévotions s'organisent entre elles suivant une hiérarchie, mais sans s'exclure. Port-Royal était spécialement consacré au Saint-Sacrement, et comme nous le verrons à Saint-Sulpice, la piété envers la Vierge ne porta jamais ombrage à ce culte. Saint-Cyran défendit contre les Jésuites le *chapelet du Saint-Sacrement* de la mère Agnès Arnauld[3].

1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, I, p. 234 ; cf. IV, p. 233.

2) Saint Thomas, 2a 2ae q. 82 a[2] ad[3] : « Devotio quae habetur ad Sanctos Dei non terminatur ad ipsos, sed transit in Deum, in quantum scilicet in ministris Dei Deum veneramur ».

3) Monastère de Port-Royal du Saint-Sacrement : cf. création à Paris de la maison du Saint-Sacrement (1633) ; Sainte-Beuve, I, 328-329 ; Allier (*la Cabale des Devots*, p. 161 sq.). — Réponse de Saint-Cyran au P. Binet : réfutation « de l'Examen de la Doctrine du Chapelet secret du Saint-Sacrement (1634). Cf. le titre d'un ouvrage manuscrit de Lancelot dans D. Clémencet, *Hist. littér. de Port-Royal*, édit. Guettée, 1868, I, p. 421 : *La nouvelle disposition du Rosaire*

La récitation du Rosaire était familière à Le Maistre de Sacy qui interrompait parfois son dur labeur des champs et « s'essuyait, son chapelet en main, au soleil »[1]. Les solitaires, pendant leur retraite à la Ferté-Milon, allaient, après le souper, prendre l'air sur la montagne qui domine la petite ville, et « quand nous revenions, disent-ils, vers les neuf heures, nous allions l'un après l'autre, en silence, disant notre chapelet »[2]. Saint-Cyran observait fidèlement cette pratique : « il récitait beaucoup de petits offices comme celui de la Vierge tous les jours...[3] ; il avait de ces sortes de petites adorations ou oraisons vocales pour toutes les rencontres, pour la Sainte Vierge, pour le Saint-Sacrement...[4] » Quant à la Mère Angélique, elle s'agenouillait souvent devant les images et statues de Notre Dame, aussi nombreuses à Port-Royal que dans tout autre monastère : « Des deux côtés de la Cène, Champaigne avait figuré en grisaille une Sainte Vierge et un saint Jean-Baptiste. Du même peintre on voyait encore une Vierge »[5]... Et de fait comment des « filles de saint Bernard » n'eussent-elles point été fidèles à la dévotion de leur fondateur envers Marie? Elles font de fréquentes neuvaines, à la « Très Sainte Mère de Dieu. » Qu'on lise les lettres de la Mère Angélique : dans toutes les affaires qu'elle entreprend et qu'elle recommande aux prières de bonnes âmes, elle demande toujours des oraisons

et la petite couronne de la Vierge avec le chapelet du Saint-Sacrement, bibliothèque des religieux de Sainte-Croix de Quimper).

1) Egron, *Le culte de la Vierge*, p. 169.

2) En 1639 : Lancelot, *Mémoires touchant la vie de Saint-Cyran* (cité par Sainte-Beuve, I, p. 498).

3) Lancelot, *Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran*, 3e partie, ch. VI, II, p. 65.

4) *Id.*, II, p. 82.

5) Hallays, *Le pèlerinage de Port-Royal*, 1908, p. 104, d'après une relation de visite à Port-Royal en 1693 (cf. Sainte-Beuve, V, p. 274).

6) *Constitutions de Port-Royal...*, 1665 (2e édit., 1674), p. 352 : La dévotion de « Notre Père Saint Bernard » à la Vierge est rappelée. « Prions Dieu qu'il nous unisse à la Vierge durant notre vie pour mériter de participer aux grâces que saint Bernard a mérité d'obtenir par la dévotion qu'il a eue envers elle. » (Cf. *Considérations chrétiennes sur les dimanches et fêtes*, de Saint-Cyran, II, 2e, p. 191).

à la Sainte Vierge ; si c'est à des prêtres qu'elle écrit, elle leur demande des messes[1], des neuvaines de messes de la Vierge ». Enfin on priait beaucoup, à Port Royal, « Notre Dame de Port-Royal »[2]. La consécration à la Vierge, le vœu de « servitude » n'alarmaient nullement Jansénius lui-même qui approuva les *Élévations* du cardinal de Bérulle[3]. Nous avons surtout de Saint-Cyran un traité devenu fort rare, et de la disparition duquel ses adversaires se réjouissaient trop pour qu'on n'ait pas été tenté de les en rendre responsables[4]. C'est une *Vie de la sainte Vierge ou Considérations sur ses festes et mystères* par le *sieur de Grandval*, qui parut à Paris en 1664[5]. Sainte-Beuve fait à cet ouvrage une brève et discrète allusion quand il parle « d'une vie mystique de la Sainte Vierge écrite par Saint-Cyran, pleine de considérations subtilement dévotes à la Mère de Dieu »[6]. Dom Clemencet l'attribue également à Saint-Cyran[7], et Lancelot en est franchement enthousiaste : « La dévotion de M. de Saint-Cyran à la Sainte Vierge était si merveilleuse que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un Père dans l'Église qui en ait dit tant de choses et de si admirables. Ceux qui ont les écrits en peuvent juger et cela me dispense de m'étendre davantage sur ce sujet »[8]. Cet opuscule de 1664 n'est d'ailleurs qu'un abrégé des « *Considérations chrétiennes sur les dimanches et festes des mystères et sur les*

1) Besoigne, *Histoire de l'abbaye de Port-Royal* (1752), I, p. 283. Cf. *Lettres de la R. M. Angélique Arnauld*, Utrecht, 1742-4, 3 vol.

2) *Constitutions*, p. 485.

3) Bérulle (Migne), col. 634. Cf. au contraire Darche (jésuite), *Philagie* (1868), introduction (p. 12) : « d'après l'esprit de Pascal, on se doit bien garder de consacrer à la Vierge les élans d'un cœur qui appartient exclusivement à Dieu seul. »

4) Darche, *Philagie*, Introd., p. 12. « Saint-Cyran a lui-même fait un traité de Dévotion à la mère de Dieu... que nous ne recommanderions pas du reste parce qu'il est peu propre à faire aimer cette sainte Vierge et que sa doctrine n'est pas toujours sûre. »

5) Bibl. Arsenal, Th., n° 13507.

6) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, I, p. 234, note 1.

7) Dom Clémencet, *Histoire littéraire de Port-Royal*, I, p. 355.

8) *Mémoires touchant la vie de Saint-Cyran*, II, p. 82.

festes de la Vierge et des Saints, » composées par Saint-Cyran, à Vincennes, à l'intention de ses amis et publiées par Port-Royal au lendemain de la Paix de l'Église[1]. C'est d'après ces « Considérations » que nous allons étudier les idées mystiques de Saint-Cyran sur la Vierge : nous ferons aussi quelques emprunts aux « Instructions chrétiennes » de Singlin[2] « le prédicateur à succès de Port-Royal ». Nous n'avons malheureusement que « la substance réduite et l'abrégé »[3] de ses sermons.

Cette piété, comme bien l'on pense, ne fait point parade d'une émotion facile et n'est pas fort curieuse de l'onction. La grotte de Bethléem, le séjour de Marie dans le Temple ne sont point pour elle textes et prétextes à des effusions tendres ou à des descriptions enluminées[4]. Saint-Cyran tient à distance les images trop sensibles et ne les accepte qu'avec précaution : « ce qui est saint, dit Bossuet, inspire de la frayeur »[5]. Aussi Saint-Cyran ne parle de Notre Dame qu'avec un respect craintif, je dirais presque une horreur sacrée, que le P. Gibieuf ne devait point partager. « Il nous est interdit de pénétrer dans les actions de la Vierge comme dans celles de Dieu[6]. » « Sa

1) En 1670. Il y eut une deuxième édition en 1671. L'ouvrage appartient à notre période puisque Saint-Cyran le rédigea à Vincennes vers 1640 en empruntant la substance des conférences, sermons ou exhortations qu'il faisait aux religieuses. — Il fut malheureusement corrigé. « C'est la conduite que nous avons tenue touchant les Considérations sur les Dimanches et les Fêtes de feu M. de Saint-Cyran, que feu Savreux a imprimées ; quelques-uns de nos amis les avoient *revues* avant l'impression, et M. Nicole, les ayant encore examinées depuis l'impression, y a fait faire beaucoup de cartons. » Lettre d'Arnauld citée par Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, 379.

2) *Instructions chrétiennes* (sermons ou abrégés de sermons), 5 vol. in-8, 1671, 4e édition 1681. La vogue de Singlin va de 1647 à 1652.

3) Cf. Sainte-Beuve, I, 470, 472 ; Jacquinet, *Les prédicateurs au* XVIIe *siècle avant Bossuet*, p. 354.

4) *Considérations*..., II, 2e partie, p. 374. Saint-Cyran dit simplement : « Marie s'y exerçait (dans le Temple) au jeûne et à la prière, elle obéissait aux prêtres. » — Les Considérations sur l'Assomption traitent au fond de l'humilite.

5) Bossuet, *Œuvres*, éd. Lachat, X, p. 595.

6) *Considérations*..., II, 2e, p. 374.

grandeur est *terrible*, dit-il un jour à la douce Marie-Claire Arnauld. Pour la révérer, il ne faut que savoir qu'elle est le chef de l'ange : en montant des créatures à Dieu, au-dessus d'elles toutes vous trouvez la Vierge et en descendant de Dieu aux créatures, après le Saint-Esprit vous la rencontrez[1]... » Saint-Cyran, en ses formules d'une vigoureuse concision, voit en Marie « *la plus magnifique effusion de Dieu.* » qui la fait naître sur la terre « avec une extraordinaire perfection et une *participation de la divinité* la plus grande qui ait jamais été faite à une pure créature », car « il est vrai de dire que *la Vierge tient le lieu du Père Éternel* »[2]. C'était là « une manière auguste de considérer Notre Dame, » et, selon l'expression de Sainte-Beuve, « cet éclair d'effroi à la Jehovah qui tombe sur ce doux front rehausse en un point le diadème »[3]. Ce n'est pas, bien entendu, que les Jésuites eux-mêmes après avoir prodigué les douceurs et les tendresses, ne se soient rappelé quelquefois le verset du Cantique, appliqué à Marie : « terribilis ut castrorum acies ordinata ; » mais où est la différence, c'est que, de ce verset, ils retenaient surtout les premiers mots : « Pulchra es amica mea, suavis et decora sicut Jerusalem »[4]. Pour Saint-Cyran, le *miracle* de la sainte Vierge consiste, moins en sa majesté souveraine, que *dans le triomphe constant de son humilité sur cette grandeur même.* L'idée vient de l'Oratoire : de Bérulle et Gibieuf analysaient eux aussi la qualité morale suprême qui peut empêcher Marie de succomber sous le poids de sa grandeur, et l'on comprend aisément que Saint-Cyran en ait apporté à son tour le plus pénétrant commentaire.

Quelle joie pour un janséniste d'assister, dans la vie de la Vierge, à la défaite complète et permanente de l'orgueil, cet

1) Sainte-Beuve, I, 353 (cf. Bibl. Mazarine, mss. 2482. Avis que M. de Saint-Cyran avait donné à la sœur Marie-Claire Arnauld dans le sens de sa confession).
2) *Considérations*, II, 2°, p. 274.
3) Sainte-Beuve, I, p. 353.
4) Cant. des Cant., VI, 3.

éternel suspect ! « Quelle honte et quelle confusion à Lucifer de voir que la plus grande des créatures qui fut en la terre ait été la plus humble ![1] ». Chacun des « mystères » de la Vierge n'était-il pas pour la femme aussi merveilleusement élue la plus dangereuse des tentations ? Saint-Cyran admirait d'autant plus cette victoire remportée sur la nature humaine et la fragilité féminine qu'il voyait mieux les périls de la lutte et la puissance formidable de la superbe diabolique, « cet étrange monstre[2], » principe de tous les égarements[3]. « J'admire et ne puis cesser d'admirer comment la Vierge ait pu écouter ces nouvelles de sa grandeur sans s'élever. Il faut que Dieu ait arrêté auparavant le mouvement *naturel* de vanité qui devait naître de l'origine de son néant[4]. La Vierge se *désappropria* toujours de sa gloire. « Après s'être humiliée devant Dieu par la réponse qu'elle fit à l'ange, elles s'en va incontinent après s'humilier devant les hommes, mais bien loin du lieu où elle avait été exaltée, pensant par là se cacher ». Lorsqu'elle sort de sa retraite pour paraître au dehors et en public, elle va *s'humilier* et se hâte pour le faire, n'ayant dans son esprit qu'un seul objet, laissant tout le reste en arrière, et ne s'arrestant pas à ce qui n'est point saint, et ne daignant pas même le regarder »[5]. C'est là un triomphe « incompréhensible, incomparable »[6]. « La grandeur de la Vierge se mesure à son humilité[7]. »

La Vierge non seulement s'est humiliée elle-même, mais elle « a su joindre à sa profonde humilité la parfaite patience.

1) *Considérations*, II, 2°, p. 108

2) Pascal, *Pensées* (édit. Brunschwig, p. 510).

3) Marie triomphe où pêche la première Ève ; on sait que saint Jean Chrysostome a imputé en deux occasions le péché ou la faiblesse de vaine gloire à Marie (Homélie XLIV, sur saint Mathieu, Migne, *Patr. gr.*, LVII, col. 463-465 ; XXI, Hom. sur saint Jean, Migne, *Patr. gr.*, LIX, col. 130). Cette opinion est isolée dans la littérature patristique.

4) *Considérations*, II, 2°, p. 231.

5) *Considérations*, II, 2°, p. 108.

6) *Id.*, I, 1°, p. 181 ; I, 1°, p. 78.

7) *Id.*, II, 2°, p. 175.



Elle a toujours accepté « les rabaissements qui ne lui ont pas été épargnés durant sa vie mortelle. « De princesse qu'elle estoit, issue de deux Roys les plus illustres qui aient jamais esté dans le monde, elle tomba si bas qu'elle fut femme d'un charpentier, et de mère de Dieu, elle *devint mère d'un crucifié*. Jésus-Christ lui-même l'a traitée et rebutée comme si elle n'estoit pas sa mère ». Cette patience « éclate particulièrement en ce temps de la Résurrection où elle a sçu, avec un plaisir ineffable, que J. C. estoit en la terre et qu'il communiquait visiblement avec les autres et non point avec elle » [1].

La Vierge a été « rabaissée » jusque dans les besoins les plus indispensables de la vie : elle connut les privations, la pauvreté et se résigna à toutes les bassesses de la condition humaine : « Elle ne crut point être dispensée de faire provision de langes avant de partir de Nazareth [2]. Résignée, la Vierge le fut dans son voyage à Bethléem [3], pendant la nuit passée en une étable, « dans l'abstinence, la rigueur du froid et dans un entier délaissement de Dieu et des hommes, jusques à la naissance de Jésus *qui est né en la même nudité en laquelle il est mort* » [4] ; — dans la fuite en Égypte, « où tout ce qui lui arrivait lui était un sujet d'une nouvelle humilité [5] » ; — surtout dans sa Purification « où la personne la plus sainte qui fut sur la terre se purifie sans avoir aucun péché [6] » et « n'offre que l'oblation des pauvres [7] ». Cette pauvreté, Saint-Cyran n'hésite pas à la comparer au privilège le plus glorieux de Notre Dame, la virginité. « Comme la naissance du fils de Dieu n'a pas empesché que sa mère ne soit demeurée toujours vierge, la visite des anges et des rois n'a pas empesché qu'elle ne soit demeurée toujours pauvre [8] ». Donc, la

1) *Considérations*, II, 1°, p. 58.
2) *Id.*, I, 1°, p. 224.
3) *Id.*, I, 1°, p. 47 : Du voyage de la Vierge de Nazareth en Bethléem
4) *Id.*, I, 1°, p. 49.
5) *Id.*, I, 1° 117-118.
6) *Id.*, I, 1°, p. 128.
7) *Id.*, I, 2°, p. 162.
8) *Id.*, I, 1°, p. 59.

Vierge de Port-Royal est une institutrice austère de « renoncement au sens propre » et de mortification dans la gloire et l'amour. Elle accepte, « sans la moindre altération, toutes les manières dont il a plu à J.-C. de la traiter[1]. » Aux jours où elle fut rebutée de Jésus « elle sut *souffrir avec une paix admirable de n'être pas caressée de lui* ». Et Saint-Cyran n'a garde d'oublier que Jésus ne l'appela pas sa mère même en mourant[2] ». Elle est si peu accessible aux tentations même les plus subtiles de l'orgueil qu' « elle s'ignore soi-même et ses perfections et ne connaît que Dieu seul[3] ». « Elle vit comme en ignorante avec les autres pour être la disciple de J.-C. et apprendre toutes... les vérités de la loy nouvelle de son instruction et de sa divine parole, comme doivent faire tous les autres, auxquels, par une humilité incomparable, elle s'est voulu égaler en cela[4]. » Saint-Cyran, dont le style mortifié quelquefois s'anime, nous donne de cette idée une image : « *Comme on contemple mieux le sommet des montagnes de la profondeur des vallées, aussi ces âmes s'abaissent autant qu'il leur est possible pour mieux contempler la grandeur de Dieu au-dessus d'elles...*[5] ». Un Dieu caché souhaite des adorateurs cachés[6]. La science doit s'humilier pour prétendre à la conversation de Dieu : c'est ce silence intérieur, « cette solitude de l'esprit et du cœur » que nous enseigne encore Notre-Dame. Singlin faisait fréquemment de ce silence le sujet de ses homélies ; il y voyait le secret « de l'attention continuelle, de Marie à la voix de

1) *Considérations*, II, 1°, p. 56-57.

2) *Id.*, II, 2°, p. 176.

3) *Id.*, II, 2°, p. 285.

4) *Considérations*, I,1°, 245 ; « ainsi la sainte Vierge et saint Joseph n'ont-ils rien découvert aux apôtres, tant Dieu a voulu dès le commencement retrancher la curiosité des hommes dans la science même des choses divines en tout ce qui ne regarde que les circonstances et non pas la substance des points de notre religion. » (I, 1°, p. 163).

5) *Considérations*, I, 1°, p. 118.

6) Cf. Bossuet, *Œuvres oratoires* éd. *Lebarq*, I, p. 23 : « faites vous des adorateurs aussi inconnus que vous ! Qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes, qu'ils ne sachent ni s'ils vous connaissent ni s'ils vous ignorent... »

Dieu[1] ». Et lorsque Saint-Cyran le décrit, ce silence, l'on croirait entendre ce maître de vie spirituelle, dans la salle basse de Port Royal des Champs, évoquant, pour autoriser ses conseils d'austère direction, une Vierge qui ne sourit pas. Il nous invite à admirer ce silence dans la crèche où les trois personnes Jésus, Marie, Joseph « figurent *le silence de la Sainte Trinité*[2] », — dans la maison d'Élisabeth, où « Notre Dame garde un silence presque perpétuel pour donner lieu aux profusions intérieures que faisait J.-C. dans son âme et dans celle de saint Jean ». Il faut demander à Dieu cette grâce ; heureux celui à qui Dieu l'accorde[3]. « Les efforts que l'on fait souvent pour avoir des pensées ou des paroles nuisent à la conversation intérieure de Dieu ». Vraiment nous sommes loin de l' « ascèse » mystique des Jésuites, expansive gymnastique de l'imagination et de la sensibilité. Le modèle d'oraison est tout autre : « *La Vierge regardait les yeux fermés et en silence Jésus-Christ en elle* ». « Toutes les louanges que nous pouvons dire à Dieu ne l'honorent pas tant que le *silence admirable* qui nous fait conserver ses grâces dans le secret de notre cœur, sans les manifester à personne, nous contentant de les posséder au dedans de nous comme un trésor qu'on ne peut montrer à des étrangers sans se mettre dans un extrême danger de *le perdre, et comme un parfum d'excellente odeur qui se gâte aussitôt qu'on l'évente. Secretum meum mihi*[4] ».

Cependant ce n'est pas une Vierge dédaigneuse de l'humanité, isolée en sa grandeur d'Elue que Duvergier de Hauranne dépeint. Elle échappe à une imperfection trop ordinaire, — et très redoutée des Jansénistes, — de la nature humaine :[5]

1) *Instructions spirituelles*, IV, 94.
2) *Considérations*, I, 1°, p. 163.
3) *Id.*, II, 2°, p. 113-114 et p. 110.
4) *Id.*, II, 2°, p. 136.
5) Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, II, 83-84 : « Il savait, nous dit Lancelot (II, 106), qu'il y a dans l'âme de l'homme une certaine niaiserie qui l'ensorcelle, *fascinatio nugacitatis*, comme dit l'Écriture, qui fait que, quelque séparé qu'il soit, il s'occupe de lui-même, se multiplie et se divise, et que souvent il

elle sait converser avec le monde « sans se distraire de Dieu »[1]. Saint-Cyran reprend, en l'ennoblissant, une gentillesse de saint Bernard pour exprimer délicatement ce merveilleux privilège : « *Elle estoit comme l'enfant qui pend au col de sa mère, et qui, sans la quitter, se baisse pour jouer avec ceux qui le caressent : De collo pendens... Ainsy l'on peut dire de la Vierge dans l'exercice de sa charité envers les hommes ce qui a été dit du Fils de Dieu*, qu'il est descendu à nous sans quitter le sein du Père[2] ». Elle ressemble encore à ces anges qui descendaient du haut de l'échelle de Jacob pour converser avec les hommes. Saint-Cyran voit en elle « la figure de ceux qui sortent de la contemplation pour passer à l'action ». Elle apprend à son dévot à ne pas redouter le contact du siècle[3]. Les retraites de la vie intérieure, loin de l'habituer à une piété frileuse et timide, lui enseignent les routes de l'apostolat. C'est une page fort éloquente que celle où Saint-Cyran exalte la Vierge « dans l'exercice de cette *double* charité », qui fait de l'homme un ange. « La Vierge sortoit de sa cellule ou comme Jésus-Christ est sorti du ciel pour venir en la terre, ou comme les Anges que Dieu envoyait du ciel en la terre pour traiter avec les hommes. Nous la devons considérer en cet état comme le premier de ces Anges revêtus de corps mortels qui servent Dieu en charité sans rien perdre de leur pureté dans la conversation qu'ils ont avec les hommes. Elle le faisait avec un déguisement admirable que les hommes ni elle-même ne connaissaient point, parce que la grâce, qui estoit en elle, le produisoit, pour se couvrir, avec une merveilleuse simplicité »[4]. Ici encore, qu'on ne s'étonne pas d'une vue qui paraît théoriquement contraire à certaines prescriptions jansénistes. Mais qu'on se rappelle toutes ces

est moins *seul* que s'il était au milieu d'une multitude. Or, c'est cet état qui est le plus contraire à la *solitude* que Dieu demande de nous... »

1) *Considérations*., II, 2°, p. 290.

2) *Id.*, II, 2°, p. 290-291.

3) *Considérations*, II, 1°, p. 252, « Étant avec luy (Jésus) au milieu du monde, elle estoit *plus seule* qu'en la solitude. »

4) *Id.*, II, 2°, p. 291.

femmes pieuses du XVIIe siècle, collaboratrices assidues des apôtres de la réformation catholique, et dont la vertu singulière s'accompagnait toujours d'une modeste discrétion. Saint-Cyran, lui aussi, avait connu leur charme et leur puissance. Et dans la Vierge qu'il définit, il résume, en l'idéalisant, la sainte femme forte et douce.

Le P. Gibieuf nous a fait assister, pendant toute la vie de la Vierge, à l'action déifiante qui s'opère en elle. Saint-Cyran apporte en ce sujet plus de réserve et de crainte : il ne doute pas que Marie n'ait vécu l'oraison parfaite, « véritable langage d'esprit à esprit »[1] ; que Dieu, à l'approche de l'Incarnation, ne l'ait « élevée et comme déifiée au sens que saint Augustin dit : « In solitudine poterat deificari »[2] ; que le Christ ne l'ait « visitée après sa résurrection d'une façon rehaussée par dessus tous les sens »[3] : toutefois il ajoute aussitôt : « Il est aussi *interdit aux plus justes d'entre les hommes* d'en parler par eux-mêmes qu'il estoit interdit à la Vierge de traiter en ce temps humainement et sensiblement avec Jésus-Christ crucifié... » Il se refuse à pénétrer les mystères de cette solitude : « *Vivre seul avec Dieu seul*, » telle est la loi supérieure de la dévotion.

En somme la piété de Saint-Cyran est celle d'un maître d'oraison. Il analyse avec l'insistance de l'expérience les conditions spirituelles qui favorisent ou contrarient l'action de Dieu dans l'âme, et la raison mystique qu'il donne du trouble de la Vierge à l'apparition de l'Ange est une confidence trop claire soit des inquiétudes de ses dirigées, soit même de ses appréhensions personnelles : « L'arrivée inopinée d'un tiers l'émeut... ; » c'est qu' « il n'y a point de peine pareille à celle qu'a une âme, que la grâce a rendue parfaite épouse de Dieu, de se trouver en quelque rencontre nouvelle où elle craint de luy déplaire tant soit peu »[4]. On

1) *Considérations*, II, 2°, p. 177.
2) *Ibid.*
3) *Ibid.*, II, 1°, p. 56 sq.
4) *Ibid.*, I, 2°, p. 228.

sait que le fondateur du Jansénisme français éprouva souvent et inspira volontiers à ses disciples l'angoisse de la vocation.

Tout en reconnaissant la grandeur de cette piété un peu âpre, certains ont regretté de ne pas y trouver la poésie du pardon. Sans doute Saint-Cyran, — de même, au reste, que les Oratoriens et saint François de Sales — ne conçoit pas l'intercession de la Vierge d'après les images chères à de trop nombreux catholiques. Mais tout de même les Jansénistes ne furent point ces orgueilleux que le *Salve Regina*, dit-on, exaspérait [1]. Qu'on relise seulement cette prière à la Vierge dans les Constitutions de Port-Royal : « Sainte Vierge, qui estes notre *Reine*, nostre médiatrice et nostre *advocate*, réconciliez-nous avec votre fils... » [2]. Jésus seul est un principe de justification, mais c'est par Marie que nous recevons de Dieu la grâce de pratiquer ses vertus exemplaires : « Prions Dieu, écrit Saint-Cyran, que, par les mérites et l'intercession de la Sainte Vierge, il opère en nous peu à peu par des voies insensibles la destruction de la concupiscence et du péché. » [3] C'est la Vierge qui préside dans l'Évangile aux plus abondantes effusions de la grâce, par exemple aux noces de Cana, où elle paraît « la vraie médiatrice entre Jésus-Christ et nous, comme Jésus-Christ l'est entre Dieu et Elle [4]. » Le plus bel éloge que croie pouvoir

1) Cette brève affirmation, qui n'est appuyée d'aucun texte, est de M. Angot des Rotours (*Saint Alphonse de Liguori*, p. 156.) M. Perdrizet (*La Vierge de Miséricorde*, p. 202 note 3), traitant incidemment du culte marial à Port-Royal, la reproduit.

2) *Constitutions de Port-Royal*, p. 439 : comparer, dans le *Salve Regina* : *Eia ergo advocata nostra*.

3) *Considérations*, II, 2°, p. 264-5, « Chaque saint a sa vertu particulière qui le distingue d'avec un autre. Celuy qui connaît mieux cette différente vertu et *tâche de l'imiter*... aime mieux le saint et le révère davantage. Et ce sont ceux-là qui, au jour de leurs festes, qui est le temps que Dieu verse les plus grandes libéralités de sa grâce par leur intercession, reçoivent davantage par eux. »

4) *Considérations*, I, 1°, p. 254 ; II, 2°, p. 199. Cf. Singlin, *Instructions chrétiennes* (IV, 89), « J.-C. a établi cette dévotion dans son Évangile aux noces de Cana où elle (la Vierge) devint comme nostre *médiatrice*. »

faire Saint-Cyran d'un saint qu'il aime beaucoup, saint Joseph, est de comparer son intercession à celle de la Sainte Vierge, « qui est toujours ancienne et toujours nouvelle en qualité de médiatrice, faisant toujours ressentir l'effet de ses intercessions à ceux qui l'invoquent. » De même le Christ est seul principe d'espérance[1], « mais ce qui doit augmenter notre confiance dans le salut est de voir que déjà la Sainte Vierge est revêtue de l'immortalité et participe dans le ciel à la gloire de son fils. Car n'étant qu'une pure créature comme nous et notre mère, nous avons sujet après les promesses que Dieu nous en a faites, d'espérer d'être un jour comme elle »[2]. N'est-ce pas la Mère *de la belle dilection et de la Sainte Espérance* que les religieuses de Port-Royal, expulsées en 1664, invoquèrent à leur arrivée dans le couvent des Annonciades[3]?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que de ce rôle éminent tenu par Marie dans l'économie du salut résulte la *nécessité de son culte*. Saint-Cyran a tiré lui-même toutes ces conséquences. Que la Vierge « soit l'image des vrais chrétiens et de la vie qu'ils devraient mener en conversant avec les hommes[4], » c'est ce qu'affirment les longs développements sur l'humilité, la solitude, la charité de Notre-Dame. Qu'elle soit après le fils le plus parfait miroir de la Divinité, « en qui reluisent plus excellemment qu'en toutes les autres créatures les relations ineffables qui se trouvent en Dieu[5] », — c'est ce dont son entretien constant avec le Christ ne nous permet pas de douter. Mais il y a plus encore. Nous sommes liés à elle *par la reconnaissance*, « Dieu a fait une si grande *grâce* à la terre lorsqu'il a fait naître une créature pour être le principe d'un Dieu et pour réparer par ce moyen les ruines du premier homme,

1) « Toute l'espérance que nous avons de nostre salut serait vaine et trompeuse si nous la mettions autre part que dans sa grâce (du Christ). » (*Considérations*, II, 2°, p. 169-170).

2) *Considérations*, II, 2°, p. 169-170.

3) Relation de la Mère Angélique de saint Jean, cité par Sainte-Beuve (IV, p. 233). Ces appellations sont empruntées à l'*Ecclésiastique* (XXIV, v. 17.

4) *Considérations*, II, 2°, p. 299.

5) *Id.*, II, 2°, p. 275.

que c'est la plus grande des ingratitudes de ne pas reconnaître ce bienfait *en ne vénérant pas assez* la Vierge comme *le plus grand don après Jésus-Christ que Dieu a fait au monde...* »[1]. Et il faut bien comprendre tout ce que contiennent de sagesse cultuelle ces lignes de Saint-Cyran : « Considérez que les vertus et les perfections de Dieu estant trop disproportionnées à notre nature pour les imiter, il nous les a gravées et représentées, visibles et humaines, dans le Verbe Incarné. Mais parce qu'il y a des personnes faibles qui auraient pu prétendre que Jésus-Christ leur est encore trop disproportionné, comme estant Dieu, il a gravé ses vertus et ses états dans la Vierge pour la rendre un modèle plus imitable aux hommes. » Saint-Cyran n'a même pas craint d'associer étroitement la Vierge à l'Esprit-Saint, suprême conducteur de l'Église et des âmes[2].

Tout ce que l'on peut dire, c'est que le style de Saint-Cyran n'est pas toujours très expressif de ces dévotions affectueuses. Il est bien certain que personne n'accorda moins à la littérature mignarde et tendre, que « le très peu littéraire directeur de Port-Royal »[3]. Il a en tout cas, nous l'avons vu, le don des aphorismes drus et énergiques, dans la théorie d'une dévotion que son rigorisme comprenait. Seulement la pensée augustinienne venait mettre sa marque sur la dévotion mariale. Comme le P. Gibieuf, et plus énergiquement il reliait le culte de Marie aux idées en apparence les plus abstraites : le Verbe Incarné, la maternité divine. Plus encore peut être que les Oratoriens,

1) *Considérations*, II, 2°, p. 263.

2) *Considérations*, II, 1°, p. 157 : « à la Pentecôte le Saint-Esprit a été reçu dans les fidèles assemblés en un corps, et, *parce que la Vierge* y estoit, il a esté reçu dans une disposition digne de luy à cause de la plénitude de la grâce qu'avait la Vierge qui a fait que l'assemblée a reçu le Saint-Esprit *digne Deo*, d'une manière digne de Dieu ».

3) *Port-Royal*, I, p. 273 ; cf. I, p. 344-5 ; II, p. 36-38 : « il suffit qu'il n'y ait rien de choquant dans notre style », (Saint-Cyran d'après Lancelot, II, p. 130) ; cf. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. 37, et Hallays, *Pélerinage de Port-Royal* (1908, p. 35).

il insistait sur l'humilité mystique de la Vierge, sur la solitude de son oraison, trouvant dans ces vertus de Marie, affirmées par la tradition évangélique, une nouvelle confirmation de cet idéal de piété toute intérieure, *d'énergie spirituelle* discrète et secrète, — pour tout dire, de renoncement, — qui était, on le sait, l'idéal janséniste.

CHAPITRE VI

Les expériences du mysticisme marial. Olier.

La solidité théologique du fondement donné à la dévotion mariale par l'Oratoire et par Port-Royal allait-elle désormais prémunir les esprits contre les entraînements et les aventures d'une sentimentalité peu réfléchie ? Sans doute ce rationalisme pieux s'imposa à un grand nombre d'âmes dont la piété instruite s'accompagnait d'un robuste bon sens. Mais ce serait ignorer la nature même du sentiment religieux que de croire qu'on puisse en arrêter le développement et en maîtriser les forces une fois éveillées. Même quand il est établi sur le raisonnement, il s'épanouit en affection, et il pousse en feuilles et en fleurs ; l'exubérance, l'extravagance sont des preuves de sa vie. C'est ce qui arriva au XVIIe siècle à la dévotion pour Marie. Des mystiques moins paisibles, quotidiennement sujets aux extases, aux agonies spirituelles, aux désolations, aux fusions en Dieu, superposèrent, dans le culte de Marie, à la ratiocination théologique, des états de sensibilité et d'imagination. C'était de ces esprits chez qui l'idée abstraite se transformait en vision, en perception immédiate du surnaturel. La méditation tournait vite aux cris d'adoration, aux élans d'amour, à l'immersion dans le mystère. Et leur théologie, loin de régler cette exaltation enivrée

semblera au contraire légitimer les désirs fougueux de propagande et d'invention dévotieuse. De cette génération nouvelle et de ses nouveaux apports, les types représentatifs sont le Père Eudes, qui appartint à l'Oratoire avant de fonder sa congrégation, et « M. Olier, » le plus fidèle disciple du Père de Condren[1]. Ils empruntent au cardinal de Bérulle et au P. Gibieuf les déductions syllogistiques ou les inductions de leur théologie mariale, mais ils en développent avec encore moins d'embarras les conséquences ; — surtout ils *la* « *vivent* » avec plus de passion, et ils la font vivre à autrui. Ils lui font franchir l'enceinte des communautés religieuses, — et, de cette piété intense, dont ils ont d'abord expérimenté les effets, ils se font les apôtres, l'un parmi le jeune clergé dont il entreprend la réforme, l'autre dans la masse des fidèles à qui il apporte un culte nouveau, accessible et séduisant, aux âmes les plus simples.

Il faut recueillir dans les dévots et minutieux biographes de M. Olier les éléments préparateurs de sa dévotion mariale.

Il fut animé, nous disent-ils, dès son jeune âge, d'une dévotion sensible et « absorbante » envers la Mère de Dieu.

1) On s'étonnera peut-être du silence que nous avons gardé au sujet du P. de Condren (1588-1641). Second supérieurgénéral de l'Oratoire (il succède, à Bérulle en octobre 1629). Ce fut un des hommes les plus *saints* du XVII[e] siècle. Le Père de Bérulle disait « que tout l'Oratoire obéissait au général, mais que le général lui-même obéissait au P. de Condren ». Saint Vincent de Paul disait : « Non inventus est similis illi, » et sainte Chantal, le comparant à saint François : « Si Dieu a donné à l'Église notre saint fondateur pour instruire les hommes, il me semble qu'il a rendu le P. de Condren capable d'instruire les anges » (Cf. Bossuet, *Oraison funèbre du P. Bourgoing*, 1[er] point). Condren don le nom inspire la piétié, dont la mémoire toujours fraîche et récente est douce à l'Église comme une composition de parfums (Cloyseault, *Bibl. Orator.*, I, p. 179, 315 ; Abbé Pin, *Vie du P. de Condren*). Le commerce avec Dieu lui fut habituel et les ravissements quotidiens ; *il nourrissait à l'égard de la Vierge la dévotion la plus vibrante*, (cf. Pin, *Vie de Condren*, p. 302, 306 ; Cloyseault, I, p. 293), mais à part quelques lettres, nous avons peu de ses écrits. Ceux de M. Olier, dont il fut le directeur et le conseiller, dans la fondation de Saint-Sulpice (réunion des futurs sulpiciens à Saint-Maur) nous donneront l'image et l'explication de cette piété si ardente.

« Il ne pouvait jamais rien apprendre qu'à force d'*ave maria*[1] », et cette piété « extraordinaire » le détournait même continuellement de l'étude : aussi sur l'avis de ses directeurs, il renonça au doctorat[2]. C'est alors qu'il fut assailli des orages de la jeunesse : abbé commendataire, il commença à fréquenter les grands, il s'engagea dans les divertissements du siècle[3]. Mais la Vierge qui n'oubliait pas son protégé, au milieu de ses défaillances, vint l'arracher à la vie mondaine : il célébra sa première messe le 24 juin 1633, et poursuivit son ascension mystique avec l'aide de sa bienfaitrice, mais non sans éprouver parfois les plus angoissantes sécheresses. Nous avons le récit de toute cette vie religieuse en des mémoires rédigés par M. Olier sur l'ordre de son confesseur et destinés à lui seul. Le fondateur de Saint-Sulpice les écrivait chaque jour tout d'un trait[4], souvent à genoux, dans l'exaltation de la prière. Ce journal est donc la transcription presque immédiate et quasi l'« *instantané* » de ses états d'âme. Il est comme saturé des oraisons haletantes épandues au pied des autels : il est d'une singulière valeur[5]. Et c'est là aussi que

1) Faillon, *Vie de M. Olier*, (4e édition, 1873), I, p. 7.

2) *Id.*, I, p. 155.

3) *Id.*, I, p. 23.

4) « On peut lire 1000 ou 1200 pages sans trouver une seule *rature* » (Baudrand dans Bertrand, *Histoire littéraire de Saint-Sulpice*, III, p. 453).

5) Faillon l'a utilisé abondamment dans sa *Vie de M. Olier*, mais il en a trop librement corrigé le style, et sous le vernis d'une élégance monotone ont disparu les pieux excès de langage, les saillies primesautières, les audaces échappées à l'improvisation. La bienveillance d'un érudit sulpicien, qui nous donnera bientôt la biographie définitive de M. Olier, nous a permis d'en consulter une copie * et nos citations seront ainsi rigoureusement exactes **.

[Le sulpicien, dont il est question dans les lignes ci-dessus, était le vénérable M. Frédéric Monier mort depuis. M. Levesque, le savant bibliothécaire de Saint-Sulpice, a publié en 1914 le premier volume, seul terminé, de cette *Vie de J. J. Olier* (P., J. de Gigord, in-8°) dont il sera le digne continuateur]. A. R.

*) *Copie des mémoires autographes* en quatre volumes in-4°.

**) Déjà M. Icard, dans la *Doctrine de M. Olier expliquée par ses écrits* (2e édition, Lecoffre, 1891) avait reproduit très fidèlement et rigoureusement certains extraits.

nous pouvons apprécier dans sa saveur authentique un style dont on a loué l'« extraordinaire beauté[1] ».

Donc pour obtenir la conversion de M. Olier, la Sainte Vierge « mettait en prières toutes ses servantes particulières. Je commençai donc de naître à Dieu par désirs et par affections légères, sans pourtant quitter tout à fait le péché. J'avais peine à aimer le monde et n'y pouvais trouver de divertissement véritable, mais toutefois je retombais toujours dans le péché »[2]. Ces « servantes particulières » jouèrent un grand rôle dans la vie de M. Olier : c'était la mère Agnès de Jésus[3], à qui la Vierge apparut en lui disant : « Prie mon fils pour l'abbé de Pébrac », et qui apparut elle-même à M. Olier, peu avant de mourir : « Je crus sur l'heure que c'était la Sainte Vierge ». — C'était aussi Marie de Valence[4], que saint François de Sales, le cardinal de Bérulle et saint Vincent de Paul estimaient et vénéraient. C'était surtout Marie Rousseau, l'extraordinaire cabaretière[5], femme d'une haute intelligence et d'une charité inépuisable, la lumière et le conseil des grands réformateurs et des personnes les plus illustres par leur naissance ou leur piété. Olier croyait voir en elle la Sainte Vierge qui gouvernait autrefois l'Église et conduisait les Apôtres après l'ascension du Sauveur[6]. Le fondateur de Saint-Sulpice se lia

1) Brémond, *La Provence mystique* : « Très peu se doutent parmi nous de l'extraordinaire beauté des écrits de ce grand homme. Les inédits dont M. Faillon nous a donné quelques extraits — hélas ! corrigés — sont une des lectures les plus savoureuses que je connaisse » (p. 324, note 1).

2) *Mém. autogr.*, II, p. 251, 252 (1602-1634).

3) Prieure du couvent de Sainte-Catherine de Langeac ; l'abbaye de Pébrac que M. Olier avait en commende était proche. Il faut lire dans la *Vie de la Mère Agnès de Langeac* par M. de Lantages, 1665, le récit émouvant des six mois d'union spirituelle passés par M. Olier à Langeac auprès de la Mère Agnès et de leur séparation (p. 512 sq.).

4) Marie Tessonière. M. Olier lui rendit visite en 1636 et la revit en 1647, *Histoire de la vie et des mœurs de Marie Tessonière*, par le R. P. Louis de la Rivière, in-4, Lyon, 1650.

5) Marie de Gournay, veuve de David Rousseau, l'un des vingt-cinq marchands de vin de Paris, « *privilégiés suivant la cour.* » Voir, sur son rôle au XVIIe siècle et sur ses rapports avec M. Olier, Faillon, *Vie de M. Olier*, I, p. 340-342 [et éd. Monier, p. 555.]

6) Marie Rousseau écrivit elle aussi un journal volumineux (Bibl. Nat

avec elle de la plus intime des amitiés mystiques, et moins réservé que les Oratoriens, ses maîtres, il ne craignait pas de considérer cette « sainte âme » comme la « figure » de la Vierge. C'est un des aspects les plus curieux de cette mysticité que cette espèce d'incarnation des personnes divines ou des saints en un être humain. « Elle vit Notre Seigneur venir en moi et me changer en lui et vit encore la Sainte Vierge entrer en elle et la convertir toute en elle[1]. » Nous ne comprendrions rien à la mystique mariale de M. Olier, à sa théologie visionnaire, si nous ne mettions en relief ce cœur à cœur mystérieux avec cette pieuse collaboratrice et les échanges spirituels opérés par Dieu en leurs âmes : « presque toutes les fois que la bonté de Dieu agit en moi, elle le ressent et me le dit aussitôt qu'elle m'aborde, et me dit en général les choses qui se sont passées dedans moi comme si Dieu le Père, résidant dedans elle, opérait par elle en moi et me communiquât ses grâces, comme par la Sainte Vierge à son fils... »[2]. De même la dépendance de l'homme vis-à-vis de Dieu est représentée par la soumission du prêtre à son amie[3], et les effets de cette amitié sont l'expression « de la joie et des ressentiments de la Très Sainte Vierge

Manuscrits fr., 19326-19338), 13 volumes de près de 1000 pages chacun. M. Faillon les connut et en tira parti dans la 4e édition de la *Vie de M. Olier*.

1) *Mém. aut.*, II, p. 434 ; cf. III, p. 415 *bis* (feuillet interfolié, 23 avril 1644) : « Dieu a choisi l'âme de Marie Rousseau pour *représenter* la vie de sa Mère en la terre et exprimer l'intérieur le plus pur de son âme et des opérations de l'esprit de Dieu en elle... »

2) III, p. 415 *bis*. L'expression de cette correspondance est souvent bizarre : « cette âme, toutes les fois quasi, au moins assez souvent lorsque Dieu opère *par moi* au prochain, elle se sent tirée des mammelles comme si c'était un petit enfant qui tirât du lait de sa mère. Elle se sent le sein enflé et son lait se répandre en moi qu'il lui semble que je dégorge après sur les personnes à qui je parle.. » (III, 415 *bis*). — On se rappelle les imaginations analogues de Mme Guyon.

3) « La Vierge me disoit que pour cela elle vouloit que je *dépendisse* extérieurement de Marie Rousseau. Elle vouloit que je reçusse d'elle toutes les bénédictions et les douceurs qu'elle me voudroit donner, que je m'y soumisse par amour et qu'elle me *gouvernerait* par amour » (17 février 1643, III, 116).

par l'approche et les visites de son très cher fils[1]. » Ces représentations sont certes infiniment déficientes, mais elles ont, sur l'abstraction conceptuelle des développements théologiques, l'avantage d'être le fruit de la volonté et de la vie. On remarquera toutefois que cette mystique supporte malaisément l'épreuve du « discours ». Elle risque, quand on l'étale aux yeux du public auquel elle ne fut jamais destinée, de donner un spectacle étrange. « Quand c'est formulé en méditations et en exercices, dit Newman, cela est aussi choquant que des lettres d'amour dans un rapport de police[2] ». Mais les historiens du sentiment religieux peuvent se permettre une analyse où, bien entendu, ils n'apportent nulle ironie, désireux qu'ils sont de révéler jusqu'en ses témérités, les richesses du sentiment religieux.

C'est donc par la Vierge et par ces saintes âmes que M. Olier « fut conçu à la grâce. » Nous aimerions à le suivre pendant son pèlerinage de Lorette[3], où il obtint de la Vierge « la conversion de son abominable vie » : tantôt il récite le chapelet, tantôt il se délasse en composant des cantiques à la louange de la « reine du ciel » : puis, en proie à une violente fièvre il se traîne jusqu'au sanctuaire, et goûte, en approchant, d'ineffables consolations : « à l'abord que j'aperçus l'église de loin, je sentis des tendresses très grandes et un coup, comme si c'eût été un *trait* de flèche qui m'eût touché le cœur... Je fus tellement attendri par les caresses de la très sainte Vierge qu'il fallut me rendre à mon Sauveur qui me persécutait depuis si longtemps »[4]. Plusieurs sanctuaires consacrés à Marie reçurent dès lors la visite de cet infatigable pèlerin[5]. Notre-Dame de Chartres eut souvent la préférence, car M. Olier était sensible

1) *Mém. autogr.*, II, p. 433.
2) Newman, *Le culte de la sainte Vierge*, p. 122.
3) C'était en 1630.
4) *Mém. aut.*, I, 33 sq. Faillon corrige : « Je sentis alors mon cœur comme blessé d'un coup de flèche. »
5) Notre-Dame-des-Ardillers (Hamon, *Notre-Dame de France*, IV, p. 276), Notre-Dame-de-Liesse, Notre-Dame-du-Puy (Hamon, II, 240-241), etc.

« à ce doux bruit et célèbre résonnement des cloches[1] » de la cathédrale : il alla lui offrir, lorqu'il eût fondé le Séminaire[2], les clefs dont elle lui avait présenté le modèle. La Vierge avait veillé avec sollicitude sur la fondation de la nouvelle maison[3]. M. Olier « l'invita » à assister à la première rénovation des promesses cléricales[4]. Elle accueillait le visiteur au fond de la cour du séminaire, « assise, tenant de la main gauche le saint enfant Jésus, debout sur ses genoux, lequel lui met une couronne sur la tête[5]. » Sa chapelle, magnifiquement décorée par Ch. Lebrun, fut comme un joyau offert par de pieux sujets à leur patronne et souveraine[6]. « J'espère, disait M. Olier, que le saint nom de Marie sera béni à jamais dans notre pauvre maison, et tout mon désir est de l'imprimer dans l'esprit de mes frères[7]. » La piété mariale du fondateur de Saint-Sulpice ne dégénérait point en un quiétisme équivoque, mais tout en étant l'aliment de prédilection de ses méditations solitaires, elle fut aussi le ressort le plus puissant de son activité. Nous retrouverons dans sa doctrine même le rôle de ce zèle apostolique.

Comment M. Olier n'a-t-il pas donné aux fidèles français,

1) *Mém. aut.*, I, p. 297 : « Vous m'éveillâtes ô mon Dieu, le matin, une heure ou deux plus tôt qu'il ne fallait se lever et entendant ce doux bruit et ce célèbre résonnement des cloches de Notre-Dame... »

2) Faillon, *Vie de M. Olier*, III, p. 53, 65-66.

3) Le séminaire de Vaugirard en 1642 fut la première communauté de Sulpiciens. Le 15 août 1643, M. Olier accepte la cure de Saint-Sulpice et l'on commença l'établissement du séminaire dont la première pierre fut posée en septembre 1648.

4) Faillon, *Vie*, III, 84 : le 21 nov. 1650, fête de la présentation de Marie au temple, dans la chapelle de la Vierge, où le nonce, Bagni, officia ; il bénit la maison l'année suivante le 15 août 1651.

5) Mémoire de M. Baudrand (*Hist. litt. de Saint-Sulpice*, III, p. 415), sur la vie de M. Olier et le séminaire.

6) Plafond (le Triomphe de la Vierge), tableaux en médaillon au-dessus de la corniche représentant les perfections de la Vierge, tableau du maitre-autel (la Pentecôte) ; Baudrand (*Hist. littér.*, III, p. 419-424). Cf. Genevay, *Le style Louis XIV, Ch. Lebrun* : ch. V, p. 45-52, *Le Séminaire de Saint-Sulpice.*

7) *Mém. aut.*, (30 sept. 1649), IV, p. 327.

sur la Vierge, l'ouvrage que l'on pouvait attendre de lui? Ce n'est pas qu'il n'ait jamais eu l'intention de l'écrire. Ce fut au contraire chez lui une pensée constante. Dieu lui en avait fait un commandement : « Je voudrais, ô mon Dieu, être digne de satisfaire à une parole que vous me dites, s'il me semble, il y a plusieurs années. Il faut que tu écrives les amours de Jésus et de Marie. Ce sera, Seigneur, quand vous voudrez : je me prête et me livre à vous de tout mon cœur sur ce sujet. Il [ce sujet] est bien aimable et adorable ; et bienheureux sont ceux qui découvriront ces beautés à l'Église[1]. » Et pourtant l'ouvrage ne fut jamais composé. Mais nous avons de nombreux fragments *inédits* : pensées, méditations, exhortations à des religieuses, sermons de missions, réunis confusément en un *Recueil factice de la Vierge*[2]. C'est là que nous puiserons l'essentiel de sa doctrine de dévotion mariale[3].

II. — La mystique mariale de M. Olier est très riche. Retenons-en seulement les idées les plus caractéristiques.

1) *Mém. autogr.*, I, p. 142 (oct. 1641) ; cf. II, p. 359 (août 1642) : « Ce matin N.-S. m'a remis en mémoire ce qu'il m'avait dit autrefois : Souviens-toi d'écrire les amours de Jésus et de Marie. »

2) Ce recueil fait partie d'un volume d'autographes (I, p. 140) qui comprend le traité des attributs de Dieu, le traité des Saints Anges, et des panégyriques. En voici les principaux fragments : *De la nécessité d'être uni à la très sainte Vierge dans la religion chrétienne*, p. 1-14 ; *Continuation de la nécessité*, p. 15-24 ; *Explication de « Osculetur me »*, p. 25-36 ; *Conception* ; *Nativité* ; *Dévotion à son enfance* ; *Présentation, etc.* ; *Dévotion du séminaire de Saint-Sulpice vers Jésus et Marie*, p. 95, 102, 106, 109, 125, 135 etc.

3) Car on ne peut utiliser le livre de M. Paillon : « *La vie intérieure de la Vierge, recueillie des écrits de M. Olier* », l'éditeur, toujours inexact, a juxtaposé un très grand nombre de textes corrigés qu'il empruntait soit au *Recueil*, soit aux *Mémoires*, en les classant arbitrairement sous plusieurs rubriques et en les complétant par une paraphrase abondante qui lui est toute personnelle. *La vie intérieure de la très sainte Vierge*, ouvrage recueilli des écrits de M. Olier, 2 vol., Rome, Salviucci, 1866 (Poussielgue, 1 vol. in-12, 1875) fut déférée à l'index. Mgr Gay accepta de le défendre et laissa entendre que M. Faillon avait eu tort de vouloir « justifier scolastiquement ce que son patriarche avait écrit dans un ordre *purement* mystique » (*Correspondance*, (Oudin) 1899, II, p. 67). La cause de béatification de M. Olier demeura suspendue à la suite de ces difficultés que, l'ouvrage de M. Icard en 1891 (*Doctrine de M. Olier*) se propose de résoudre.

Tandis que les Oratoriens contemplèrent surtout la liaison du Christ et de la Vierge, le mystère de la maternité divine, M. Olier insiste d'abord sur l'union de Dieu le père et de Marie, condition première de cette même maternité. L'Incarnation était le point de départ des Oratoriens. La Trinité fut celui du fondateur de Saint-Sulpice [1]. Cette méditation n'était point spéculative. M. Olier *réalisait* toujours en son âme les mystères qu'il méditait. Il a « *vu* » la résidence intime du Père éternel en Marie : « chose épouvantable et presque incroyable à la gloire de la très sainte Vierge » [2]. C'est un état de fusion complète. « Elle est tellement *passée en lui* et dans ses droits qu'il ne se peut rien comprendre de pareil. Elle est *livrée* sans retour, sans soin et sans souci ; elle est dans une paix et dans un repos non pareil de se voir habiter dans ce lieu où Dieu est sa suffisance et rien avec lui. Dieu a, de son côté, une joie inconcevable de posséder cette âme, de la voir ainsi abandonnée en confiance à lui. » Les mots manquent à M. Olier pour exprimer cette vision « immense, incompréhensible à tout esprit créé... Une chose est vraie, mais qui est assez particulière, à savoir que la manière de Dieu d'aymer la sainte Vierge en cette qualité d'épouse a quelque chose de singulier en tendresse, en caresse, qu'il n'a pas pour l'humanité de son fils, en qualité de fils. » Et, sans doute, que de scrupuleux théologiens hésitent à suivre M. Olier dans des hypothèses aussi aventureuses, — qu'il ne faut pas d'ailleurs isoler de leur contexte et auxquelles on ne saurait légitimement demander la rigueur des définitions théologiques, — on le comprend. Mais M. Olier n'a pas ces appréhensions. Dieu le père, « qui est parfait en toutes sortes de qualités, a donc, vers la sainte Vierge, l'éminence d'amour d'époux, — vers la sainte Vierge,

1) Marie de Valence honorait spécialement ce mystère et en inspira la dévotion à M. Olier (Faillon, *Vie*, I, p. 191-192).

2) *Recueil de la Vierge*. De l'état de la Saincte Vierge unie au sein du Père en qualité *d'épouse*, p. 114-124. Cf. *Mémoires* (22 avril 1644), III, p. 410-412 (cité par Icard, p. 270 sq.).

dis-je, qui est son épouse et son unique épouse — et comme l'amour qu'on porte à l'épouse surpasse celui qu'on a pour les enfants comme tels[1], Dieu le père a quelque chose, quelque tendresse, quelque rapport, quelque manière, quelque genre d'aimer qui lui est singulier pour la très sainte Vierge ». Nous saisissons ici sur le vif la façon de penser et d'écrire de notre auteur : ce n'est pas une déduction suivie, c'est un perpétuel et parfois un peu prolixe retour de l'esprit sur lui-même, un creusement consciencieux d'une idée logique et juste, une habitude scolastique d'en suivre jusqu'au bout les conséquences, — d'où une accumulation d'expressions qui n'arrivent pas à épuiser les vues sans cesse renouvelées d'une pensée discursive. Dans ce travail la vivacité de l'émotion est souvent créatrice de mots heureux ou d'images neuves[2].

Marie, épouse de Dieu, n'est pas seulement l'objet de la tendresse divine ; elle est aussi *l'aide de Dieu*, étroitement associée à son dessein de former une famille et « de sortir hors de soi par les voies de l'amour ». « Il a voulu premièrement *se pourvoir* d'une épouse qui lui fut une aide semblable à soi »[3]. Il a choisi la Sainte Vierge, et voilà tout le mystère de sa Prédestination. La paraphrase d'un verset de l'Ecclésiastique lui sert à développer cette idée[4] « *Ego ex ore altissimi prodivi primogenita ante omnes creaturas.* Dieu le Père m'a formée premièrement pour sa compagne et son épouse, pour faire après avec moi et en moi toute la créature. Il con-

1) « Ce n'est pas que son estime soit pareille, [pour Jésus et pour la Vierge]; ce n'est pas que l'estime de son fils ne dépasse infiniment celle qu'il a pour la Très Sainte Vierge, » mais « si l'on considère N.-S. en son humanité simplement en elle séparée de la divinité, il ne faut pas douter que Dieu le Père n'ait en soi une tendresse, un abandon, une union vers son épouse qu'il n'a point pour son fils... » (p. 114-115, *Recueil*).

2) Cf. par exemple *Mém. aut.*, I, p. 297 : « cela remplissait mon esprit de grande joie, mais ce qui le comblait, c'est qu'il me semblait que mon cœur avait part à tout cela, louant Dieu partout et étant répandu partout. Et je *passai* cette heure *avec grande vitesse.* »

3) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 116. Cf. *Mémoires* (19 nov. 1651), IV, p. 389-394.

4) *Ecclésiastique*, XXIV, p. 5.

sultait avec moi qu'il tenait présente à son esprit, voyant dans mon fond ce qui m'eût pu agréer et ce qui m'eût pu plaire si j'eusse été au monde ; il a agi en mon esprit et selon mes désirs, me tenant toujours présente à lui, examinant et recherchant ce qui était le plus conforme à mon esprit qu'il pouvait aisément connaître par le sien et ses inclinations qu'il prévoyait devoir être les miennes... par la communication très intime de sa substance, de sa vertu et de sa vie qu'il devait mettre en moi et selon l'étendue de la sagesse qu'il devait répandre en mon âme [1]. » M. Olier tient beaucoup à cette conception [2] que *c'est en prévision des désirs de Marie que Dieu dispose toute l'économie de sa providence*. La vie terrestre de la Vierge était donc comme la manifestation publique de ce que Dieu avait voulu invisiblement en elle de toute éternité. En imitant Marie le chrétien est sûr de remplir le dessein de Dieu

Et le Père Éternel est en Marie non-seulement pour commencer son œuvre, mais pour la continuer et l'achever. « Il est en elle formant son Fils en toute son étendue, *in virum perfectum* ; » il forme tout J. C. en elle, — lui et tous ses membres « c'est-à-dire que Dieu le Père forme en la Sainte Vierge notre Seigneur et son Église. Et ainsi la Sainte Vierge est, avec Dieu le Père, la mère de J.-C. et de la sainte Église [3]. » Aussi M. Olier donne à la Vierge, dans l'Incarnation, un rôle très actif. Pour les Oratoriens, c'étaient les rapports intimes de Jésus et de son Père qui se présentaient immédiatement à l'esprit de la Vierge. Selon M. Olier, c'est la Vierge elle-même qui transmet au Fils l'action déifiante du Père. « Cette sainte épouse est *imbue* de toute la puissance

1) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 117.

2) « Le consentement de la Vierge (*fiat mihi secundum verbum tuum*) avait été revu et connu de Dieu le Père devant le temps. Dieu avait vu au fond de l'âme de la très sainte Vierge, sa chaste épouse remplie de foi, de grâce, de sagesse, de soumission, quel *serait* son sentiment et sa pensée » (*Recueil de la Sainte Vierge*, p. 118).

3) *Recueil de la Vierge*, p. 114.

du Père; elle est « animée de sa vertu ». Dieu communique tout à ce saint Fils *par elle*, et il était tellement lui communiquant en elle, qu'elle était faite participante de toutes les communications du Père au Fils pour intimes, saintes et divines qu'elles fussent... Elle *sentait* en elle et comme *sortir d'elle*[1] toutes ces communications, et lui semblait que ce fut sa substance propre qu'elle répandait en lui et lui répandait ces lumières qu'elle ne connaissait et la substance qu'elle ne comprenait pas, quoiqu'elle ressentît en elle des effets excessifs et prodigieux de cette communication divine et paternelle à J.-C.[2] » Ainsi Notre Seigneur tirait toute sa substance de sa mère, et il se croyait redevable à la Vierge de tout ce qu'il recevait et faisait sur la terre pour la conversion des âmes. Jésus lui doit même sa vie glorieuse, puisque « c'est *en* la Très Sainte Vierge que le Père Éternel a ressuscité son Fils... en sorte qu'elle n'est pas seulement Mère de Jésus-Christ en l'humiliation de la chair, mais dans la gloire de l'Esprit »[3]. M. Olier peut ainsi apporter une solution originale au problème diversement résolu par les mystiques : pourquoi le Christ n'apparut-il pas à Marie après sa résurrection ? « C'est qu'elle était entrée en communion de la vie ressuscitée et de la vertu paternelle et vivifiante avant que son cher Fils y fût rentré, — Dieu s'étant répandu dedans elle pour faire ce grand effet sur son Fils et lui donner une vie semblable à la sienne. » Aussi ce n'est pas seulement à la *grâce* que la Vierge fait naître les hommes : « Dieu est en elle répandant la vie divine en toutes les créatures, et les engendrant à la *gloire*[4]. »

La Vierge est donc souveraine moins par un effet de sa liaison avec le Christ que par une délégation immédiate de

1) Cf. plus haut cette même *sensation* éprouvée par M. Olier ou Marie Rousseau dans leurs pensées ou leurs actes respectifs.

2) *Mém. autogr.*, 22 avril 1644, III, p. 410-412.

3) *Id.*, III, 413 : « et c'est pourquoi on ne voit point d'apparition du Christ à sa sainte Mère. Il était bon qu'il apparût à ceux et celles qui ignoraient le saint mystère »

4) *Id.*, III, p. 414.

Dieu le Père, qui, de toute éternité, mit en elle ses complaisances : « Celui là est heureux qui est aimé de cette sainte épouse qui *peut* tout sur Celui et en Celui qui a fait et qui opère toutes choses dans le ciel et sur la terre. C'est une chose merveilleuse que ce pouvoir de la Très Sainte Vierge en qualité d'épouse qui a tout droit et tout pouvoir sur Lui. *Il veut ce qu'elle veut.* Il fait du bien à qui lui plaît. Elle n'a qu'à vouloir, toutes choses sont faites[1]. » De cette puissance M. Olier nous donne une image qu'il répète souvent[2] : « *La Sainte Vierge est la Dalila du grand Samson qui se laisse aveugler par son amour.* Elle lui plaît tellement qu'il ne saurait rien refuser de tout ce qu'elle veut ; elle lui *ôte* des mains le pouvoir de perdre ses ennemis, elle *affaiblit* cette toute puissance. Elle *tire* de lui tous secrets et elle l'aveugle en son amour... Elle est notre vrai jubilé car aussitôt qu'elle se présente à Dieu, aussi bien que l'Église, pour nos offenses, et qu'elle paraît devant lui pleine de larmes et de douleur et de peine pour le pardon de nos péchés, offrant sa *pénitence qui est vaste et profonde comme la mer*, aussitôt cet amant se voit le cœur transi : il est impatient d'essuyer les pleurs et d'adoucir l'amertume de son amante et remet pour cela tout aussitôt les péchés des hommes à sa seule présence[3]. » M. Olier résume en une formule concise le mystère ineffable de cette condescendance divine : « C'est une étrange invention d'amour à Dieu le Père de s'être fait obligation de faire miséricorde, et de s'être *fait lier les mains de sa puissance et sa justice par les mains de l'amour*[4]. » Tels sont et le principe et les conséqnences de la résidence de Marie en Dieu, thème qui n'était pas nouveau, mais que M. Olier développa avec hardiesse, nous donnant un remarquable exemple de la

1) Cf. *Lettres spirituelles de M. Olier* (2 vol. in-8, Lecoffre, 1885) : « D'abord que je fus en oraison, je vis en esprit la sainte Trinité regardant le chef-d'œuvre de ses mains... » (I, p. 245).

2) Cf. *Mém. autogr.*, III, p. 119-121.

3) *Recueil de la Vierge* : Nécessité d'être uni à la Vierge, p. 18.

4) *Id.*, p. 21.

puissance « *constructive* » d'une pensée mystique qui se renouvelle, s'affermit, s'enrichit par l'expérience religieuse même.

III. — M. Olier mit aussi en un relief curieux une idée empruntée à la tradition catholique la plus authentique et que des prêtres, convaincus de la grandeur du sacerdoce, devaient adopter.

Les plus anciens Pères, les plus autorisés théologiens avaient déjà trouvé de nombreux rapprochements entre le ministère ecclésiastique et celui de Marie[1]. Le cardinal de Bérulle, Gibieuf, Saint-Cyran n'avaient pas négligé ce parallèle. Le Christ est à la fois prêtre et hostie ; tout se ramène à son sacrifice ; prêtre et hostie dans son corps naturel, il l'est aussi dans son corps mystique, l'Église, dont les grandes lois sont le ministère et le sacrifice. Mais l'Église trouve une figure et un modèle anticipés de son union à l'oblation divine en la personne de la Vierge, prêtre et hostie. La vie intérieure et surtout la vie sacerdotale consistent donc à consommer Jésus prêtre et hostie à l'imitation de la Vierge et en s'unissant à elle[2]. Saint-Cyran, qui se fait de la prêtrise une si royale conception, rehausse le mystère du sacerdoce par une comparaison que Sainte-Beuve considère comme « étrange et hardie » : « la Vierge, au jour de sa consécration, ayant reçu le corps du Fils de Dieu, et l'ayant reçu en le formant et formé en le recevant, moyennant de simples paroles, peut être appelée à la façon de Platon, l'Idée des Prêtres : « *Ipsa sacerdos*[3] ».

1) Van den Berghe, *Marie et le sacerdoce* (Paris, 1875), donne tous les textes des pères ou docteurs de l'Eglise qui assimilent le prêtre et la Vierge : « ministre du Christ » (saint Augustin), Vierge sacerdotale (ἡ θυηπολός νεᾶνις saint Jean Damascène) ; « Pontife des chrétiens ; » « gloire du sacerdoce », etc. Lettre de Pie IX à l'auteur de l'ouvrage (25 août 1873) « Mariam proponere (studuisti) piis fidelibus et maxime Clero veluti exemplar prae ceteris imitandum et potissimum, uti *divini sacrificii* sociam » Cf. Nicolas, *ouvr. cité*, I, p. 285 sq.

2) Sur cette idée, cf. Lepin, *L'idée du sacrifice dans la religion chrétienne principalement d'après le P. de Condren et M. Olier*, Lyon, 1897.

3) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, I, p. 448, note 1. Cf. *Lettres chrétiennes et*

Et, de même, d'après Singlin, « ce qui relève le sacerdoce c'est qu'il est une excellente image de la souveraine dignité de la Vierge[1] ». La Congrégation de l'Oratoire a recours à Marie « non seulement par l'obligation qui est commune à tous les enfants de Dieu, mais encore par l'*alliance spéciale* que les prêtres contractent avec elle dans la production du corps de Jésus »[2]. Mais il était réservé au fondateur de Saint-Sulpice, à l'instituteur du jeune clergé, d'analyser longuement la fonction sacerdotale, à la fois ministérielle et mystique que remplit la Vierge; sans doute elle n'offrit jamais Jésus sous les espèces sacramentelles[3] et n'assista même pas à la Cène, mais « elle porte toute la grâce invisible des prêtres et des Apôtres en soi : elle avait été *ointe* déjà de toute plénitude de grâce et avait déjà fait publiquement la *fonction de prêtre*, offrant son fils en forme humaine au Temple et non en sacrement, et ayant encore à l'offrir le lendemain sur le Calvaire »[4]. C'est toute l'existence de la Vierge depuis sa Conception jusqu'à son Assomption glorieuse qu'on peut interpréter selon cette idée mystique. La Vierge continuellement fit l'oblation de Jésus et sa propre oblation. Prêtre lui-même et

spirituelles de messire Jean du Verger de Hauraune, imprimées pour la première fois en 1744, et aussi *Considérations sur les fêtes* (I, 1°, p. 27). Saint-Cyran fait remarquer que c'est « aux quatre temps de devant Noël que l'ancienne Église tenait principalement les ordres : ... cela fait voir que la raison secrète du Saint-Esprit estoit la *conformité* qu'il y a entre les prêtres et la *sainte Vierge* puisqu'ils reçoivent au jour de leur ordination la puissance de former le corps de J.-C. comme la Vierge l'a reçue au temps de son annonciation. »

1) Singlin, *Instructions chrétiennes*, IV, p. 58 ; il ajoute : « car, comme la Vierge il a formé J.-C. dans son sein très pur qui estoit l'autel du Saint Esprit, les Prestres le forment hors d'eux sur nos autels, et avec cet avantage que la Vierge l'a mis au monde dans notre bassesse et mortel, au lieu que les prêtres le forment plein de gloire et immortel, faisant tous les jours ce que la Vierge n'a fait qu'une fois. Cf. Bérulle, *Mémorial de direction* (Migne, col. 815); *Œuvres de piété* (Migne, col. 995), *Vie de Jésus* (col. 430). On sait que de Condren écrivit en partie *L'idée du sacerdoce et du sacrifice de J.-C.* (ouvrage recueilli par le P. Bertaut. Coignard, 1667.)

2) Condren, *Lettres* (édition Pin), lettre 26, p. 99.

3) Cf. plus bas, le rôle de saint Jean.

4) *Recueil des écrits autographes*, Panégyrique de saint Jean, p. 230. M. Olier explique pourquoi Marie ne fut pas présente à la *Cène*.

formant des prêtres, M. Olier voulut que Saint-Sulpice fût la manifestation de « l'intérieur » de Marie et la rigoureuse imitation de son sacerdoce. Ministre du sacrifice de Jésus, la Vierge est d'abord le temple où le Christ s'offre à son Père et elle consomme avec lui cette oblation, en contribuant par un acte de volonté à son immolation finale. « Dieu la fait naître en la tribu de Lévi, qui est la famille des prêtres, et la fait entrer dans l'exercice de son sacerdoce aussitôt quasi qu'elle est née, car sitôt quasi qu'elle est en état de marcher et d'user de la vie, elle s'en va dedans le Temple pour servir avec les prêtres au sacrifice de la Loi »[1]. Cette participation de la jeune fille au ministère sacré est le sujet des plus minutieuses méditations. « Elle s'exerçait au Temple à l'exercice de la prêtrise, offrant les victimes à Dieu et offrant *en foi* J.-C. sous autant de figures qu'il y avait d'hosties, voyant en attente le sacrifice de celui qui devait sauver le monde et qui, en même temps, serait le prêtre, la victime et le temple de son propre et divin sacrifice. Que volontiers elle offrait ces victimes, avec quel amour faisait-elle ces fonctions, n'ayant rien de plus aimable que la vue de J.-C., le tenant toujours dans ses mains en esprit pour le sacrifier à Dieu ! »[2]. Ce spectacle transporte d'enthousiasme Olier qui s'écrie : « O prêtre saint et admirable, prêtre invisible, prêtre d'esprit, prêtre divin vivant en terre et faisant ses sainctes fonctions sans être vue des hommes, mais honorée seulement des Esprits bienheureux, et chérie de Dieu même ! »[3]. C'est elle seule qui donne une valeur aux sacrifices figuratifs, qui supplée à l'imperfection du culte matériel de l'ancienne Loi, car elle a reçu en plénitude la science des mystères : « Il a fallu, ô sainte Vierge, que vous soyez venue vers la fin de la Loi pour remplir de votre foi les mystères en figures et vides de l'Esprit. » « Elle était au milieu de Jésus-Christ et se voyait environnée de lui : elle voyait cette Beauté grossièrement

1) *Recueil de la Vierge*, p. 100-101.
2) *Recueil de la Vierge*, Du saint Mystère de la présentation, p. 51.
3) *Id.*, p. 52.

dépeinte en ces figures, après l'avoir vu représenté tant de fois intérieurement en son esprit par sa présence intérieure. Elle voyait en multiplicité ce qu'elle avait en unité dans elle-même... [1] »

Marie ne se contente pas d'ailleurs de cette contemplation anticipée du Messie : « son sacerdoce » est actif. Par l'ardeur de ses prières, par la violence de ses désirs, elle hâta l'heureux avènement du Christ[2]. Ici une vision de Marie Rousseau confirme l'intuition intellectuelle d'Olier. Marie Rousseau a « *vu* Dieu subsistant en trois personnes, communiant la Sainte Vierge par le Verbe Incarné, devant même qu'il eut pris chair en elle... La Vierge soupirait les cantiques d'amour qu'âme qui vive ne peut savoir que ceux à qui la majesté de Dieu les veut manifester. Et ce sont les Cantiques des cantiques, à ce qu'il a plu à Dieu me faire entendre aujourd'hui[3], qui sont les sentiments de l'âme de la Vierge communiant au Verbe [4]... »

Nous saisissons ici le travail même de la pensée mystique de M. Olier *qui organise en développements théologiques ses extases* ou les visions de son amie spirituelle. Ainsi « le mariage de J.-C. avec son Église fut *avancé* par l'amour que Notre Seigneur portait à la Très Sainte Vierge »[5]. Prêtre éternel et éternelle orante, Marie fut aussi comme le Christ éternelle hostie. « Elle va dans le Temple non seulement... pour se préparer... à être temple de Jésus-Christ, mais elle y entre encore comme une hostie ; elle s'y va présenter à Dieu pour y être immolée en esprit à tout moment à lui, ne voyant jamais hostie égorgée dans le Temple qu'elle ne fût unie à

1) *Recueil de la Vierge*, Du saint Mystère de la Présentation, p. 54.

2) Cf. *Explication des cérémonies de la grand'messe* (édit. 1661, VI, ch. IV, p. 358) : « Elle priait pour les hommes avant que J.-C. vînt au monde. Elle le souhaitait incessamment et l'attirait sur nous par des attraits et des charmes plus puissants que ceux de tous les Prophètes ensemble. »

3) Cf. *Mém. autogr.*, I, p. 326 : « Dieu donne à M. Olier l'intelligence des Psaumes de David. »

4) *Mém. autogr.*, II, p. 339. Cf. II, p. 371.

5) *Mém. autogr.*, II, p. 380

elle intérieurement et qu'elle ne soupirât d'être immolée comme elle à la gloire de Dieu[1]. » Victime de religion, de rédemption, et de consommation, la Vierge unit toujours l'holocauste au sacerdoce.

Notre-Dame possède ainsi en éminence « l'esprit de prêtre, » « et il n'y a point d'état ni d'ordre dans le clergé qui ne voie la Sainte-Vierge dans l'exercice de son saint ministère. » Elle est le « raccourci » du clergé, le modèle des clercs, des diacres, des prélats, des pontifes, la reine des Apôtres[2]. Il n'y eut pas de « missionnaire » plus ardent, et la Visitation fut une manifestation glorieuse de ce zèle apostolique : « elle fait, dans cette fête, ce que firent les saints Apôtres... car, ignorant son sexe, sans provision, sans sac, sans compagne, elle s'en va dans les montagnes annonçant J. C... *cum festinatione*[3] ». Elle en exerce les deux principales fonctions puisqu'elle « porte la connaissance de J.-C. à sainte Élisabeth et la sanctification dans l'âme de saint Jean » [4]. Elle donne même au Baptiste « l'esprit de précurseur, » et devient en lui la maîtresse des futurs Apôtres : « c'est la lumière qui les éclaire, l'amour qui les consomme, c'est la parole qui les

1) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 50 : « Elle ne vivait plus que pour mourir pour Dieu ». (M. Olier, malgré sa prolixité coutumière, a de ces heureux raccourcis d'expression).

2) *Recueil de la sainte Vierge*. « La sainte Vierge modèle du clergé »,p. 99-102.

3) *Id.*, p. 65.

4) *Id.*, p. 64. Dans la chapelle de Saint-Sulpice « douze tableaux devaient représenter le *sacerdoce* de Notre-Dame manifesté dans ses différents mystères. M. Olier avait mis par écrit et avait communiqué à M. Le Brun l'idée qu'il en avait (Mémoire de Baudrand, *Hist. litt. de Saint-Sulpice*, III, p. 420). Le Brun peignit « une Visitation suivant l'idée qu'en avait M. Olier de représenter l'apostolat de la Vierge en exercice sur saint Jean et sainte Élisabeth » (III, p. 425). Cette idée créa une dévotion : à Villemarie (Canada) fut fondée une congrégation de Vierges chrétiennes destinées à honorer tout à la fois l'intérieur et l'extérieur du mystère de la Visitation. Ces pieuses filles, consacrées à Marie sous son glorieux titre de « Reine des apôtres », vont, en *qualité de missionnaires*, instruire les jeunes personnes dans les paroisses du pays, pour honorer le zèle apostolique de Marie allant porter à saint Jean la connaissance du Verbe Incarné » (Faillon, *Vie de M. Olier*, III, p. 73).

rend éloquents, la puissance dont ils font des miracles »[1].

La vie et le rôle de Notre-Dame se confondent ainsi avec la destinée même de l'Église ; la Vierge en est l'expression sensible. Elle est aussi la réalisation anticipée de la communion des Saints, car, dans le cours de son existence, elle a consommé avec Jésus l'alliance que l'Église universelle ne connaîtra qu'à la fin des temps[2]. Voilà pourquoi « il n'y a qu'à s'unir à la Très Sainte Vierge pour y trouver en unité toute l'Église ensemble ; il n'y a qu'à s'unir à ce centre divin où aboutissent toutes les lignes » de tout le monde surnaturel[3]. La Vierge arrache le chrétien à l'égoïsme appauvrissant d'un colloque solitaire avec Dieu : *c'est « le ciboire animé »* [4] où tous communient aux louanges catholiques[5], car la Vierge, selon une formule concise de M. Olier, se *rend toute religieuse de Jésus-Christ* au nom de tous les hommes[6]. Aussi l'Église militante, consciente de sa faiblesse et convaincue de ses infirmités, demande-t-elle à Marie, « parfaite adoratrice, » de substituer une impeccable « religion »[7] à ses prières souvent défaillantes : « Jésus est content et satisfait pleinement par les devoirs de sa mère ; il admet aisément tous les respects des hommes quand ils viennent unis à elle... ; elle supplée amoureusement à tous leurs manquements vers lui »[8]. Et si le pénitent n'ose pas « s'unir

1) *Recueil des autogr.*, Panégyrique de saint Jean, p. 239.

2) Cf. la doctrine paulinienne du corps mystique dont l'Église est le développement progressif (Galates, IV, 14, etc.). Marie en est l'achèvement. Olier, *Mém. autogr.*, II, p. 338 ; « le Christ épousa la sainte Vierge par *avance* et épousa l'Église en la personne de la Vierge. » Cf. III (25 octobre 1642).

3) *Recueil de la Vierge*, p. 15. Cf. p. 60 : « elle contient elle seule en soi, comme en un temple vivant, tous les fidèles de Jésus... »

4) *Recueil*, p. 12.

5) *Recueil*, p. 16 : « en elle on trouve toutes les adorations, les louanges et les amours et encore mille fois plus que tout ce que la nature rendra jamais à Dieu ».

6) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 60.

7) Marie offre toujours « des prières de surcroît » (*Recueil*, p. 22).

8) Ici la théologie d'Olier croit pouvoir expliquer la liturgie (*Recueil de la sainte Vierge*, p. 12) : « De là vient que l'Église n'offre jamais de louange

intimement à la Très Sainte Vierge comme à une créature si sainte, il lui suffit de pouvoir offrir [à Dieu] l'Intérieur de la Très Sainte Vierge et de présenter à Dieu tous les devoirs qu'elle lui rend pour avoir dans les mains de quoi apaiser sa colère[1]. » Telle est, selon M. Olier, la « médiation » de la Vierge : c'est par elle que Dieu se donne à l'homme et que l'homme se donne à Dieu. Le Père Éternel a voulu « que la Très Sainte Vierge donnât son fils à l'Église et que ce fût d'elle qu'il reçût son être et lui fût obligé de sa production... ; il l'établit ainsi comme la *médiatrice* du don sacré de son fils à l'Église et la fait dépositaire... de son trésor pour le rachat des hommes »[2]. Ainsi elle est la source de la vie chrétienne, le *canal des grâces*. M. Olier fait siennes, intégralement, la doctrine et les comparaisons de saint Bernard : « Personne ne reçoit de grâce et bénédiction de Jésus Christ en l'Eglise qui ne ressente une *odeur* de Marie et une suavité, qui exprime intérieurement le *goût* et la *saveur* du canal par lequel cette *onction* s'est répandue, du vaisseau où ce *baume* a été compris et renfermé »[3]. Style alambiqué où il y a pourtant à remarquer autre chose que ses bizarreries téméraires : reconnaissez ici l'impressionnabilité des mystiques dont tous les sens sont affectés par le commerce divin, et gardons-nous de prendre pour de simples images les notations senso-

à Dieu en J.-C. 'que ce ne soit *par* la Très Sainte Vierge, d'où vient qu'à toutes les heures canoniales, après que l'Église a récité tout bas le *Pater*, comme la louange et la prière de J.-C., elle ajoute partout l'*Ave Maria* afin d'apprendre à ses enfants que pour avoir accès à l'union de J.-C. et des louanges qu'il rend à Dieu, ce doit être par le moyen de la très sainte Vierge en *s'unissant* à elle pour pouvoir communier à la louange vers Dieu ».

1) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 14.

2) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 9-12, cité par Icard, p. 284-285.

3) *Recueil*, p. 103 ; cf. saint Bernard : « Altius intuemini quanto devotionis affectu a nobis Mariam honorari voluerit, qui totius boni plenitudinem posuit in Maria, ut proinde si quid spei in nobis est, si quid gratiae, id ab ea noverimus redundare. Totis ergo medullis cordium et votis omnibus Mariam veneremur, quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam » (texte souvent cité ; par exemple par le P. Binet ; *De la dévotion à la Mère de Dieu*, p. 303-304).

rielles les moins attendues[1]. Parfois la comparaison se développe en un tableau dont un goût littéraire trop scrupuleux s'offensera peut-être : « Ange, dites avec raison à présent en *adorant* Marie : Ave gratia plena, — car si vous *honoriez* cette princesse, qui n'était encore que servante, si vous *vénériez* cette grande âme, considérable pour sa capacité, — que sera-ce — maintenant qu'elle est toute remplie, *non pas comme le canal d'une fontaine par l'écoulement de la source, non pas comme une rivière remplie par l'épanchement de la mer, mais comme un abîme sans fond et sans limites qui comprend l'Océan et l'Océan de la divinité même*? C'est une chose inconcevable à vos esprits que cette immensité de grâces qui vous oblige de l'*adorer* en silence»[2]. Ce serait donc un orgueil déraisonnable que de ne pas apprécier à sa si haute valeur « ce *réservoir gracieux et plaisant* où l'on boit à plaisir les eaux sacrées des grâces de J. C. »[3]. La Vierge est un véritable « *sacrement* » de Jésus-Christ, qui « éteint la soif et la faim des âmes qui l'approchent »[4]. Entre tous les mystères, celui de la Pentecôte pouvait illustrer cette doctrine : la Vierge dans le Cénacle, n'était-ce pas la leçon de Dieu à l'Église

1) Cf. le P. Poulain, S. J. *Les Grâces de l'oraison* (6e éd., 1908). On a pu citer l'opinion de M. Olier dans la symbolique des odeurs : « La myrrhe est, selon lui la Vierge qui guérit les âmes des pécheurs comme la myrrhe cautérise la pourriture des plaies » (Huysmans, *La Cathédrale*, p. 429).

2) *Mém. autogr.*, I, p. 191 ; cf. I, p. 190 : « N'est-ce pas une mer, un océan, un abyme, pour recevoir ces dégorgements de l'esprit divin ? » Faillon corrige « dégorgements » en « profusions ». Voici comment il modifie le passage que nous avons cité : « Ange, dites à présent avec raison en *saluant* Marie, *Ave gratia plena*, car si vous honoriez cette (auguste) princesse.., si vous vénériez cette *sainte* âme *à cause de sa capacité (pour recevoir en elle les dons de Dieu)* etc... C'est une merveille inconcevable à tous les esprits célestes que cette immensité de grâce et qui les oblige tous à la *vénérer* en silence ».

3) *Recueil de la Vierge*, p. 137-138. Faillon (*Vie de M. Olier*, I, p. 342) cite le passage d'après sa méthode ordinaire.

4) M. Olier donne un long développement de cette idée, *Recueil de la Vierge*, p. 134-8 : « si les sacrements particuliers renferment en eux les grâces, les dons et les vertus des différents mystères de J.-C., la sainte Vierge renferme en elle J.-C. comme la source de toute la grâce, et l'esprit, et tous les dons qu'il a acquis et mérités durant toute sa vie... »

qu'elle ne serait jamais renouvelée « qu'en la société et [en] la participation à l'Esprit de Marie[1] ? » Aussi le tableau principal de la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice au-dessus du grand autel représentait-il la descente du Paraclet[2]. Cette traduction picturale d'une conception théologique assez hardie risque fort d'étonner ceux qui ont présent à l'esprit le récit des Actes des Apôtres[3]. La Vierge n'est pas confondue dans l'assemblée : « elle est au centre, et reçoit pour son compte tout l'effluve du Saint Esprit, qui, d'elle, se répand sur les Apôtres ». Elle apparaît ainsi, élevée sur un lieu éminent, comme l'instrument et le distributeur universel de toutes les grâces dans le monde chrétien.

IV. Ces méditations sur la « religion » et le rôle de la Vierge prirent corps à Saint-Sulpice en une dévotion propre au xvii[e] siècle : la dévotion à *la vie intérieure de Marie*, modèle de toute vie chrétienne. Pour accréditer ce culte, M. Olier fit graver une estampe sur les dessins de Le Brun : « la vie de Jésus en Marie. » « On voit la Très Sainte Vierge dans les nuées, les mains croisées sur sa poitrine, où l'Esprit Saint, sous la forme d'une colombe, répand toutes les richesses de la grâce. Elle a les yeux élevés au ciel et fixés sur le monogramme de Jésus sauveur des hommes, pour signifier que si l'Esprit fut toujours le principe de ses actions, l'amour de Jésus et le salut des âmes en furent la fin et le terme »[4]. La gravure portait une inscription qui était une pressante invitation au fidèle à s'unir aux dispositions intérieures de la

1) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 104.

2) Sur ce tableau, dans lequel Le Brun, de son propre aveu, se surpassa, cf. Baudrand (dans *Hist. littér. de Saint-Sulpice*, t. III, p. 422-424) ; Faillon (*Vie de M. Olier*, III, 68 ; gravure : III, p. 101) ; Genevay, *Le style Louis XIV, Ch. Lebrun*, p. 46-50. Lebrun en fit pour les Carmélites une répétition qui est aujourd'hui au Louvre, (n° 64 École française),

3) *Actes des Apôtres*, I, p. 14 : « tous dans un même esprit persévéraient dans la prière avec quelques femmes et Marie, mère de Jésus, et ses frères ; » 2, 1, « le jour de la Pentecôte étant arrivé, ils étaient tous ensemble en un même lieu. »

4) Faillon, *Vie de M. Olier*, III, p. 73-75.

Vierge : « cum ipsa, per ipsam et in ipsa ». Cette dévotion se résumait en une fameuse prière que, depuis M. Olier, les Sulpiciens n'ont jamais cessé de réciter « O Jesu vivens in Maria »[1]. Leur fondateur en a donné de nombreuses paraphrases[2], d'une exubérance savoureuse. « Jésus Christ en Marie : il est en un tabernacle où il veut être adoré. J. C. en Marie, il est dans un trône où il veut être honoré. J. C. en Marie : il est un oracle où il veut être écouté. J. C. en Marie : il est en un lit de délices, il y veut être loué. J. C. en Marie : il est dans un trésor et il veut y donner. J. C. en Marie : il est dans son lieu de justice où il veut pardonner. J. C. en Marie : il y est dans son lieu de repos où il veut être félicité. Enfin J. C. en Marie est en son paradis d'où il ne veut jamais bouger et duquel il veut être inséparable au temps et dans l'éternité »[3]. Cette vie de Jésus dans Marie, « c'est le mystère des mystères, le sacrement des sacrements »[4]. Nous retrouvons ici le trait essentiel de la dévotion profonde, laquelle n'est pas une addition de pratiques minutieuses, une juxtaposition d'élans sporadiques, mais un effort de synthèse de toute la vie spirituelle autour d'une idée maîtresse, assez féconde pour l'enrichir et la compléter, assez concrète pour ne point la laisser s'évanouir en rêves inconsistants : alors les prières sous toutes leurs formes, les oraisons jaculatoires, les offices liturgiques sont comme transformés et vivifiés. Que, dans cette tentative, l'ardeur mystique, la

1) « O Jesu vivens in Maria, veni et vive in famulo tuo, in spiritu sanctitatis tuae, in plenitudine virtutis tuae, in perfectione viarum tuarum, in veritate virtutum tuarum, in communione mysteriorum tuorum, dominare omni adversae potestati, in spiritu tuo, ad gloriam Patris (cf. Denis, *Prière : ô Jésus vivant en Marie*, commentaire. Amat, 1901, 63 p.).

2) « Jésus qui vivez en Marie en la beauté de vos vertus... » (*Recueil de la Vierge*, p. 106), « J'adorerai l'Esprit de J.-C. remplissant l'*Intérieur* de la très sainte Vierge des dispositions les plus pures... » (*Recueil*, p. 44). — « Vive l'Intérieur de Jésus et de Marie pour jamais » — *Conclusion* de « la *Journée chrétienne* » ouvrage de M. Olier (Paris, 1655, p. 94) qui eut de nombreuses éditions.

3) *Recueil de la Vierge*, p. 129.

4) *Id.*, p. 128.

« touche » quotidienne du surnaturel aient pu faire perdre parfois de vue à M. Olier la rigueur doctrinale des thèses théologiques, c'est possible. Il paraîtra, par exemple, excessif dans cette identification de Jésus et de Marie comme dispensateurs de la grâce céleste. Mais cette tendance même, qui prémunissait le chrétien contre les dangers d'une dévotion séparée, donnait au culte de la Vierge une haute spiritualité. La « mariolâtrie »[1] résulte souvent de l'opposition qu'on s'efforce d'établir entre un Christ irrité et une Mère toute miséricordieuse. Au contraire, si l'on rappelle tout le temps, comme Olier, que, dans la Vierge, le principal personnage c'est encore le Christ, — si on attribue à Marie la plénitude de vie chrétienne, la participation la plus parfaite aux libéralités et à l'amour de Dieu, — elle risque moins de devenir l'objet exclusif[2] d'un culte aventureux; elle est plutôt le modèle de piété qui suscite l'émulation et encourage l'effort. Les chrétiens les plus prudents ne sauraient s'alarmer du commentaire de M. Olier sur la réponse que fit Jésus à cette femme de l'Évangile qui glorifiait le sein de Marie[3]. « La béatitude de l'âme de sa mère était bien autre en la possession intime de son être qu'elle n'était pour avoir porté son corps dans elle-même. Et ce qui est d'édifiant et d'instructif en ces paroles, c'est que Notre Seigneur préfère à cette condition

1) C'est sous ce nom que les protestants ont dénoncé les abus du culte marial.

2) C'est ainsi que M. Olier fut également le propagateur infatigable d'une dévotion dont le Christ est spécialement l'objet : le *Saint-Sacrement*. C'est M. Olier qui rendit populaires, à Paris surtout, les adorations perpétuelles, les saluts, les expositions du Saint-Sacrement, (Faillon, *Vie de M. Olier*, II, p. 74-92). « Il fit faire une gravure représentant le Saint-Sacrement, d'un côté *Marie*, la plus parfaite adoratrice, de l'autre saint Jean » (Faillon, II, p. 124), Fénelon (*Lettres*, édit. 1827, V, p 228, lettre 48) écrit : « La solide piété pour le Saint-Sacrement et la sainte Vierge qui s'affaiblissent... par la critique.., doit être le *véritable héritage* de cette maison » (Saint-Sulpice).

3) Luc, XI, p. 27-28 « Comme il parlait ainsi, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : Heureux le sein qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées. Jésus répondit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. »

d'avoir porté son corps en soi, celle de quelque âme que ce soit qui aura conçu J. C. en son cœur et qui opérera en la vertu et en la grâce de son Esprit »[1].

La piété mariale de Saint-Sulpice fut si peu « isolée » et exclusive, qu'elle entraîna, au contraire, après elle tout un cortège de dévotions annexes : à la « divine enfance » de Notre-Dame, à l'ange Gabriel, à saint Joseph, à sainte Anne, à saint Jean l'Évangéliste. Et ce n'est pas un des aspects les moins intéressants de la vie d'une dévotion que cette productivité et cet enchaînement de cultes qui s'appellent les uns les autres et viennent se ranger autour d'une dévotion centrale. Ainsi s'enrichit la vie religieuse. Seulement il y a là un écueil pour les âmes faibles ou inintelligentes. Il est à craindre qu'elles ne sachent maintenir la cohésion de ce faisceau mystique, et qu'elles ne perdent, dans le morcellement de pratiques dispersées, tout le bénéfice de l'effort spirituel de synthèse d'où ces pratiques sont issues.

La Nativité de Marie est ainsi l'objet des plus nobles méditations et de pratiques spéciales fort précises[2]. M. Olier veut adorer les merveilles de la Sainte Trinité dans ce divin enfant, comme aussi « l'admirable religion de la Très Sainte Vierge, en son enfance, envers la Très Sainte Trinité[3]. » Il « s'estimerait bienheureux que tous ses jours rendent hommage à ce sacré mystère de la Nativité de la Très Sainte Vierge »[4]. « Il me semble que ce divin berceau de Marie est comme un sanctuaire, et sa chambre, un temple auguste de sainteté; il me semble que c'est une arche d'alliance dont

1) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 136.

2) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 40-44; Pratiques annuelles p. 44 sq. ; Pratiques journalières, p. 47 : « tous les matins à mon réveil j'adorerai ce divin mystère de la Nativité de la très sainte Vierge *comme la source de la vie de Jésus et de toute l'Eglise* » (p. 47).

3) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 50.

4) *Id.*, p. 44. M Tronson (nommé supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice en 1676) dédia, à Issy, une chapelle à la nativité de Marie. Les sœurs de la congrégation de Villemarie (Canada) rendaient tous les ans des honneurs solennels à « une image de Marie au berceau ».

sainte Anne et saint Joachim sont les séraphins qui la couvrent. Il me semble que ce berceau est le trésor de la Très Sainte Trinité où elle prend plaisir de mettre en dépôt ses richesses divines[1] ». Une préoccupation morale sévère mettait, presque toujours, en garde M. Olier et ses disciples contre les sentimentalités puériles. Voulant renouveler « l'esprit d'enfance »[2] dans l'Église, c'est l'enseignement complet de toutes les vertus[3] que M. Olier cherchait dans le spectacle d'une « sainte enfant ».

Et voici qu'à son tour cette dévotion en suscite une autre. Il faut demander « aux parents l'entrée et l'accès au berceau de ce cher et divin enfant dont ils sont les gardiens et les anges visibles. » On fera donc tous les jours « une visite à la divine chambre de sainte Anne et de saint Joachim ; on les saluera d'une oraison faite en leur honneur ». C'est vers cette époque que se développait en Bretagne le culte de Notre-Dame d'Auray[4], et M. Olier écrivit un des premiers son nom

1) *Recueil de la Vierge*, p. 45.

2) Il y aurait toute une étude à faire sur le rôle de cette idée *d'enfance* chez les mystiques français du XVIIe siècle et dans la direction spirituelle. Ainsi la dévotion à l'Enfant Jésus, si chère au cardinal de Bérulle (Cloyseault, p. 31, 79), à Condren (Olier, *Mém. autogr.*, I, p. 67-68) fut transmise par eux à M. Olier. L'Enfant Jésus avait « fait résidence » dans son cœur (Faillon, *Vie*, II, p. 23) et lui apparut (récit de l'apparition, *Mém. autogr.* I, p. 117). La sœur Marguerite du Saint-Sacrement propagea cette dévotion et eut à ce sujet une entrevue avec M. Olier (1647) (abbé Deberre, *Marguerite du Saint-Sacrement*, p. 203-204, 260). Douze ecclésiastiques des plus zélés récitaient à Saint-Sulpice, le 25e jour de chaque mois l'Office de l'Enfant Jésus. Cf. au Carmel, Madeleine de Saint-Joseph (*Vie*, p. 339) ; cf. Blanlo : *L'enfance chrétienne*, 1re édition, 1662, composée sur la prière de M. Olier; Parisot, *Explication de la dévotion à l'enfance de N. S. J.-C.*, 2 vol. in-8, Aix, 1657.

3) « On y voit déjà reluire la pénitence dans ses douces larmes et ses cris, on y voit une modestie religieuse envers Dieu... on y voit la douceur, la pauvreté, la patience. On y voit une abstinence et sobriété miraculeuse dans l'usage du lait de sa mère (!) » (*Recueil de la Vierge*, p. 46).

4) Le culte de sainte Anne remonte au XIVe siècle (cf. Amann : *Protévangile de Jacques* (1910), p. 163-164). Cette dévotion se propagea rapidement en Bretagne depuis la découverte d'une statue faite en 1625 par un laboureur Nicolazic († 1645) ; on éleva une belle chapelle que Louis XIII enrichit d'une relique en 1639 ; une confrérie fut fondée et les pèlerinages attirèrent bientôt un concours

sur le registre de la confrérie naissante de sainte Anne.

Comment aussi un dévot serviteur de Marie n'honorerait-il pas d'une piété spéciale « le bienheureux ange, choisi, du milieu de tous les anges, pour être dépositaire des secrets de Dieu le Père, l'ambassadeur de son amour, le médiateur de son mariage, et le spectateur de ses caresses et de ses délices »[1], l'archange Gabriel ? Sa foi, son obéissance, sa réserve[2] sont admirables, mais il est surtout « comme un supplément de nos devoirs vers la Sainte Vierge »[3] ; il faut imiter les sentiments si délicats et discrets qu'il manifeste à l'égard de Notre-Dame, et « on s'unira avec profit à la religion de ce saint ange avant de réciter la Salutation angélique ».

Deux saints encore sont redevables à la Vierge de la dévotion profonde et originale dont ils furent l'objet à Saint-Sulpice, saint Joseph et saint Jean. M. Olier eut un précurseur éminent dans le culte de saint Joseph[4] : l'austère Saint-Cyran :

extraordinaire de fidèles. La méditation de M. Olier retrouvait la piété populaire ; cf. *Les grandeurs de sainte Anne*, par Hugues de Saint-François, 1657 ; Picot, (*Essai sur le rôle de la religion en France au* XVII*e siècle*, I, p. 312, note), Faillon, *Vie d'Olier*, t. II, p. 616. On sait la place que le Protévangile de Jacques fait à sainte Anne et saint Joachim ; c'est au xvie siècle seulement que l'on trouve les traces d'un culte rendu à saint Joachim (fête en 1584), cf. Amann : *Protévangile*, p. 162-163. Cf. aussi l'éd. Charles Michel dans les *Évangiles apocryphes*, collect. Hemmer et Lejay, t. I (1911), pp. 4-16, 60-64, 70-72.

1) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 58.

2) *Id.*, p. 58-59 : « il disparaît aussitôt et se retire ; il faut qu'un prêtre, après avoir traité avec les âmes de leurs besoins, se retire aussitôt. »

3) « C'est une dévotion très juste et très utile de s'unir à tous les anges en saint Gabriel pour honorer la sainte Vierge. Et puisque Dieu lui-même s'en est servi comme d'un ministre très sortable de sa grandeur et très fidèle, ayant été témoin de tous les traitements de Dieu vers elle, connaissant par expérience tout ce qu'elle mérite, il doit être pour cela recherché avec soin pour entrer en sa dévotion et sa religion vers la sainte Vierge » (*Recueil de la sainte Vierge*, p. 61. Ce passage est corrigé et délayé dans Faillon, I, p. 196).

4) Ce culte est très récent dans l'Église. On sait le développement qu'il a pris au xixe siècle (Pie IX a déclaré saint Joseph patron de l'Église universelle le 8 décembre 1870). C'est au xviie siècle seulement qu'il commence à devenir populaire ; cf. l'abbé de Pormorand étudié par M. Rébelliau (*Revue des Deux Mondes*, 15 août 1908, p. 853-862) ; ses théories : « La famille chrétienne sous la conduite de saint Joseph » (2e édition), 1644.

« Nul saint n'a fait voir plus parfaitement la triple perfection de la vie religieuse : chasteté, pauvreté, obéissance[1] ». Saint-Cyran remercie avec effusion la Vierge de l'avoir enfin découvert à la piété de son siècle « *Tout* ce que nous scavons de luy est venu de la Vierge qui est la seule qui l'ait pu dire. Et il est remarquable que la dévotion de l'Église envers luy soit un *effet* et *comme une suite de celle de la Vierge*. Car après que l'Église a établi en tous les endroits du monde la gloire de la Vierge, elle s'est *enfin* employée à établir celle de saint Joseph[2] ». Avec Saint-Cyran, M. Olier considère saint Joseph « comme l'image universelle de Dieu le Père en terre, »[3] et il déduit toutes les conséquences de cette conception. « Ce grand saint exprimait sensiblement toutes les perfections divines de Dieu le Père ;... sa pureté, sa sainteté, sa sagesse, sa prudence, son amour et sa miséricorde[4]. » Enfin il est surtout l'époux de la Vierge, c'est-à-dire l'image de la pureté du Père Éternel... « ... Parce que le Père Éternel est vierge, pour avoir une parfaite représentation de ce mariage divin, il faut que tous les deux soient vierges. Et de là vient qu'il n'y a point de véritable mariage qui soit vraie figure et expression de Dieu, que

1) Saint-Cyran, *Considérations*, I, 2°, p. 210-212.

2) Saint-Cyran, *id.*, I, 2°, p. 215 sq.

3) Olier, *Recueil des écrits autogr.* : « Que Dieu a tout de saint Joseph » (p. 146-152), « Il faut considérer l'auguste saint Joseph comme une chose la plus grande, la plus célèbre et la plus incompréhensible du monde... » Cf. Saint-Cyran : « La Vierge obéit à saint Joseph comme luy obéit à la voix de Dieu. Si cela ne se faisait par une économie et une dispensation de Dieu pour nous apprendre l'obéissance, il faudrait dire, selon l'analogie de la Foy, que saint Joseph aurait été plus parfait et plus élevé en grâce que la Vierge » (I, 2°, p. 215).

4) *Recueil des écrits autogr.*, p. 150. C'est surtout comme « Père des Miséricordes » que M. Olier aime à le contempler. « Dieu était de toute éternité séparé de la chair, élevé infiniment en sainteté par dessus notre état, et ainsi il était insensible à nos maux, mais plein de sévérité pour les hommes. Mais du moment qu'il est *revêtu de la personne de saint Joseph* et qu'il s'est *voilé de la chair* de l'humanité de ce saint, il est venu miséricordieux, plein de tendresse et sensibilité pour les péchés et misères humaines. Il est en lui le *Père de Miséricorde.* »

ce mariage de saint Joseph et de la Très Sainte Vierge, qui tous deux sont féconds en leur génération sans blessure de la pureté et de la virginité [1]. » Père nourricier de Jésus, saint Joseph est le patron des prêtres qui doivent « traiter » les âmes « avec la même révérence que saint Joseph traitait Notre Seigneur [2]. »

Le Séminaire honora aussi d'une dévotion singulière l'apôtre saint Jean, en raison des rapports de Maternité et de Filiation établis par le Christ du haut de la croix entre la Vierge et le disciple bien-aimé [3]. Jean fut plus spécialement le « chapelain » que Jésus laissa à sa Mère pour « offrir le sacrifice à ses intentions [4] » et la communier [5], l'époux mystique « pour toute l'Église », comme saint Joseph l'avait été « pour la génération de J.-C. [6] ». Dans un sens plus raffiné encore, il est comme une survivance du Christ ressuscité et glorieux, qui, « n'ayant pu, en qualité de Messie, faire paraître dans sa vie conversante avec les hommes « ce qu'il était à sa divine Mère et lui rendre publiquement tous les témoignages d'amour et de service que son cœur désirait..., *emprunte l'extérieur* de saint Jean l'Evangéliste, son bien-aimé ;

1) *Recueil* : « Sur le mariage de saint Joseph avec la très sainte Vierge, » (p. 153-162).

2) *Id.*, p. 152.

3) *Évangile selon saint Jean*, XIX, p. 26-28 : « Jésus, ayant vu sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère « Femme, voilà votre fils », ensuite il dit au disciple : « Voilà votre mère. » Et depuis cette heure là, le disciple la prit chez lui... » Cf. ordre de Fontevrault dont c'était l'idée dominante (Condren : *Lettres*, dans l'abbé Pin, p. 88-89).

4) *Recueil des écrits autogr.*, p. 240. Ce fut l'origine d'une dévotion transmise par l'Oratoire (Condren, *Lettres*, édit. Pin, XXV, p. 95-96 ; *Vie*, par l'abbé Pin, p. 308-309) à la Compagnie de saint Sulpice : l'oblation du Saint Sacrifice dans les intentions de Marie. « M. Olier faisait même célébrer chaque jour dans cette intention trois messes dont le fruit était mis entre les mains de la Très Sainte Vierge considérée, dans la première, comme reine de l'Église triomphante, dans la seconde, comme reine et avocate de l'Église militante, dans la troisième, comme reine et consolatrice de l'Église souffrante » (Faillon, *Vie de M. Olier*, III, p. 81).

5) M. Olier rapporte que le P. de Condren lui donna une image où saint Jean était représenté « communiant la mère de Dieu. »

6) *Recueil*, p. 159.

il lui témoigne, *sous* lui, tout ce que son amour lui veut être; il devient son serviteur et son esclave, son fils, son frère, son époux et son père »[1]. Ce que nous avons dit plus haut des amitiés surnaturelles de M. Olier nous a rendu familières ces substitutions[2], ces échanges d'âme : c'est le principe de sa théologie mariale et le fruit des plus étranges expériences mystiques qui aient jamais été faites. « Saint Jean, *possédé* de l'amour de Jésus vers sa très sainte Mère, vivait bien plus en elle qu'il ne vivait en soi. »

C'est bien, en effet, à une véritable *possession* mariale qu'aboutissait la dévotion de M. Olier à la Vierge[3]. Enrichie de toute la doctrine léguée par l'Oratoire, féconde en aperçus nouveaux et pénétrants[4] qui traduisaient le besoin de resserrer encore les liens mystiques, cette piété rendit populaires et accrédita dans l'Église des fêtes oubliées, ou même contestées comme celle de la Présentation[5], qui devint la solennité par excellence du clergé français; elle en créa de nouvelles comme celle de la Vie intérieure de Marie[6], avec son office

1) *Recueil*, p. 229 « Saint Jean est *l'expression vivante* de l'amour de Jésus pour sa mère » (p. 237).

2) *Recueil*, p. 229 : « le Christ *transforma* saint Jean *en sa personne* dans la très sainte Cène puisque, dans ce sacrement d'amour qu'il témoignait à son Église, il voulait *en ce saint* témoigner l'amour singulier et l'amour d'unité parfaite qu'il voulait avoir en lui pour la sainte Vierge. »

3) Cf. Marie Rousseau : on dirait qu'elle a « un *sens* marial ». La Vierge lui est constamment présente, à l'oraison, pendant la messe, devant le Saint-Sacrement (*Les visions de Marie Rousseau*, II, p. 107), en pèlerinage (VII, p. 323) ; « Son âme est remplie de la vie de la Vierge » (*Visions*, II, p. 112). La Vierge la *réveille* à tout moment la nuit (*Visions*, II, p. 247).

4) « La Vierge reçoit tous les pécheurs avec tendresse et bonté, comme ceux qui ..., par leur malheur de péché, lui ont *procuré* d'être mère du Sauveur des hommes, car Jésus, sans le péché, ne serait pas venu en enfant ni en ressemblance de péché » (*Recueil de la sainte Vierge*, p. 12) : la Vierge est donc ainsi l'obligée de nos fautes.

5) Cette fête vient de l'Orient : elle fut célébrée pour la première fois à Avignon par Grégoire XI le 10 novembre 1374. En 1472, Sixte IV la fixe au 21 novembre ; Pie V la supprime en 1568, puis Sixte-Quint la rétablit en 1585. Elle fut une dernière fois contestée sous Benoit XIV. Ce fut la fête patronale de Saint-Sulpice (jour de la rénovation des promesses) : (cf. *Protévangile* de Jacques, Amann, 1910, p. 161-162).

6) Les disciples de M. Olier les plus pénétrés de son esprit et de sa doctrine

propre récité d'abord à Saint-Sulpice, puis chez les Bénédictines du Saint-Sacrement et bientôt approuvé par Rome. Au contact d'un tempérament ardent et téméraire, la piété oratorienne abandonna sa sérénité : l'ébriété mystique, l'emprise continue du surnaturel lui communiquèrent une impatience tumultueuse que la traduction discursive, toujours inégale à son objet, exaspérait encore. Et certes on peut trouver le style de M. Olier lâche et diffus, plein de redites et d'incorrections, mais ces défauts, que pardonnent malaisément les puristes, sont la rançon d'une qualité précieuse entre toutes : la sincérité de la vie spirituelle se narrant elle-même. Ces images souvent déconcertantes [1], ces raccourcis nerveux d'expression [2] après de languissants commentaires, ces suavités séraphiques [3] succédant à d'âpres rudesses, l'abondance de la période oratoire après une phase tourmentée — sont l'image fidèle, exacte, par cela même qu'elle est fragmentaire et successive, de l'ascension mystique, dans sa marche cahotante, ses sauts fiévreux [4] et ses haltes reposantes. On nous permettra

composèrent, peu de temps après sa mort, un office particulier en l'honneur de la vie intérieure de Marie, approuvé le 30 mai 1668 par le cardinal de Vendôme, légat *a latere* du pape. La plus ancienne édition est de 1665 : « Officium in honorem Vitae interioris B. Mariae Virginis apud viduam Dionysii Thierry MDCLXV » (publié par Faillon, *Vie intérieure*, II, p. 425-478 ; *Messe*, p. 478-486).

1) *Supra*, p. 144, 154.

2) Nos citations en offrent de nombreux exemples : la Vierge se rend « toute religieuse de J.-C. », « *ciboire animé* », etc.

3) Par exemple, *Mém. autogr.* (22 avril 1642), I, p. 326 : « *ô quam suavis est dominus* !... Nous vous suivrons dans l'odeur de vos parfums. Et quel est cet insensible et malheureux qui ne voulût vous suivre ayant éprouvé la *liqueur* de votre doux parfum et qui a expérimenté la douceur et la puissance de ce baume grâcieux... On dit qu'il n'y a qu'à parfumer les ailes des colombes pour attirer les pigeons au colombier, ou bien le parfumer afin d'appeler ces petits animaux innocents. Seigneur faites sentir votre parfum pour attirer votre colombe... »

4) *Mém. autogr.*, II, p. 434 (avril 1642) « Il plut à la bonté de mon amour, mon fidèle et mon tout, — c'est N. S. Jésus, — il lui plut donc de venir à moi et s'unit si intimement à moi *que je n'étais que lui*, et c'étoient toutefois des serrements de bras, des pressements si grands, des impressions de corps qui se retirait au dedans, adhérant et suivant l'âme qui se retirerait en elle-même

de citer en conclusion cette paraphrase vraiment éloquente des versets bien connus de l' « Ecclésiastique » : « Je renfermais — comme une nue féconde qui, *dans la douceur de ses eaux*, contient les fruits qui doivent naître d'elle, — toutes les créatures lesquelles à présent paraissent dans le monde : *sicut nebula texi omnem terram. Ego in altissimis habitavi* : j'habitais avec plaisir dans cet abîme de Dieu le Père qui me tenait *perdue* dans son sein comme sa chaste épouse. Et *thronus meus in columna nubis* : le trône de ma grandeur était cette toute puissance du Père, qui est cette vertu constante et immobile qui porte et soutient toute la créature, — dedans laquelle étant assise, et m'en voyant participante et revêtue, je disposais de toute la créature. — C'est moi qui ai fait toute seule en mon époux le tour de ces grands cieux qui doivent être la demeure de récompense des élus : *gyrum coeli circuivi sola*. C'est moi qui descendais au profond des abîmes où Dieu doit exercer les châtiments de sa justice : *et in profundum abyssi penetravi, et in fluctibus maris ambulavi, et in omni terra steti*. J'étais présente en esprit à toute l'étendue des mers, et il n'y a pas un seul recoin de la terre habitable où je n'aie posé le pied, et où je n'aie été présente dans les desseins de Dieu, mon très fidèle amant, qui n'a rien voulu faire ni entreprendre sans ma participation et sans communiquer à ma bassesse la grandeur de ses miséricordes, la profondeur de ses jugements, l'étendue de ses grâces et la fécondité de ses richesses...[1] »

L'ampleur de cet hymne à la Vierge, que chante M. Olier la plume à la main, est digne de nos plus lyriques orateurs sacrés ou des philosophes poètes des temps antiques.

pour faire l'amour à son époux... O Jésus, ô mon tout, ô tout jamais mon tout : vous êtes aimable, vous êtes délectable, ô amour! »

1) *Recueil de la sainte Vierge*, p. 119, (Icard cite le même passage avec quelques variantes. Cf. *Mém. autogr.* IV, (novembre 1651, p. 394).

CHAPITRE VII

Le P. Eudes.

Le P. Eudes entra à l'Oratoire en 1623, devint supérieur de la maison de Caen en 1640, et quitta cette congrégation trois ans plus tard[1]. Fils spirituel de Bérulle et du P. de Condren, c'est à eux qu'il est redevable du meilleur de ses écrits, il l'avoue lui-même, et il est facile de reconnaître, dans ses nombreux ouvrages, les idées qu'il leur emprunte ou qu'il transcrit fidèlement[2]. Mais ce qu'il eut en propre, ce fut l'habileté spirituelle de donner à une dévotion d'origine théologique le symbole concret, la forme pratique, qui devaient en assurer le succès. Il sut organiser et conduire une campagne pour promouvoir un culte nouveau ; l'institution et l'apostolat de la dévotion au « Saint Cœur de Marie » furent le but de son existence. Prédicateur émouvant, missionnaire inlassable[3], auteur d'hymnes et de cantiques, savant en liturgie, il eut toutes les qualités d'un adroit et zélé propagateur. Lecteur assidu des *Révélations et Exercices* des célèbres bénédictines Mechtilde et Gertrude[4], la mystique allemande lui commu-

1) La vie et la propagande du P. Eudes ne sauraient entrer entièrement dans le cadre de cette étude ; nous ne dépasserons pas l'année 1652 ; à cette date la dévotion au « cœur de Marie » possède déjà sa « littérature » et ses fêtes.

2) Les Oratoriens exagèrent parfois le nombre et la portée de ses emprunts (cf. Cloyseault, I, p. 256). Parmi ces idées, citons celle du Verbe Incarné, de l'inséparabilité de Jésus et de Marie, du culte des intentions, etc. (*Œuvres*, édition de Vannes, I, p. 60).

3) « Indépendamment des retraites, avents, carêmes qu'il prêcha, on a compté 112 missions dont il fut l'âme. » Le P. Le Doré : *Les sacrés-cœurs et le P. Eudes*, 1re partie, p. 89 ; Pinard : *Le P. Eudes et ses œuvres*, p. 32.

4) *Revelationes Gertrudianae et Melchtildianae* : 2 vol., Oudin, 1875 ; traductions françaises : *Le Héraut de l'amour divin*, 2 vol. 1878 ; *Le livre de la grâce spéciale*, 1 vol., 1878 ; *La lumière de la divinité*, 1 vol., 1878 ; *Exercices de sainte Gertrude*, traduits par Dom Guéranger, Oudin, 3e édit.,

niqua la flamme et le sens visionnaire conformes d'ailleurs à son tempérament. Le monde invisible est sa patrie. Les saints et la Vierge sont ses amis les plus familiers. Et nous voyons, dans son cas, comment le commerce mystérieux d'un grand et ardent dévot avec le ciel peut exercer peu à peu son influence au dehors, et s'imposer, par la prédication et les cérémonies, à la masse des fidèles. Comme M. Olier, il rencontra, — en 1641, — la compagne mystique de sa vie sacerdotale, Marie Des Vallées[1], dont l'exaltation fébrile n'était pas sans inquiéter de nombreux chrétiens. En cette même année, le P. Eudes se consacra à ces trois grandes œuvres, traductions franches et résolues de sa vive dévotion à la Vierge : — Notre Dame de la Charité, la Congrégation de Jésus et Marie, et le culte public du Saint Cœur. — Dès quatorze ans, il avait choisi Marie « pour épouse » et avait promis à sa « digne princesse » une éternelle fidélité ; assidu à la récitation du rosaire, il baisait souvent les saintes médailles de « sa mère de belle dilection, » disant avec candeur à ceux qui s'en étonnaient : « c'est que je fais l'amour : les amants passionnés ne se lassent point de caresser une beauté fragile qui n'est qu'imaginaire ou empruntée. Que ne dois-je point faire pour une aussi bonne et aussi belle maîtresse que la mienne? »[2]. De cette passion naissent des œuvres de miséricorde : assistance aux pécheresses

1879. L'influence de ces Bénédictines du XIIIe siècle (cf. Ledos, *Sainte Gertrude*, p. 202-203, collection *les Saints*), ne date que de l'apparition de leurs ouvrages imprimés en allemand en 1505 et en latin, 1536. Le P. Eudes fréquenta beaucoup les Bénédictines de la Sainte-Trinité de Caen.

1) Cf. Adam, *Le mysticisme à la Renaissance : Marie des Vallées* (1590-1656). Marie des Vallées demeura « possédée des démons » durant 36 ans. Le P. Eudes fut son directeur de 1644 à sa mort. Il composa une *vie* de Marie des Vallées en trois volumes qu'on n'a pu retrouver ; on ne la connaît que par des extraits faits par le bénédictin de Barbery, très hostile au P. Eudes (Bibl. Nat., fonds fr. 11942-11944) ; cf. Bibl. Mazarine ms. 3060 ; *Vie de la sœur Marie des Vallées*, par Renty.

2) *Œuvres complètes* (édition de Vannes), I, p. 83 (*Élévation à Jésus et Marie*) ; le P. Eudes renouvela en 1668 cet acte de Sainte alliance ; cf. le texte primitif du contrat (Boulay, *Vie du P. Eudes*, IV, p. 78-89).

repenties, et appels, au nom de la Vierge, à la charité des dames de Rouen. « Il n'y a pas une d'entre vous qui n'ait une dévotion très particulière à la Très Sainte Vierge mère de toute pureté : or sachez que vous ne pourrez rien faire qui lui soit plus agréable que d'aider à soutenir cette pauvre petite maison qui lui est dédiée sous le titre de Notre Dame du Refuge, parce que c'est un lieu de refuge pour la chasteté qu'elle aime tant[1] ». Telle fut l'origine de Notre-Dame de Charité, où la fête du Cœur de Marie eut les prérogatives de la solennité titulaire[2]. Vers la même époque, le P. Eudes, séparé de l'Oratoire, fondait, pour le recrutement du clergé, sa Congrégation de Jésus et Marie, dont la Vierge fut la protectrice spéciale[3]. Dès 1643, il prescrivit à ses deux Instituts la récitation journalière d'une prière depuis lors fameuse : *Ave cor sanctissimum*, et la même année, la fête du Cœur de Marie, pourvue d'un office et d'une messe propres, consacra la dévotion nouvelle. Ce culte ne resta pas confiné dans les maisons eudistes : ici c'était une congrégation de jeunes gens, « les Bons amis », qui le recevaient avec zèle[4]; là,

1) Juillet 1642. On pourra lire dans Adam (citant : Ory, *Les origines de Notre-Dame de Charité*, Abbeville, 1895, p, 25), la vision étrange de sœur Marie des Vallées sur le but de l'Institut (août 1644) : « Une reine avait plusieurs princesses pour enfants; une de ces jeunes personnes s'égare par malheur et tombe dans un cloaque infect... » (Adam, p. 138). Cet ordre prospéra (cf. Adam, p. 138, note 2, H. Joly, *Vie du P. Eudes*, p. 142).

2) Règles de saint Augustin et Constitutions pour les sœurs religieuses de Notre-Dame-de-Charité, *Œuvres*, X, p. 80-174 ; Règlement pour les filles et femmes pénitentes, X, p. 175-190 ; Directoire des choses spirituelles pour les sœurs de Notre-Dame-de-Charité, X, p. 191-225. C'est en entier l'œuvre de saint François de Sales sauf l'indication de quelques fêtes dont ne parlait pas l'évêque de Genève : le Sacré-cœur de Marie, le Saint nom de Marie, les Joies de la sainte Vierge, etc.

3) Statuts et constitutions de la Congrégation de Jésus et Marie en 13 parties (*Œuvres*, IX, p. 141-590). Les Eudistes ne séparaient pas dans leur dévotion le fils et la mère; leur idéal était : « Jésus aimé dans sa Mère, Jésus servi et adoré par le culte même rendu avec une piété particulière à sa mère » (cité par H. Joly, *le P. Eudes*, p. 111).

4) Société instituée par Boudon, le futur archidiacre d'Évreux qui voyait « avec transport cette dévotion s'étendre et se propager par les soins du P. Eudes » (Boulay, *Vie du P. Eudes*, II, p. 324).

pendant une mission, on consacrait un autel au Saint-Cœur[1]. Enfin, « ce qui alluma le feu de cette dévotion en beaucoup d'âmes »[2], le 8 février 1648, dans la cathédrale d'Autun, fut solennellement célébrée la fête désormais reconnue. Des confréries sont établies pour la propager, comme celle de Beaune, première ébauche de la Société du Saint-Cœur de la Mère admirable, constituée seulement vers 1670. Tout cela nous montre l'aboutissement, matérialisé, régularisé, à l'usage de la collectivité des fidèles d'un long processus de sentiments et d'idées individuels : nous voyons un culte naître. Ajoutons que du succès surprenant et durable de ce culte, un autre béneficiera bientôt, celui du Sacré-Cœur de Jésus[3] : double effort de la sentimentalité mystique pour réaliser par deux images nouvelles l'idée de l'amour mutuel de Dieu et de l'homme ; double résumé de tout un demi-siècle de méditations.

Ce mouvement eut son manifeste dans l'ouvrage du P. Eudes publié, sans nom d'auteur, à Autun en 1648 : « *La dévotion au Très Saint Cœur et au Très Sacré Nom*[4]

1) A Saint-Sauveur-le-Vicomte (mission de 1643) ; cf. Boulay, *Vie du P. Eudes*, II, ch. xv, p. 321 sq.

2) Lettre du P. Eudes à la R. M. Mechtilde du Saint-Sacrement (Boulay, *Vie du P. Eudes*, II, p. 319).

3) On sait qu'après les Révélations de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690) à Paray-le-Monial (décembre 1673-juin 1675), la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus fut introduite dans l'Église. Les écrits de la « voyante » ne parurent qu'en 1689 ; c'est seulement alors que transpira le secret de ces manifestations mystiques (le P. Bainvel, *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, 1906). L'effervescence de Paray-le-Monial suscita d'ardentes polémiques : les « Alacoquistes » ou « Cordicoles » furent violemment attaqués en particulier par les Jansénistes.

4) La fête du saint Nom, que nous ne pouvons que citer, avait commencé en Espagne, dans le diocèse de Cuenza, en 1513 et dans plusieurs missels était déjà consacrée par une messe. Elle ne devint obligatoire dans l'Église qu'en 1683 ; cf. Abelly, *La tradition de l'Église touchant la dévotion de la Vierge*, 1652, 3e partie, ch. v, p. 35 : « Du nom sacré de Marie et du respect qui doit lui être rendu. » Un jésuite, Hadrianus Lyraeus, dans un livre intitulé *Trisagion Beatae Mariae* (Anvers, 1648), mit en lumière « les raretés et grandeurs incomparables qui sont renfermées dans le très auguste nom de Marie. »

de la Bienheureuse Vierge Marie contenant deux offices approuvés et dressés en l'honneur de ce Cœur divin, dont on célèbre la solennité le huitième jour de février, et de ce saint Nom, duquel on fait la fête le vingt-cinquième de septembre; avec deux salutations à ce même Cœur très aimable et à ce Nom très vénérable de la Mère de Dieu[1] ». Le livre fut réédité à Caen, en 1650[2], avec de nombreuses additions et « avec un discours qui précède, déclarant l'origine, le fondement et le sujet de cette dévotion et les moyens dont on peut se servir pour honorer spécialement le très aimable Cœur de la Mère de Dieu ». Sans doute ce modeste traité ne saurait être comparé à l'œuvre maîtresse du P. Eudes : *le Cœur admirable de la Mère de Dieu*[3], mais il nous fait connaître tous les traits essentiels de la dévotion nouvelle.

La *nouveauté* d'un culte ne consiste jamais en une invention ingénieuse, subite et littéralement *nouvelle* : c'est la mise en lumière d'un sentiment exprimé, souvent, depuis de longues années, dans la tradition ou les vues éparses des mystiques et des saints[4]. La piété éprouve le besoin de se rejeunir pour échapper à la monotonie ou à la sécheresse : elle est créatrice de symboles qui fixent l'adoration du fidèle; beaucoup passent inaperçus et s'éteignent; certains bénéficient d'une « vogue » retentissante.

1) *Œuvres complètes* (édit. de Vannes), t. VIII (à la suite du « Cœur admirable ») L'ouvrage avait l'approbation de Mgr de Ragny, évêque d'Autun (28 janvier 1648, VIII, p. 352-353).

2) 1 vol in-18, 263 p. chez Poisson. Le discours a 60 pages. Les hymnes, leçons, antiennes, ont subi quelques modifications; autres rééditions : 1654-1663, (édition courante Bibl. Nat. D. 18694), 1672.

3) *Œuvres*, t. VI, VII, VIII. L'ouvrage fut publié un an après la mort de l'auteur, In-4. 800 p. Lisieux, Rémy le Boullenger, 1681. Citons pour mémoire : *L'Enfance admirable de la sainte Vierge*, 1687, in-12, Paris. Guignard (*Œuvres*, t. V).

4) Les apôtres de dévotion n'ont rien plus à cœur que de découvrir — avec ingéniosité parfois — leurs origines ou leurs précurseurs. Les premiers mots du traité sont : « Ce n'est pas une chose nouvelle que la dévotion au Très Saint Cœur de la Vierge Marie. Elle est aussi ancienne que la religion chrétienne et que l'Évangile... » (VIII, p. 411).

L'un des textes bibliques générateurs du culte du Sacré Cœur est le verset connu : *Créez en moi un cœur nouveau*. Médité, interprété, il fait naître idées, sentiments, visions. C'est ainsi que Jésus « échangea son cœur » avec celui de nombreuses saintes : Brigitte, Mechtilde, Gertrude, Marguerite du Saint-Sacrement, Marie de l'Incarnation, Catherine de Sienne[1]. Marie Des Vallées vit aussi « le Seigneur tirant son propre cœur environné de flammes de sa propre poitrine et lui disant : Voilà notre cœur; c'est celui de ma mère, mais c'est le nôtre aussi, car enfin moi, ma mère et vous, nous n'en avons qu'un que voilà »[2]. Le cœur de Marie inspira mainte élévation éloquente aux auteurs même qui ont fait l'objet de notre étude, aux plus raisonnables, comme aux plus chaleureux, — saint François de Sales[3], Bérulle, le P. Poiré[4], le P. Barry[5], — cités par Eudes comme des précurseurs. Et l'on pourrait trouver à sa doctrine et à son entreprise des ancêtres plus reculés encore.

Seulement ce symbole appelait, trop aisément, des représentations concrètes. Cette dévotion allait confirmer bientôt la *loi de matérialisation* à laquelle peu de cultes échappent. Le P. Eudes prévit le danger, sans l'éviter toujours peut-être. Il passe rapidement sur l'élément sensible, et, dans son traité de 1650, parle à peine du cœur corporel[6]. Rien n'est plus curieux que la tenacité de certains Eudistes contem-

1) Adam, *Marie des Vallées*, p. 110, note 1. « Catherine de Sienne, méditant un jour sur ce verset : « Créez en moi un cœur nouveau, » eut le bonheur de voir Jésus s'approcher d'elle, la toucher de la main au côté gauche, et lui adresser ces paroles : Ma fille, je t'ai enlevé ton cœur et je te donne le mien afin que tu vives à jamais en moi. »

2) Adam, p. 110 (citant ms. 11943, Bibl. Nation., p. 115).

3) Cf. la fameuse lettre du 10 juin 1611.

4) Poiré, Traité 4, ch. IV, § 4 (cité par le P. Eudes, *Œuvres*, VIII, p. 414).

5) Barry, *Philagie*, ch. VI, p. 159 ; cf. une éloquente prière, p. 165-166.

6) Cf. t. VIII, p. 425, p. 433 : « Le cœur de la mère est tellement la source de la vie de l'enfant aussi bien que de sa propre vie que la vie de l'enfant n'en dépend pas moins que celle de la mère. » C'est seulement dans « le Cœur admirable » (1681), que le P. Eudes paraît suivre l'entraînement général qui matérialisait la dévotion (livre I, ch. III, Le cœur corporel, *Œuvres*, VI, p. 41-84).

porains à revendiquer pour leur fondateur l'honneur — ou la responsabilité — d'avoir insisté sur l'organe cardiaque lui-même[1]. Sans doute le P. Eudes distingue en Marie trois cœurs : « son cœur corporel qui bat dans sa poitrine virginale, — son cœur spirituel qui est la partie supérieure de son âme, — et son cœur divin qui est Jésus[2] », mais il ajoute aussitôt : « Surtout nous entendons et désirons honorer et révérer premièrement et principalement *cette faculté et capacité d'aimer*, tant naturelle que surnaturelle, qui est en cette mère d'amour, et qu'elle a toute employée à aimer Dieu et le prochain, ou, pour mieux dire, tout l'amour et toute la charité de la mère du Sauveur au regard de nous »[3]. C'est donc sur le *côté* spirituel qu'il met l'accent. En un style traînant, mais harmonieux, le P. Eudes nous révèle le secret de cette *charité* parfaite à l'égard des hommes comme à l'égard de Dieu, dont le cœur de Marie est le symbole. « Quand le céleste époux dit à sa divine Épouse la Très pure Vierge : Mettez moi comme un sceau dessus votre cœur, et comme un sceau dessus votre bras[4], c'est comme s'il disait : Gravez en

1) C'est surtout à propos du Cœur de Jésus, pour rivaliser, ce semble, avec les Jésuites, que les éditeurs du P. Eudes ont fait porter l'effort de leur démonstration. Après avoir cité certains textes du 12e chapitre du « Cœur admirable », ils ajoutent victorieusement : « Est-ce clair ? après des textes aussi formels comment peut-on soutenir que la dévotion du P. Eudes au Sacré-Cœur n'a pour objet que l'amour de Jésus, à l'exclusion de *son cœur de chair* ? » (VI, Introd., p. LIV). Le P. Letierce (*Études sur le Sacré-Cœur*, I, p. 112) avait écrit : « le cœur (d'après Eudes) est l'amour immense de Jésus ; le cœur de chair organe de cet amour est à peine nommé. » Rappelons qu'il fallut un siècle d'efforts pour obtenir de Rome un bref autorisant ce culte, et le bref de Clément XIII (6 février 1765) autorisait la fête non du *cœur matériel*, mais du *cœur symbolique*.

2) Plus exactement encore : « Par le bienheureux cœur de Marie, on entend ces *neuf* sortes de cœurs dont je parle » (le cœur corporel, la mémoire, l'entendement, la volonté libre, la pointe de l'esprit, tout l'intérieur de l'homme, le Saint-Esprit, le Fils de Dieu, la capacité d'aimer. VIII, p. 428).

3) On a rarement cultivé « la redondance » au même point que le P. Eudes : « nous *entendons* et *désirons révérer* et *honorer premièrement* et *principalement* cette *faculté* et *capacité*... etc. (Dévotion au Sacré-Cœur, *Œuvres*, VIII, p. 431.)

4) *Cantique des cantiques*, VIII, p. 6. « Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum. »

vous une parfaite image de l'amour que j'ai pour moi-même et que j'ai pour vous, et un vif portrait de la charité que j'ai pour les hommes. Aimez-moi comme je m'aime moi-même et aimez votre prochain comme je l'aime.. .[1]. » Le cœur de Marie est aussi un « *Évangile vivant*, dans lequel la vie de N. S. J. C. est écrite avec le doigt de Dieu qui est le Saint-Esprit » ; il est le dépositaire sacré[2] de tous les mystères et de toutes les merveilles qui sont dans la vie du Seigneur, et cela, selon le témoignage même de saint Luc : « Et mater ejus conservabat omnia verba haec in corde suo »[3]. Il est, enfin, « la *pointe de l'esprit* par laquelle se fait la contemplation, qui consiste en un très unique regard et en une très simple vue de Dieu, sans discours, sans raisonnement et multiplicité de pensées[4] ». De telle façon que le culte du saint cœur de Marie s'adresse en somme à la vie de la Vierge tout entière, à tout ce que l'on peut savoir de ses pieuses pensées, de ses bonnes paroles, de ses saintes actions, de ses intentions surnaturelles. Il ne fixe pas l'attention du fidèle sur un seul des mystères de Marie : il est un principe d'unité qui permet à la contemplation de ne point rétrécir son objet.

Spirituelle et compréhensive[5], la dévotion du P. Eudes n'est pas un culte amoindri, resserré entre d'étroites limites, qui paralyserait la vie chrétienne ; elle veut être une quintessence du christianisme, un sommaire de toute la religion, un moteur

1) Dévotion au Sacré-Cœur. *Œuvres*, VIII, p. 431.

2) *Id.*, VIII, p. 418.

3) Luc, II, p. 51.

4) Ego dormio et *cor* meum vigilat. *Cantique*, V, 2.

5) Dans un de ses premiers ouvrages, « La vie et le royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes, » (Caen, 1637) ; *Œuvres*, I, II), le P. Eudes écrivait : « La pratique des pratiques, le secret des secrets, la dévotion des dévotions, c'est de n'avoir point d'attache à aucune pratique ou exercice particulier de dévotion, mais d'avoir un grand soin dans tous vos exercices de vous donner au *Saint-Esprit* de Jésus » (6e partie, Élevation à Jésus pour faire saintement ses actions) Cf. Granger, *Archives du Sacré-Cœur*, I, CLIII, citant Manning « La science du Sacré-Cœur est le plus parfait des dogmes : il renferme en lui seul la science de Dieu, la science de l'homme, la science de la sanctification de notre humanité en J.-C. et par conséquent de notre sanctification. Le Sacré-Cœur est donc la clef de l'univers. »

universel d'aspirations mystiques variées[1]. « Unissez ensemble tous les cœurs des hommes et des anges, et spécialement ceux des dévots à la Vierge et des Séraphins, et spécialement ceux de saint Joseph, de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Jean-Baptiste, et de saint Jean l'Évangéliste, et offrez au très digne cœur de Marie tout l'amour et toutes les louanges qui lui ont été rendues par ces cœurs »[2]. C'était le programme même que réalisait M. Olier.

Cependant il est sûr, — aux yeux de qui connaît la spiritualité chrétienne et la nécessité, pour qu'elle soit féconde, d'être toujours en contact avec l'idée du Dieu sauveur, — que le Cœur de Marie ne pouvait être un principe de vie spirituelle qu'en liaison inséparable avec celui de Jésus. Cette liaison indissoluble, idée très chère à l'Oratoire, fut un des thèmes familiers du P. Eudes. Nous ne nous engagerons pas dans le dédale des discussions byzantines ou simplement grammaticales, qui sont pendantes aujourd'hui à ce sujet encore entre les théologiens. D'aucuns (et ce sont ses adversaires[3]) reprochent au P. Eudes de n'avoir pas dissocié « les deux cœurs », abandonnant ainsi à la Bienheureuse Marguerite-Marie l'honneur de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus[4]. Les Eudistes, au contraire, pour montrer en leur fondateur l'apôtre de deux dévotions parallèles, mais indépendantes, semblent bien solliciter un peu les textes, ou plutôt ils empruntent leurs citations

1) Eudes, *Œuvres*, VIII, p. 435 : il revient souvent sur cette idée (cf. textes cités dans *Introduction au Cœur admirable*, VI, XXXIII-XXXIV).

2) *Œuvres*, VII, p. 395 (nous empruntons cette citation au *Cœur admirable*).

3) Le P. Bainvel, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, 1906. Le P. de la Begassière (*Études*, 20 mai 1907).

4) P. Letierce, *Études sur le Sacré-Cœur*, p. 111 : « Le P. Eudes ne connaît pas deux cœurs, mais un seul cœur de Jésus et de Marie Il ne parle jamais *des* cœurs de Jésus et Marie, *comme le font à tort tous* ses panégyristes, il parle toujours *du* cœur de Jésus et de Marie » (cité par les éditeurs du P. Eudes, VI, LXXXVIII, note 3). Ceux-ci répondent ainsi à la critique : « La pluralité est extérieure, il y a deux offices et deux fêtes pour un seul cœur. » Ils reconnaissent cependant que la formule préférée du P. Eudes n'est plus en usage, et que « sous peine de *paraître singulier*, il faut dire : « Les sacrés cœurs de Jésus et de Marie (LXXXIX). »

au seul livre douzième du « Cœur admirable »[1]. N'est-ce pas ignorer que la loi d'analyse et de dédoublement, à laquelle un culte paraît être soumis, ne peut se vérifier qu'au courant même de son évolution? L'exemple du P. Eudes est encore ici instructif. De 1641 à 1672, il n'y eut qu'une solennité pour les deux cœurs ou plutôt pour le Cœur de Jésus et de Marie. C'est seulement par sa lettre aux Eudistes du 29 juillet 1672[2], qu'il assigne à chacun des « cœurs » une fête, un office propre et qu'il fixe au 20 octobre la solennité du Sacré-Cœur de Jésus. La distinction est d'ailleurs fort relative encore : « Notre dessein a toujours été, dès le commencement de notre congrégation, de regarder et d'honorer ces deux aimables cœurs comme *un même cœur*, en unité d'esprit, de sentiment, de volonté et d'affection »[3]. Relevons surtout l'emploi constant d'une formule invariable : *Cor Jesu et Mariae*, qui, dans son raccourci, traduit fidèlement la pensée du P. Eudes : l'inséparabilité des deux cœurs[4]. « Hâtez-vous : qu'est-ce que vous attendez? Pourquoi différez-vous un seul moment? N'est-ce point que vous craignez de faire tort à la bonté non pareille du très adorable cœur de Jésus si vous vous adressez à la charité du cœur de la Mère? Mais ne savez-vous pas que *Marie n'est rien, n'a rien et ne peut rien que de Jésus et par Jésus et en Jésus* et que c'est Jésus qui est tout, qui peut tout et qui fait tout en elle? Venir au cœur de Marie,

1) C'est le dernier chapitre (« le Sacré-Cœur de *Jésus* ») du « Cœur admirable de la Mère de Dieu », publié en 1681. — Cf. Le P. Doré, *Les Sacrés Cœurs et le vénérable Jean Eudes*, II, ch. XII. Union *des cœurs* de Jésus et de Marie, *Œuvres*, VI, introduction, CL. Le décret du 6 janvier 1903 décerne au « Vénérable » Eudes le titre : « d'auteur du culte liturgique *des* Sacrés-Cœurs *de* Jésus et *de* Marie. »

2) Cette lettre-circulaire est publiée par Adam (*Marie des Vallées*), p. 216-224 ; H. Joly, *Vie du P. Eudes*, p. 182-184.

3) Lettre de 1672 (Joly, 182) ; cf. dans le *Cœur admirable*, livre 12, ch. XX.

4) Quand il établit à Coutances la fête du Saint Cœur de Marie, c'est Jésus vivant et régnant dans le cœur de sa divine Mère qu'il présenta à l'adoration des fidèles. « Jesum in Corde Mariae regnantem venite adoremus. » (Pinas, *Le P. Eudes*, p. 92), et sa congrégation s'appelle « Congrégation de *Jésus et Marie* ».

c'est venir à Jésus; honorer le cœur de Marie, c'est honorer Jésus; invoquer le cœur de Marie, c'est invoquer Jésus »[1]. Cette union est resserrée par les trois liens de dépendance, de conformité et d'amour : c'est donc un culte « *conjoint* », qui se prête à tous les chassés-croisés mystiques : tantôt le P. Eudes demande à Marie d'aimer son fils pour lui[2], tantôt il prie Jésus d'honorer dignement pour lui sa mère[3]. Nous retrouvons ici une nouvelle fois l'effort anxieux d'une âme vibrante qui voudrait « continuer[4] » en elle-même la réciprocité d'affection qui unissait le Christ et la Vierge.

Du reste ce mysticisme ambitieux et laborieux, s'astreint, dans son expression, à une sorte de sérénité littéraire. La liturgie et l'hymnologie sacrée, — qui sont dans le culte catholique comme la traduction publique et officielle, à l'usage de la collectivité des fidèles, des affections intimes, — donnèrent au P. Eudes l'habitude sinon d'en modérer l'ardeur, du moins d'en tempérer l'exaltation, et c'est en des pages, passionnées sans doute, mais suavement chastes, que notre auteur adresse au Cœur très saint une tendre salutation »[5].

1) Le P. Eudes, La vie et le royaume de Jésus, 3e partie, § 11.

2) *Id.*, *Œuvres*, I, p. 111, 109.

3) *Œuvres*, VII, p. 396 ; cf. sainte Gertrude, « le Héraut de l'amour divin ».

4) L'idée de *continuation* de la vie, des pensées, des intentions de Jésus en nous, est le fondement de la mystique du P. Eudes. « Les chrétiens étant membres de J.-C. tiennent sa place en la terre. Ils représentent sa personne et par conséquent ils doivent faire tout ce qu'ils font... comme Jésus le ferait en leur place. » (*Œuvres*, I, p. 200-201) (Cf. conception paulinienne du Corps du Christ) (I, Cor., XII-27 ; Éphès, IV-13, etc.). Ainsi nous devons « continuer en la terre cette dévotion et cette piété de Jésus au regard de sa Très Sainte Mère (Royaume de Jésus, *Œuvres*, I, p. 343). »

5) C'est la paraphrase d'une prière recueillie par Nicolas de Saussay, *Antidotarium animae* 1495; le P. Eudes l'intitule modestement : « La même salutation en français avec quelques additions : »

« Je parlerai au cœur maternel de ma très bonne mère... Je parlerai au très noble cœur de la Souveraine Impératrice de l'Univers, moi qui ne suis que *poudre* et que *cendre*, et je *le saluerai* et *exalterai* de toutes les puissances de mon âme, et en toute *l'humilité* et *dévotion* du ciel et de la terre... Je vous salue, ô très saint cœur, temple très auguste de la divinité, temple qui a été bâti de la main du Tout Puissant, temple qui n'a jamais été profané ni par aucun

D'aucuns trouveront peut-être cette affectueuse prose trop diffuse : ils y verront une copieuse et redondante phraséologie[1]. On doit au contraire estimer ce style si *clair*, où la phrase s'amollit comme il convient qu'elle s'amollisse dans la prière. Le P. Eudes sait aussi couler dans le rythme flottant de strophes nonchalantes et aisées[2] une louange délicate, et parfois précieuse, à sa « Très honorée Dame ».

péché, ni par la dépravation de l'esprit du monde, ni par l'amour désordonné de soi-même ou de quelque autre chose créée, temple orné de toutes les vertus les plus éclatantes et de tous les dons et grâces du Saint-Esprit les plus éminentes, temple dans lequel, après celui du Très divin Cœur de Jésus, la Très Sainte Trinité est plus hautement adorée, glorifiée et aimée que dans tous les autres temples matériels et spirituels qui sont au ciel et en la terre, temple dans lequel votre esprit saint, ô Vierge glorieuse, était toujours retiré et recueilli pour offrir à Dieu un sacrifice continuel de louange, d'honneur et d'amour très excellent... Je vous salue, ô coupe très précieuse *pleine d'un nectar divin* et très délicieux, dont le roi éternel, tout embrasé de la soif très ardente de notre salut, a été saintement enivré en cette bénite heure en laquelle, pour répondre à l'ambassade de l'archange, vous avez proféré ces très bonnes et très agréables paroles : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole... Je vous salue, ô Paradis des délices du nouvel Adam qui est Jésus... Oh ! quels sentiments, quels transports, quels ravissements, quels embrasements de ce cœur maternel, lorsque votre cher enfant Jésus, ô Vierge bienheureuse, résidait dans vos bénites entrailles, et lorsque, en étant sorti, il reposait sur votre sein virginal, et que vous étiez toute *remplie*, *pénétrée* et *possédée* de son Esprit-Saint et de son amour divin qui absorbait et ravissait en soi-même tout votre esprit, toute votre âme et tout votre cœur. » (*Œuvres*, La dévotion au Sacré-Cœur, VIII, p. 455-460).

1) Appréciation du P. Bainvel cité et refuté par les éditeurs du P. Eudes (*Œuvres*, VI, Intr., CXXXVIII, note 1). On a quelquefois reproché au XVIIe siècle la solennité pompeuse et théâtrale de ses oraisons (Huysmans *La Cathédrale*, p. 302).

2) *Œuv.*, VIII, p. 199. Hymne sur le Très Saint Cœur de la Mère de Dieu ;

Beau cœur de la chaste colombe
Où jamais l'ongle du vautour
N'a fait de blessure à l'amour,
Sous qui toute force succombe,
En toi, d'un merveilleux effort
Par un cœur vivant, un cœurt mort
A repris sa force et sa vie ;
Et celui qui tua le premier criminel
A rencontré sa mort dans le cœur de Marie,
Y rencontrant un Dieu qui s'était fait mortel...
Comme l'on voit dans un nuage
Qu'avec ses rayons le soleil,

Telle fut la piété mariale d'un des plus ardents et efficaces propagateurs, dans la première moitié du XVII° siècle, du culte de la Vierge. Moins abstraite et moins raisonnante que celle de Bérulle, elle nous paraît, cependant, foncièrement spirituelle, et, au risque de mécontenter les panégyristes du P. Eudes, nous ne pensons pas qu'il faille le rendre responsable de tous les développements postérieurs d'un culte qui n'était pas sans péril : car ce symbole du « Cœur de Marie » avait son origine en une conception imaginative troublante, propre à égarer les âmes insuffisamment épurées.

CHAPITRE VIII

Bossuet.

L'analyse que nous venons de faire de la piété sulpicienne et de la dévotion au « Cœur de Marie » nous laisse deviner, si elle ne nous les montre déjà, les dangers et les extravagances qui peuvent résulter des intentions les plus pures. La dévotion des Jésuites continuait à multiplier parmi les fidèles et à faciliter ses pratiques favorites. M. Olier ne craignait pas de courir des aventures théologiques, et le P. Eudes risquait de s'engager, sans le vouloir expressément, dans la voie des matérialisations pieuses. La hardiesse spéculative et l'emportement mys-

Pour y produire son pareil,
Tâche d'y peindre son image,
De même la divinité,
Exprimant sur toi sa beauté,
Fait une fidèle copie
Où l'objet éternel des bienheureux reluit
Afin que, comme au ciel, dans le cœur de Marie
Dieu soit le produisant et Dieu soit le produit.

tique avaient besoin des tempéraments d'un solide bon sens. Il importait que les privilèges de la Vierge, la puissance de son intercession, la nature du lien qui lui unissait ses serviteurs fussent considérés d'un esprit plus calme.

Aussi bien, déjà, pendant que la piété mariale envahissait la vie chrétienne, de nombreux ecclésiastiques avaient-ils fait entendre de prudents conseils, et les controversistes qui voulaient, comme saint François de Sales, désarmer le scrupule protestant, apportaient de judicieuses réserves dans leurs effusions les plus ardentes. Godeau, évêque de Vence et de Grasse, et, comme l'on sait, un des « beaux esprits » les plus graves et les plus écoutés du monde poli, n'hésitait pas à présenter aux protestants eux-mêmes son poème sur l'Assomption de la Vierge[1] (1641), les priant de ne pas confondre « l'abus de quelques personnes simples et intéressées avec l'enseignement orthodoxe de l'Église »[2] : « La simplicité d'abord a fait écrire beaucoup de choses puériles ou fausses... La Vierge est la plus sainte des créatures; il n'y a que ceux qui se déclarent ses ennemis qui l'osent nier; *mais* elle n'est sainte que parce qu'elle est sanctifiée par J.-C... Elle est la plus proche de la majesté souveraine, et, toutefois, il y a un *grand cahos* entre deux, c'est-à-dire une distance infinie ». Il s'élève « contre l'encens des louanges excessives » qui est, pour la Vierge, « une abomination, » contre les hymnes qui l'outragent, les faux miracles, les dévotions nouvelles et indiscrètes. Le dominicain évêque Coeffeteau, qui, lui aussi, est un théologien, un lettré, une manière de philosophe chrétien, avait publié, dès 1621, un « Tableau de l'innocence et des grâces de la Vierge Marie[3] », où il veut que la piété

1) *Préface des poésies chrétiennes* (de 1641). (J'ai consulté l'édition de 1660).

2) *Id.*, p. 23-24.

3) Paris, in-12, 1621. Rééditions : Paris, 1623-1627 ; Lyon, 1628-1639). — Nicolas Coeffeteau (1574-1623), dominicain, évêque de Marseille, a été étudié par l'abbé Urbain, 1893. « On ne trouve, dit l'auteur, dans ce livre ni la mièvrerie, ni la piété doucereuse, ni les anecdotes plus touchantes qu'authentiques auxquelles nous a habitués, en ce siècle, sauf d'honorables exceptions, la littérature des *Mois de Marie*... » (p. 231).

envers Notre-Dame naisse de la connaissance exacte de ses mérites et repose sur les fondements de la plus rigoureuse théologie. « Comme N. S. a été crucifié entre deux larrons, aussi la doctrine de l'Église, en ce sujet comme en tous les autres, se tient entre deux hérésies contraires, qui se départent également de la vérité, car elle condamne le *sacrilège* de ceux qui défèrent trop à la Vierge et rejette l'impiété de ceux qui ravissent toute sorte d'honneur à la mère de Dieu[1] ». Dans le même temps, certains prédicateurs ne craignaient pas de mettre en garde leur auditoire contre les « méprises considérables dans le culte qu'on rend à la Vierge[2] », et cette même prudence donne le ton à un ouvrage d'Abelly : « La Tradition de l'Église touchant la dévotion particulière des chrétiens envers la Très Sainte Vierge[3] », publié en 1652[4]. Or tous ces hommes d'Église, qui réclament avec énergie contre « les absurdités » d'une dévotion mariale « suspecte ou douteuse », sont pourtant de très incontestables dévots de Notre-Dame[5]. De cette piété sage, Bossuet est l'interprète oratoire.

On n'a pas suffisamment mis en lumière le rôle exceptionnel que joua la Vierge dans la vie de Bossuet, dans sa doctrine et sa prédication[6]. Sa piété mariale nous fait entrer

1) P. 1018 (cité par Urbain, p. 232).

2) L'abbé de Bourzeis (1606- 672) : Sermon sur l'Assomption (Migne, *Orateurs sacrés*, VI, 450 sq. *second point*) Les sermons de Bourzeis parurent en 1672, 2 vol. in-8.

3) « ...Recueillie des Ecritures saintes ...ensemble la pratique de cette dévotion selon le *véritable* esprit », Cf. préface : « il faut prendre garde qu'il ne se mêle dans cette dévotion aucune chose qui répugne à la vérité ou à la sainteté du culte qui luy est deu et que, par un *faux zèle* ou bien par une *affection inconsidérée*, on ne veuille luy déférer des honneurs et luy rendre des services qui dégénèrent en *superstitions.* »

4) Abelly, p. 8, dénonce la fâcheuse habitude des rosaires interminables « où l'on entasse prières sur prières avec distraction et empressement » (IIe partie, p. 131).

5. Dans la Compagnie de Jésus, de très éminents docteurs, comme les P. P. Reynaud, et Denis Petau, se prononcent dans le même sens.

6) Les auteurs de « Mois de Marie » ont pu cependant en composer avec des textes de Bossuet : Rouvier, *Nouveau mois de Marie*, *la Très Sainte Vierge*

dans la confidence de cette sensibilité si délicate, féminine presque parfois, que trop de biographes ont méconnue. Notre Dame rend à Bossuet la pensée du divin plus affectueuse, la prière plus douce, et elle attise en ce grand intellectuel « un foyer rayonnant de chaude tendresse »[1]. Dès son enfance, il avait été voué à Marie par sa mère, puis zélé congréganiste au collège des Jésuites de Dijon. En 1648, admis par Nicolas Cornet dans la confrérie du Rosaire établie à Navarre, il y débuta dans l'éloquence sacrée ; comme directeur il fut chargé pendant trois ans de l'exhortation hebdomadaire[2] : « Les registres du collège, dit l'abbé Ledieu, font mention de son discours du 14 août 1650, veille de l'Assomption, où il représenta le triomphe de la Vierge d'une manière pleine d'onction et d'éloquence[3]. » Il fut enfin associé à cette « Compagnie » secrète du « Saint-Sacrement », où presque toutes les mysticités du début du XVIIe siècle tinrent une place.

C'est à ses sermons de jeunesse que nous devons limiter ici notre étude : ils renferment, d'ailleurs, les caractères essentiels de sa doctrine mariale; dans le reste de sa prédication sur la Vierge, il ne fit guère que reprendre ses premiers essais. Tous ses sermons sur Marie ont « un air de famille »[4].

d'après Bossuet, Tours, Mame, 1905 ; Jacquemet, *Le Saint Rosaire expliqué par Bossuet*, Grenoble, 1869 : « Bossuet a beaucoup écrit sur Marie et nul dans l'Église à l'exception de saint Bernard n'en a mieux parlé que lui » (préface de Mgr Dupanloup). — Cf. Gandar, *Bossuet orateur*, p. 19-24.

1) Cf. Rébelliau, *Bossuet* (1900), p. 206 et tout le dernier chapitre (p. 192-194), et Strowski, *Revue Bossuet*, 1901 (p. 110).

2) Ledieu, *Mémoires* (édit. Guettée, p. 22).

3) *Id.*, p. 26 ; cf. Gandar, *ibid.*, p. 6-7, et Floquet, *Études sur la vie de Bossuet*, I, p. 129.

4) Gandar, *Bossuet orateur*, p. 22. Je ne partage d'ailleurs pas l'avis de Gandar sur le *trait* commun qui le leur donne, « la *subtilité*. » — Voici la liste des sermons auxquels nous ferons des emprunts : — l'un des plus anciens fragments de Bossuet, « prière adressée à la Vierge en conclusion d'une Méditation sur la Pénitence : *Mère de mon Dieu*, etc. », *Œuvr. orat.*, éd. Lebarq, I, p. 9 ; Sermon pour la veille de l'Assomption (14 août 1650), Lebarq, I, p. 64-68 ; Fragment pour l'Assomption (1651), Lebarq, I, p. 69-70 ; Sermon sur le Rosaire (octobre 1651), Lebarq, I, p. 80-100 ; Pour la Purification (février 1652),

Bossuet est capable, dans l'imagination dévote, de la délicatesse un peu mièvre de saint François de Sales[1]. Il sait décrire l'affection maternelle de la Vierge d'une façon sensible, émue, émouvante. Même il y met parfois une familiarité presque triviale : « Vous donc, ô heureuse Marie, vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles, vous qui le contemplerez sommeillant entre vos bras ou pendu à vos chastes mamelles, comment n'en serez-vous pas transportée ? En suçant votre lait virginal, ne coulera-t-il pas en votre âme l'ambroisie de son saint amour ? Et quand il commencera de vous appeler sa mère, d'une parole encore bégayante, et quand vous l'entendrez payer à Dieu le tribut de ses premières louanges, sitôt que sa langue enfantine se sera un peu dénouée, et quand vous le verrez dans le particulier de votre maison simple et obéissant à vos ordres, combien grandes seront vos ardeurs ! »[2]. Nul n'a plus délicatement exprimé la nuance de gratitude envers son fils dont se colore le sentiment maternel de la Vierge : « L'amour qu'elle avait pour sa sainte Virginité lui faisait trouver mille douceurs dans les embrassements de son fils qui la lui avait si soigneusement conservée. Elle considérait J.-C. comme *une fleur* que son *intégrité* avait *poussée*, et, dans ce sentiment, elle lui donnait des baisers plus que d'une Mère *parce que c'étaient des baisers d'une Mère Vierge* »[3]. Cet

Lebarq I, p. 101-102 ; Sur la Nativité de la Sainte Vierge (Metz, 8 septembre 1652), Lebarq, I, p. 162-188. (Bossuet était prêtre depuis le 11 mars 1652) ; Pour la veille de l'Immaculée-Conception (7 décembre 1652), Lebarq, I, p. 228-248 ; Pour la Purification (vers 1653), Lebarq, I, p. 295-308 : Conclusion d'un sermon perdu sur la dévotion à la Vierge (vers 1653), Lebarq, I, p. 386-390. — On a publié : *Sermons sur les mystères et le culte de la Mère de Dieu* par Bossuet, Paris, Julien Lanier, 1855 (introduction par Louis Veuillot).

1) La définition de la tendresse de Bossuet par M. Strowski en laisse échapper tout un aspect : « Il n'est ni tendre sur inclination, ni tendre sur estime, ni, quoi qu'il en dise, tendre sur reconnaissance : il *est tendre sur admiration.* » (*Bossuet, Extraits de ses œuvres diverses*, 1901, p. 417).

2) Lebarq, I, p. 173-174.

3) *Id.*, I, p. 79. Cf. « Ces baisers étaient d'autant plus ardents et d'autant plus *libres* qu'ils ne *reprochaient* rien à son intégrité, et qu'en cela, plus heureuse que toutes les autres mères, elle possédait ce cher fils sans rien perdre de ce qu'elle aimait » (I, p. 64-65).

amour doit être singulier, puisque sa maternité est miraculeuse, et, de même qu' « il faudrait avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère, de même il faudrait avoir le cœur de la Sainte Vierge pour concevoir l'amour de la Sainte Vierge »[1]. — Cette reconnaissance exquise qui fait de Notre Dame l'obligée de son fils s'accompagne d'un étonnement candide que Bossuet traduit avec une suavité charmante : « Toutes les fois qu'elle regardait ce cher Fils : O Dieu ! disait-elle, mon fils, comment est-ce que vous êtes mon fils? Qui l'aurait jamais pu croire que je dusse demeurer vierge et avoir un fils si aimable[2] ! » Bossuet ajoute malheureusement avec une insistance d'un goût douteux, surtout en un sermon public : « Quelle main vous a formé dans mes entrailles ? Comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage »? Et encore : « Est-ce pas le Saint-Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste parmi les délices de ces chastes embrassements, et qui, se coulant sur son corps très pur d'une manière ineffable y a formé celui qui devait être la consolation d'Israël et l'attente des nations ? » Ces excès de langage sont, il est vrai, fort rares, et même dans l'interprétation allégorique du *Cantique des Cantiques*, qui induit les commentateurs à une débauche de subtilités osées, Bossuet garde toujours une chaste sobriété.

Comme Saint-Cyran et Gibieuf, Bossuet analyse les causes mystiques de la grandeur de Marie : sa docilité aux ordres de Dieu, sa promptitude à accepter le sacrifice, à se faire prêtre et hostie avec Jésus, le jour de la Présentation du Christ au temple[3]. Mais il est surtout ravi, comme Bérulle et

1) Lebarq, I, p. 81.

2) Lebarq, I, p. 65, Interprétation du verset du *Cant. Cantic.*, 1-12 : « Fasciculus myrrhae dilectus meus mihi inter ubera mea commorabitur. » « Lorsqu'elle se ressouvenait de sa tendre enfance, qu'elle s'imaginait encore le voir reposer sur son sein, ne pouvait-elle pas lui faire cette douce plainte : Vous m'êtes, ô mon fils, un faisceau de myrrhe que je tiens entre mes mamelles... » Cf. troisième point de l'allocution sur l'Assomption : *Les figures de la Vierge*, I, p. 67-68.

3) Lebarq, *Sermon sur la Purification*, I, p. 305. « Que si les Juifs éclairés

Gibieuf, par son humilité et son silence. Au moment même où le soin de son honneur virginal lui faisait un devoir de parler, elle se soumet, comme une femme ordinaire, à la cérémonie de la Purification, et « son silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable »[1]. « Elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait ; Jésus son cher Fils le sait ; ce lui est assez. O silence ! ô retenue ! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience[2]. »

Comme M. Olier, Bossuet découvre dans la contemplation mystique la liaison merveilleuse de la Vierge et du Père Éternel. Sans doute il avance sur ce terrain avec une réserve dont ne se préoccupait guère le fondateur de Saint-Sulpice ; il prévient ses auditeurs ou les rassure : « J'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller pas à pas, de peur de tomber dans l'erreur, et plût à Dieu que je puisse la *déduire* aussi nettement qu'elle paraît solide ! »[3]. Néanmoins c'est par un parallèle entre la Vierge et Dieu le Père qu'il nous explique comment Marie embrassait dans un même amour la divinité et l'humanité de son fils[4] : « Dieu, par un

entendaient en un sens spirituel ce qu'ils célébraient corporellement, à plus forte raison la Très heureuse Marie, ayant le Sauveur entre ses bras et l'offrant de ses propres mains au Père Éternel faisait cette cérémonie en esprit, c'est-à-dire joignait son intention à ce que représentait la figure externe, c'est-à-dire l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséricordieusement... »

1) Lebarq, I, p. 297.

2) Bossuet avait une grande vénération pour M. Olier. « Audi virum praestantissimum et sanctitatis odore florentem ; audi Olerium... » (*Mystici in tuto*, édition de Versailles, t. XXXVIII, p. 616).

3) Lebarq, I, p. 84. Cf. « N'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon maître par cette proposition. » (Lebarq, I, p. 82) Cf. I, p. 85 : « Ne vous offensez pas si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge... »

4) Lebarq, I, p. 85 : « Ce fils qu'elle chérissait tant, elle le chérissait comme un Homme-Dieu, et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre,

conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'Éternité, il l'a, par ce moyen, associée en quelque façon à sa génération éternelle... Partant, puisqu'il l'a associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son fils »[1]. Dieu le Père lui a fait part de sa puissance, ordonnant que Jésus fût à la Vierge « en la même qualité qu'il lui appartient à lui-même ». « O prodige, ô abîme de charité! Quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le *gage* de vos affections mutuelles que vous vous êtes donné *amoureusement* l'un à l'autre... [2]. »

Seulement, dans l'enthousiasme même, le bon sens, la mesure ne perdent jamais leurs droits. Bossuet ne veut pas fonder les privilèges de la Vierge « sur des histoires douteuses, ni sur des révélations apocryphes, ni sur des raisonnements incertains, mais sur des maximes solides et évangéliques[3] ». Sans doute il est convaincu, comme les Oratoriens et Saint-Cyran, que la sainteté de la Vierge dépassa infiniment celle des autres saints. « Comme une flèche qui part d'un arc bandé avec plus de violence, prenant son vol au milieu des airs, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée, de même l'âme fidèle pénétrera plus avant dans l'abîme de l'essence divine, le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs[4]. » Quelle place assez auguste le respect catholique pourra-t-il trouver dans le ciel pour la Vierge?

je suis obligé *d'élever bien haut* mon esprit pour avoir recours à un grand exemple, je veux dire à l'exemple du Père Éternel. »

1) Lebarq, I, p. 85-86.

2) Lebarq, I, p. 86; cf. Olier : Marie au sein du Père en qualité d'épouse.

3) Lebarq, I, p. 377.

4) Lebarq, I, p. 175. Cf. Saint-Cyran : « Une des plus grandes différences

Mais où la prudence de Bossuet se mêle incessamment à l'effusion la plus tendre, c'est au sujet de l'Immaculée Conception. Ce n'était encore dans l'Église qu'une croyance pieuse[1], défendue il est vrai par presque tous les ordres[2], imposée par la Sorbonne aux nouveaux docteurs[3], approuvée par le concile de Trente[4], mais la théologie de saint Thomas tenait en échec les manifestations de la piété. Au XVIIe siècle les polémiques s'étaient apaisées[5] : saint Fran-

que je trouve entre la sainteté de la Vierge et celle de tous les justes et de tous les saints, est qu'elle a été parfaitement sainte avant que de naître, au lieu que les autres saints n'acquièrent la sainteté parfaite que dans le ciel, après l'avoir méritée par les exercices continuels de la vie sainte qu'ils ont menée sur la terre. » (*Considérations*, I, 2°, p. 34).

1) C'est seulement au XIXe siècle, après une consultation générale de l'épiscopat, que Pie IX par la bulle *Ineffabilis* (8 décembre 1854) en donna une définition dogmatique. Cf. Dubosc de Pesquidoux : *L'Immaculée Conception, histoire d'un dogme*, 2 vol., 1898 (tome I, *fin*). L'ouvrage ne doit être consulté qu'avec précaution.

2) Dès le XIe siècle l'Irlande commémorait la Conception de la Vierge. Les controverses commencèrent au XIIe siècle ; en 1140 les chanoines de Lyon célébrèrent la fête de l'Immaculée-Conception. Saint Bernard, le grand dévot de la Vierge, en une lettre mémorable, dénonça la solennité et attaqua la doctrine. Marie aurait été seulement *sanctifiée*, comme Jérémie et saint Jean-Baptiste, entre sa conception et sa naissance. Cette protestation alluma la querelle qui passionna bientôt l'Église. D'interminables polémiques mirent aux prises les Franciscains avec les Dominicains qui, adversaires de la Conception immaculée, ne se rendirent qu'au XIXe siècle.

3) Dès 1497, les docteurs de Paris durent prêter serment « de maintenir la religieuse créance de la conception immaculée » (Gibieuf, *Vie de la Vierge*, I, p. 146; Bossuet, éd. Lebarq, I, p. 241); cf. Lesêtre, *L'Immaculée-Conception et l'Église de Paris*, 1904.

4) *Decretum de peccato originali V* (amendement du 17 juin 1546), (Mansi, XXXIII, 29). « Declarat tamen haec ipsa sancta synodus non esse suae intentionis comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam Virginem Mariam Dei genitricem, sed observandas esse constitutiones felicis recordationis Sixti papae quarti, sub pœnis in eis constitutionibus contentis quas innovat. » Il s'agit de la Constitution *Grave nimis* (5 septembre 1483) du pape Sixte IV, « le pape par excellence des fêtes mariales. » [On trouvera les progrès du culte marial précisés avec soin, et interprétés du point de vue de la philosophie de l'histoire générale, par Albert Dufourcq, *Histoire de l'Eglise du XIe au XVIIIe siècle*, t. VII (1303-1527), p. 65-75 ; p. 282-284; p. 388-391 — A. R.]

5) En 1617, Paul V interdisait aux adversaires de l'Immaculée-Conception de

çois de Sales[1], les Jésuites, les Oratoriens célébraient la préservation originelle ; les Jansénistes sont plus réservés[2], ils ne doutent pas que la Vierge ait été sanctifiée plus tôt que saint Jean, mais ils se refusent à en préciser le moment, car il faut que la Vierge soit comprise dans la sentence d'Adam et ait encouru la dette commune que, seule, la mort du Christ pouvait remettre. Bossuet n'éprouve ni ces doutes ni ces hésitations. « Je ne sais quel instinct me pousse à vous assurer que cette conception est sans tache. » Son adhésion est toute spontanée : « Il y a des propositions qui jettent au premier aspect un certain éclat dans les âmes qui fait que souvent on les aime avant même que de les connaître ». Cependant son souci de l'orthodoxie la plus rigoureuse retient son expansion ; il n'ose affirmer l'Immaculée Conception « d'une certitude infaillible » ; il craint de sortir « des bornes que les saints canons lui prescrivent ». Il tâchera d'unir « le tempérament » à « la force » et de « satisfaire tout ensemble à la tendre piété des enfants et aux sages règlements de la mère »[3]. « Il faudra, dit-il, tenir un milieu qui sera peut-être un peu difficile[4]. »

Son attitude est analogue, plus prudente encore, à l'égard

soutenir publiquement leur croyance. En 1622, Grégoire XV étend la même prohibition aux entretiens privés, mais excepte les Dominicains (cf. à la fois Dubosc de Pesquidoux, I, et Herzog, *La sainte Vierge dans l'histoire*, 1908, 154 sq.). Voir surtout dans les Dictionnaires de théologie catholique indiqués à la *Bibliographie*, les articles divers relatifs à la dogmatique catholique actuelle.

1) Saint François de Sales, Sermon pour la fête de l'Immaculée-Conception, 1622, (*Sermons*, IV, p. 339-405), pour la fête de la Présentation (III, p. 384-385). « C'est donc une chose toute assurée que, dès l'instant de la conception, Dieu la rendit toute pure, toute sainte... »

2) Saint-Cyran, *Considérations*, I, 2°, p. 37.

3) *Sermon sur la Conception de la Vierge*, éd. Lebarq p. 229-230.

4) Cf. le sermon sur l'Unité de l'Église, (1681).

Rappelons l'esprit de *conciliation* dont Bossuet fit preuve dans le projet de réunion des Églises protestantes à propos de l'Immaculée-Conception à laquelle il croyait si fermement (*Œuvres*, édition Lachat, XVII, p. 448, Réponse, 477).

du *rôle* de la Vierge dans la rédemption et le salut des hommes. A cet égard, il recherche, pour s'y fonder, la tradition la plus ancienne[1] dans le christianisme. Marie a été l'instrument de la Rédemption. Mais un *instrument conscient et volontaire.* C'est le « premier principe » que Bossuet pose. « Dieu ayant résolu de toute éternité de nous donner Jésus-Christ par l'entremise de Marie, il ne se contente pas de se servir d'elle pour ce glorieux ministère comme d'un simple instrument ; il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce ; mais un instrument libre en quelque façon qui contribue à ce grand ouvrage, non seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté[1]. Ainsi est-il juste, dans une certaine mesure, d'appeler, comme saint Paul, Marie, « coopératrice, συνεργός », de Jésus[2].

Et quelle fut, de cette collaboration, la part ? Aussi grande, assurent les théologiens primitifs, que la part prise par Ève dans la chute. « C'est là » dira plus tard Bossuet[3], « une doctrine reçue dans toute l'Eglise catholique par une tradition qui remonte jusqu'à l'origine du christianisme. » Et cette doctrine de Marie, seconde Ève, Bossuet l'explique en termes clairs et simples, à son habitude : « La foi pieuse de Marie efface la faute d'une téméraire crédulité, et Marie répare, en croyant à Dieu, ce qu'Ève a gâté en croyant au diable »[4]. La

1) C'est ainsi que, de prime abord, on envisagea Marie : la tradition est faite, sur ce point, de documents scripturaires du IIe siècle représentant l'Afrique et Rome (Tertullien, p. 160-240. *De Carne christi*, ch. XVII, p. 17), la Palestine (saint Justin, p. 127-165, Tryphon, p. 100) ; l'Asie Mineure (saint Irénée instruit par Polycarpe, l'ami de saint Jean : *advers. Haereses*, III, ch. XXII, n° 34, V, ch. XIX). Cf. Newman, *Le culte de la Vierge* (trad. 1908, p. 48-66). Neubert, *Marie et l'Église anténicéenne.*

1) Premier sermon pour la Nativité de la sainte Vierge, 1er point.

2) Sermon pour la fête du Scapulaire, Lebarq, I, p. 378. Saint Paul attribue la même qualification aux saints.

3) *Elévations*, 12e semaine, 5e élévation.

4) Lebarq, I, p. 381, et tout le 1er point p. 377-384. Il faut souligner ici la perspicacité vraiment remarquable de Bossuet dans la controverse ; il s'adresse de prime abord aux textes mêmes qui, aujourd'hui encore, entre protestants et catholiques sont l'occasion des débats les plus profonds (cf. Neubert, *Marie et l'Église antenicéenne*, p. 238-254).

Vierge est donc la Mère des vivants, et c'est du haut de la croix que cette maternité lui est confirmée par son fils mourant, en un dernier adieu : « Ainsi vous nous avez pour ainsi dire enfantés d'un cœur déchiré parmi la véhémence d'une affliction infinie, et toutes les fois que les chrétiens paraissent devant vos yeux, vous vous souvenez de cette dernière parole, et vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur et de votre amour[1]. » Bossuet ne se lasse pas de développer toutes les conséquences du texte évangélique « *Mulier, Ecce filius tuus — Ecce mater tua* »[2]. Mais cette affection de Marie pour les hommes, loin d'autoriser une confiance présomptueuse en une trop complaisante intercession, impose au contraire toute l'austérité de la perfection chrétienne. Bossuet n'a pas de termes assez amers pour dénoncer la piété « bâtarde et falsifiée ». « Combien y en a-t-il qui, abusés d'une créance superstitieuse se croient dévots à la Vierge, quand ils s'acquittent de certaines petites pratiques sans se mettre en peine de corriger la licence ou le débordement de leurs mœurs !.. Marie a en exécration toutes leurs prières. En vain tâchez-vous de la contenter de quelques grimaces, en vain l'appelez-vous votre mère par une piété simulée : quoi ! auriez-vous bien l'insolence de croire que ce lait virginal dut couler sur des lèvres souillées de tant de péchés ?[3] » — Et cependant le succès de Philagie et des dévotions « aisées » ne s'épuisait pas.

Ce n'est jamais non plus à l'insu de son fils, comme en cachette, qu'elle sauve les pécheurs[4]. Elle n'a pas une puis-

1) Lebarq, I, p. 93.

2) C'est le texte du sermon pour la fête du Rosaire ; cf. surtout 2e point, p. 89 sq. L'esquisse sur la dévotion à la sainte Vierge, pour l'association du Scapulaire a le même texte.

3) Lebarq, I, p. 97, 98 ; cf. I, p. 386 : « plusieurs l'appellent mère qu'elle ne reconnaît pas pour enfants. »

4) Cf. Lebarq, I, p. 390 « vivant ainsi (après avoir renoncé à vous-mêmes), ô fidèles, vous pourrez prier la Vierge avec confiance qu'elle *présente* vos oraisons à son Fils Jésus.. ; vous l'aimerez, elle vous aimera pour Notre Seigneur Jésus-Christ ; elle priera pour vous au nom de son fils Jésus-Christ. L'inter-

sance dont la source soit en elle ; elle n'a que la puissance d'une amie de Dieu. Il faut comprendre « *avec quels avantages* la Sainte Vierge est entrée dans l'alliance de Dieu » ; il faut en conclure « quel est son *crédit* auprès du Père Éternel. » mais ce crédit est un crédit de prière. « Intercédez pour nous, ô bienheureuse Marie ! Vous avez avec [Dieu] une amitié si parfaite qu'il est impossible que vous ne soyez pas exaucée de ce Seigneur Jésus-Christ, « au cœur de qui vous parlez », comme saint Bernard « a fort bonne grâce à dire[1]. » Le Bossuet des sermons d'avant 1660, parlant aux auditoires catholiques, est aussi fermement attaché à la théorie orthodoxe de l'*intercession* des saints que le Bossuet de l'*Exposition de la foi*, parlant aux protestants. Elle n'a pas de tribunal séparé de celui du Christ, mais, à ce tribunal, elle est l'avocate infailliblement écoutée, le procureur agréable au Juge. Aussi bien n'est-ce pas par de pures et simples sollicitations qu'on gagne sa précieuse entremise. Mais par la vie chrétienne, par la bonne volonté et le progrès moral. Ici encore c'est sur une sorte d'interprétation philosophique des textes sacrés que Bossuet s'appuiera plus tard[2] : « Celui qui écoute la parole de Dieu est mon frère, ma sœur et ma mère. » De par l'effort moral, chacun obtient, pour ainsi dire, entrée dans la famille de Dieu. « Le Verbe s'incorpore à nous, et, par cette espèce d'incarnation, nous participons à la dignité de la mère de Dieu. » Voilà l'enseignement, austère et pur, que donne la Vierge au pécheur, quand elle amène le pénitent en présence du Sauveur devant ce tribunal où, tout en sollicitant la clémence de Dieu, elle collabore avec sa justice : « Çà, dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez à mon bien aimé ». « Elle ne pourra jamais croire que vous soyez ses enfants si vous n'avez en votre âme

cession de la Vierge ne doit pas être isolée de la médiation du Fils (cette idée est exprimée par une image un peu bizarre, I, p. 87).

1) I, p. 86, 87, 88, 386 ; cf. 3e sermon pour la fête de la Conception, 4e sermon pour l'Annonciation.

2) 5e *Elévat.*, 6e semaine.

quelques linéaments de son Fils. Que si, après vous avoir considérés attentivement, elle ne trouve sur vous aucun trait qui ait rapport à son fils, ô Dieu, quelle sera votre confusion, lorsque vous vous verrez honteusement rebutés de devant sa face et qu'elle vous déclarera que, n'ayant rien de son fils et, ce qui est plus horrible, étant opposés à son fils, vous lui êtes insupportables ».

Et telle est, dès avant 1655, la théologie mariale du futur « Père de l'Église ».

Il ne veut renoncer à aucun des éléments nouveaux, méditations, fêtes ou symboles, dont s'est enrichie la dévotion mariale pendant la première moitié du XVIIe siècle. Et en ce sens il est juste de dire que ses sermons de jeunesse héritent de tout un effort antécédant de piété et de mysticisme et le résument à l'usage des fidèles. Il est convaincu que l'amour de la Vierge est une condition précieuse du réveil religieux qu'il voudrait susciter dans les âmes. Mais sa clairvoyance ne le cède jamais à sa sensibilité chaleureuse, et plus le culte de la Vierge lui est cher, plus il est soucieux de ne pas en compromettre les fruits. La multiplicité des pratiques risquait de transformer une renaissance spirituelle en une immorale hypocrisie ; les élans trop passionnés pouvaient aboutir à un quiétisme équivoque, et les exagérations doctrinales[1] aggraveraient le conflit, toujours pendant, entre l'orthodoxie et l'hérésie, entre la foi et cette raison dont le grand siècle se montrait déjà si jaloux. Donc il fallait dénoncer le

1) On pourrait étudier par exemple l'idée d' « Esclavage à Marie » que nous avons trouvée sous la forme de l'oblation chez Bérulle (*Elévations*) ; cf. Barry, (*Philagie*, p. 354-355), Poiré (4e partie, ch. IV, § 1). Un décret du Saint-Office (5 juillet 1673) abolit les sociétés italiennes d'Esclaves de la Mère de Dieu et interdit le port des chaînettes. — Un autre décret (2 octobre 1673), condamne tous les livres de l'Esclavage de la Vierge (cf. Baillet : *De la dévotion à la Vierge*, 1693 ; édit. 1712, p. 274-277). Cette littérature n'en fut pas tarie. Au traité de Boudon (*Le Saint Esclavage de la Mère de Dieu*, 1668) succéda bientôt l'ouvrage du Bienheureux Grignion de Montfort (1673-1716) : « l'Esclave par excellence ». Cf. *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, 1712, nombreuses rééditions (Rennes, Caillère, préface de l'abbé Didiot, 1891). Sur Grignion, cf., entre autres, l'ouvrage de M. Laveille, 1907.

mensonge des uns, pour conserver à la dévotion mariale sa délicate pureté ; mettre un frein au zèle intempestif des autres pour éviter les polémiques oiseuses et stériles et calmer les troublantes exaltations.

Bossuet, avec sa foi robuste et sa piété ardente mais sereine, voulut exercer cette scrupuleuse vigilance ; mais la tâche était au-dessus de ses forces. Il ne réussit pas à conjurer le péril ; dès 1669, un de ses sermons, le troisième sermon sur la Conception, le prouvera. Tout le deuxième point de ce sermon sera une critique irritée des excès de la dévotion à la Vierge.

Les résultats

Le développement ultérieur de la dévotion mariale au XVIIe siècle montrerait surabondamment que les germes d'excès, signalés par nous chez les penseurs de la première moitié de ce siècle, prirent le dessus. C'était inévitable. En assistant à la renaissance, aux progrès et à l'épanouissement du culte marial, dans la rénovation de la foi et de la piété catholique en France au XVIIe siècle, nous avons marqué sa nature essentielle et mis en relief le mode de son évolution. En lui, successivement ou dans des proportions inégales, se rejoignaient des éléments *populaires*, *théologiques* et *mystiques*. Et ce fut la triple cause de son succès. Mais il y avait là, aussi, un triple danger. La faiblesse d'esprit des foules et les calculs mesquins du « désir du salut » devaient, dans ce culte, exagérer la part flatteuse de la confiance, y insinuer des superstitions et des puérilités adultères. — Les théologiens raffinés devaient être tentés de développer, de prolonger les grands raisonnements initiaux, tirés des données de la tradition et du dogme, en un jeu d'argumentations subtiles et de conjectures indéfinies. — Les contemplatifs, enfin, devaient s'abandonner, à huis-clos, à l'entraî-

nement d'une sentimentalité très prenante, d'une affection très douce, aux excès des glorifications imprudemment hyperboliques et à la fièvre des renchérissements de « tendresse ».

Sans doute *le bon sens*, et *le sens de la tradition* furent, chez un certain nombre des docteurs de la première moitié du XVII[e] siècle, un correctif à ces extravagances et le frein d'une piété discrète. Chez Bérulle et quelques Oratoriens, chez Saint-Cyran, chez Bossuet, le souci de la direction spirituelle ou du ministère sacerdotal, la préoccupation de la controverse, l'intelligence des besoins de la société, dont la culture rationnelle se développait, tout cela les prémunissait contre les égarements de l'imagination et du cœur. La Vierge ne devenait une idée maîtresse de leur ascension spirituelle que parce qu'elle était associée au mystère de l'Incarnation, témoignage authentique de l'amour « passionné »[1] de Dieu pour les hommes, gage de collaboration entre la Créature et le Créateur.

Seulement ces sages furent et les moins nombreux, et, — la suite le prouva, — les moins écoutés. Séduisants sont les périls, spécieuses les tentations de la mysticité, et bien rares les esprits qui, dans la surnaturelle tendresse, « conservent la sécurité d'une raison lucide »[2]. Plusieurs maîtres de la vie spirituelle chez les Jésuites, puis M. Olier, le P. Eudes et beaucoup d'autres encore se livraient, dès lors, avec assez peu de réserve au rêve dévot ; ils choyaient plus qu'ils n'honoraient Marie ; ils l'aimaient et la célébraient moins comme une patronne et comme une reine que comme une mère, ou une mystique épouse. Ils faisaient entrer dans son culte, avec les élans de leur sensibilité naturelle orientée vers l'invisible, mais non détruite, les préférences personnelles de leurs théologies, les sentiments particuliers de leurs dévotions chères ; ils créaient, ils surchargeaient, ils

1) Bossuet, 3[e] sermon pour la Conception, 1609.
2) Rébelliau, à propos de *Bossuet*, p. 201.

ornaient avec une complaisance inlassablement prodigue, un symbole qui résumât toute leur piété.

Hâtons-nous d'ajouter d'ailleurs, — et ce serait peut-être notre conclusion dernière et la plus importante, — que l'historien intelligent des choses religieuses doit se faire indulgent à ces écarts de sensibilité, à ces envols d'esprits, s'ils sont, comme ils le furent chez Saint François de Sales et chez le P. Coton, chez Bérulle et chez le P. Joseph, chez Olier et chez Eudes, la condition de l'énergie féconde qui inspire les tours de force et les chefs-d'œuvre conquérants de l'apostolat. Le remède ne serait-il pas aussi pernicieux que le mal et le « purisme » de l'orthodoxe raison bien « anti-religieux », si sous sa menace, le sentiment de la « présence » surnaturelle s'atténuait, — si la prière, « l'approche », devenait moins confiante et comme peureuse... Ce qu'on appelle la « piété » n'est pas une conception sèchement abstraite, soumise uniquement aux lois de la claire évidence intellectuelle. Et elle n'est pas, non plus, une simple douceur d'âme, un luxe sentimental. Elle est, aussi, une force sans cesse intensifiée par elle-même, envahissante, qui réalise la synthèse des énergies spirituelles et morales, qui alimente l'effort, — qui crée de la vie.

Or il est certain que, pour la plupart de ces « dévots de Marie » de la première partie du XVIIe siècle, — séduits, souvent, plus que de raison, par les ivresses des effusions séraphiques ou par les belles témérités des libres « constructions » de métaphysique à travers le monde surnaturel et le « plan divin », — le culte de la Vierge Marie fut, dans les âpres besognes de la polémique, de l'organisation, de la propagande, dans les emplois de l'action religieuse, morale, ou même politique, soit uu bain reposant de poésie, soit un ressort sans cesse tendu de vaillance efficace.

BIBLIOGRAPHIE

Généralités.

I. — Le réveil religieux et la piété mariale dans la première moitié du XVII[e] siècle.

PICOT (L'abbé). *Essai sur l'influence de la religion en France pendant le XVII[e] siècle ou tableau des établissements religieux formés à cette époque et des exemples de zèle et de charité qui ont brillé dans le même intervalle*, 2 vol. Paris, Leclère, 1824.

AULAGNE (L'abbé). *La Réforme catholique au XVII[e] siècle dans le diocèse de Limoges*, P., Champion, 1906.

BAUDRILLART (Mgr). *L'Église catholique, la Renaissance, le Protestantisme* (4[e] éd.). P. Bloud, 1905 (ch. v et VIII).

CHÉNON (Em.), dans l'*Histoire Générale Lavisse et Rambaud*, P., A. Colin, t. V (ch. I), 1895.

DEBERRE (L'abbé). *Vie de la Mère Marguerite du Saint-Sacrement, carmélite de Beaune*, (Introduction), P., Poussielgue, 1907.

Dans l'*Histoire de France*. — *Lavisse*, P., Hachette, 1905-1906 :

MARIÉJOL (J. H.) : Tome VI[2] (Livre I, ch. v; 86-100; — Livre II, ch. IV : 203-209; — Livre III, ch. IX; 369-381).

LAVISSE (Ernest) : Tome VII[1] (l. I, ch. III; 87-110) ; tome VII[2] (l. I, ch. I, 1-14). — P., Hachette, 1905-1906.

MAURENBRECHER, *Gesch. d. Kathol. Reformation*, Nordlingen, Beck, 1880.

PHILIPPSON. *La contre-réformation religieuse au XVII[e] siècle*, P., Alcan, 1884.

STROWSKI (F.). *Saint François de Sales* (cf. plus loin). — *Histoire du sentiment religieux en France au XVII[e] siècle. Pascal et son temps*. P., Plon-Nourrit, 1907-1908.

BRÉMOND (L'abbé). *La Provence mystique au XVII[e] siècle*, P., Plon-Nourrit, 1908.

II. — Histoire du culte marial.

CLUGNET (Léon). *Bibliographie du culte local de la Vierge Marie*; (P., Picard et fils, 1899-1903) : I. *Aix*. — II. *Albi*. — III. *Auch*. — IV. *Avignon*.

— *Notices sur le culte local de la Vierge*, P., A. Picard 1904-5.

EGRON. *Le culte de la Sainte Vierge dans toute la catholicité et dans le diocèse de Paris depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours*, P., Gaume, 1842.

GUÉRANGER (Dom). *Institutions liturgiques*, P., Palmé, 1883 sqq.; — *L'année liturgique*, P. et Poitiers, Oudin; avec *Table* (1904).

HAMON (L'abbé). *Notre-Dame de France ou Histoire du culte de la Sainte Vierge en France depuis l'origine du christianisme à nos jours* : I. Paris. — II. Bourges et Cambrai. — III. Albi, Toulouse, Auch. — IV. Bordeaux, Tours, Rennes. — V. Reims, Rouen, Sens. — VI. Besançon, Lyon. — VII. Avignon, Aix, Chambéry. P., 7 vol., Plon, 1861-1866.

Huysmans (J. K.). *La Cathédrale*, P., Stock, 1898.
— *Sainte Lydwine de Schiedam*, P., Stock, 1901.
— *Les foules de Lourdes*, P., Stock, 1906.
Perdrizet. *La Vierge de Miséricorde*, étude d'un thème iconographique, P., Fontemoing, 1908.
Male. *L'art religieux du XVII*[e] *siècle en France*, P., Leroux, 1898; nouv. éd., A. Colin, 1902.
— *L'art religieux de la fin du moyen âge*, P., A. Colin, 1908.

III. — *La mystique.*

De Montmorand. *Études diverses sur la psychologie des mystiques* dans la *Revue philosophique*, 1903 (2), 382-393 ; 1904 (2), 602-625 ; 1905 (2), 1-23 ; 1906, 301 sq.
Poulain (R. P. Aug.) S. J. *Des grâces de l'Oraison : traité de théologie mystique*, 6[e] édition, P., Beauchesne, 1908.
Sainte Thérèse. *Œuvres*, traduites par le P. Marcel Bouïx : I. Vie de sainte Thérèse (15[e] éd., Peyré). — II. Le livre des fondations (7[e] éd.). — III. Œuvres mystiques (8[e] éd., Peyré). P., Lecoffre (Gabalda). — Cf. l'édition dite des Carmélites, P., Beauchesne, 1910 (*en cours*).

IV. — *Théologie mariale.*

Amann (E.). *Protévangile de saint Jacques et ses remaniements latins. Étude sur les légendes mariales*, P., Letouzey et Ané, 1910.
Baillet (Adrien). *De la dévotion à la Sainte Vierge et du culte qui lui est dû*, in-12, 1693 ; — *avec les « Avis salutaires de la B. Vierge Marie à ses dévots indiscrets »*, nouvelle édition, Tournay, Varlet, 1712.
Broise (Le P. de La). *La Sainte Vierge* (collection « *Les Saints* »), (4[e] éd.), P. Lecoffre, 1904.
Broussolle (J. C.). : *Etudes sur la Vierge* : I. De la Conception à l'Annonciation. — II. De la Visitation à la Passion, 2 vol., P., Douniol, 1908.
Crasset (Le P.), S. J., *La véritable dévotion à la Vierge établie et défendue*, P., 1679.
Doucher (L'abbé P.). *La Sainte Vierge et le Saint-Siège*, in-18, P., *Œuvre de Saint-Paul*, 1902.
Dubosc de Pesquidoux. *L'Immaculée Conception : histoire d'un dogme*, 2 vol., P., Lecoffre, 1898.
Gosselin (Supérieur du Séminaire d'Issy). *Instruction sur les principales fêtes de l'année*, P., Lecoffre, 1880, 3 vol.
Herzog. *La Sainte Vierge dans l'histoire*, P., Nourry, 1908. (Ouvrage de critique rationaliste).
Morgott (Fr.). *La doctrine sur la Vierge Marie ou Marialogie de saint Thomas d'Aquin*, tr. de Mgr Bourquard. P., Vivès, 1881.
Neubert. *Marie dans l'Église anténicéenne*, P., Lecoffre, 1908.
Newman (le cardinal J. H.). *Du culte de la Sainte Vierge dans l'église catholique*, traduction revue et corrigée par un bénédictin de l'abbaye de Farnborough, avec préface de Dom Cabrol, P., Douniol-Téqui, 1908.
Perrone (le P.). S. J., *Prælectiones theologicæ*, (t. IV) P., Roger et Chernoviz, 4 vol., 1884.
Summa aurea de laudibus B. Mariae Virginis (coll. Migne, 1862-1866, 13 vol.), t. V, col. 397-520.

Ad. Tanquerey, pr. S. S. *Synopsis theologiæ dogmaticæ ad mentem S. Thomæ Aquinatis*, Tournay-Lille, Desclée, et Paris, Létouzey, 1903 (t. I, p. 584-616).

Terrien (Le P. J. R.). *La Mère de Dieu et la Mère des hommes d'après les Pères et la théologie* : 1re partie : *La Mère de Dieu*, 2 vol.; 2e partie : *La Mère des hommes*, 2 vol. P., Lethielleux, 1902.

Van den Berghe. *Marie et le sacerdoce*, 2e éd., P., Vivès, 1875.

Nous tenons à rappeler que, pour se rendre compte de ce qui fait l'objet de ce travail, — les développements donnés par la mysticité catholique aux données scripturaires ainsi qu'aux doctrines de l'Église jusqu'au xvie siècle relatives à la Vierge Marie, — pour se rendre compte également des articles de foi et des dogmes actuellement reconnus par l'Église catholique, — on devra consulter les articles souvent très documentés, — avec références aux textes, — des dictionnaires et encyclopédies catholiques suivantes :

Le *Dictionnaire de la Bible*, de Vigouroux (P., Létouzey et Ané, 1895 sqq.) (l'article *Marie mère de Dieu*, de H. Lesêtre, paraît un excellent et très suffisant résumé de toutes les questions qui peuvent se poser); — le *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, du P. Adhémar d'Alès, P., Beauchêne, 1909 et suiv.; — le grand *Dictionnaire de théologie catholique* de Vacant et Mangenot, P., Letouzey et Ané, 1903 et suiv.: — le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* de dom Cabrol, P., Letouzey et Ané, 1907 et suiv.

V. — *Textes ou études diverses.*

Beaurepaire (Robillard de). *Les Puys de Palinod de Rouen et de Caen*, Caen, Delesques, 1907.

Corneille (Pierre). *Œuvres* : édition « des Grands Écrivains de la France », Hachette, t. IX.

Petau (Le P. Denis). *Opera poetica*, P., Cramoisy, 1620. — 3e éd. : 1624. *Six panégyriques* latins sur la dévotion mariale en général, ou sur les Mystères de la vie de la Vierge. Il y a davantage de pièces de ce genre dans le *Parnassus Societatis Jesu*, pars I., Francofurti, 1654.

Baillet (Adrien). *Vie de Descartes*, P., 1691.

Gildas le Liboux. *La Vierge dans la poésie française*, *Revue Augustinienne*, 1904 (2), p. 605; 1905 (1), pp. 54-489.

Bernardin (N. M.). *Tristan l'Hermit* (1601-1655), P., Alph. Picard, 1895.

Reynier (G.). *Thomas Corneille*, P., Hachette, 1892.

Lachèvre. *Bibliographie des recueils collectifs de poésies* (1597-1700), P., H. Leclerc, 1901-1905 (4 vol.).

Il est à peine besoin d'indiquer, avec le *Nomenclator literarius theologiæ catholicæ* du P. H. Hurter, S. J. (t. II, III, IV, Œniponte, 1906-10), les manuels classiques et usuels de Funck, traduit par l'abbé Hemmer, et des PP. Albers et Hedde.

Ch. I. — Les écrivains Jésuites.

I. — Ouvrages généraux sur la Compagnie.

Imago primi saeculi Societatis Jesu, a provincia flandro-belgica ejusdem Societatis repraesentata, [par le P. Jean Bolland] Antverpiae, 1640.
Boehmer. *Les Jésuites* (trad. par G. Monod), P., Colin, 1910 (bibliographie, p. 295-301).
Carayon (Le P.). *Histoire des Jésuites de Paris*, in-8, P., Lecureux, 1864.
Crétineau-Joly. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 3e éd., P., 1851.
Fougeray (Le P.), *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. I. P., Picard, 1910.
Prat (Le P.). *Recherches historiques sur la Compagnie de Jésus en France au temps du P. Coton*, 5 vol., Lyon, 1876-1879.
Sommervogel (le P.) *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus; Première partie : Bibliographie*, P., Alph. Picard et fils, 1890-1909, 9 vol. (I à X).
Bliard (Le P.). *Tables de la première partie de la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, P., 1909. — Rivière (Le P. Ernest M.). *Corrections et additions [à cette Bibliothèque]*, fasc. I à III (1911-1913).

II. — Les Jésuites en province.

Chossat (R. P. Marcel). *Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon* (1553-1768), Avignon, Seguin ; P., Lechevallier, 1896.
Delfour. *Les Jésuites à Poitiers* (1604-1762), P., Hachette, 1902.
Rochemonteix (Le P. de). *Le Collège Henri IV de la Flèche*, Le Mans, Le Guicheux, 1889, 4 vol.

III. — La spiritualité. — Les Congrégations.

Joly (Henri). *Saint Ignace de Loyola* (collection « *Les Saints* »), P., Lecoffre, 1899.
Exercices spirituels de Saint Ignace, annotés par le R. P. Roothan et traduits par le R. P. Jeunesseaux (1857), 13e éd., 1893. — Éd. du P. Debuchy (trad. sur l'autographe espagnol) P., Lethielleux, 1912. — Cf. la *Bibliothèque des Exercices*, collection de monographies sur la spiritualité de saint Ignace et de la Compagnie, par le P. Watrigant, Enghien (Belgique) (spécialement *Études et Documents*, nos 6, 12, 24, 36 ; — 1906-1912).
Ratio studiorum. *Programme et règlements des Études de la Société de Jésus* (trad. par Ferté), P., Hachette, 1892.
Canisius (Le P. Pierre), S. J. *De Maria Virgine incomparabili et Dei genitrice*, Ingolstadt, 1577 ; P., 1584 ; — Publié dans la *Summa aurea de laudibus B. Virginis Mariae*, VIII, 613-1450 ; IX, 9-408, Migne, Paris, 1862.
Crasset (J.). *Histoire des congrégations de Notre-Dame érigées dans les maisons des Jésuites*, P., 1694, 2e éd.
A. Schimberg, *L'Éducation morale dans les collèges des Jésuites en France*, P., Champion, 1913.
Reuss (Rod.). *Un écolier du XVIIe siècle ou l'idéal de l'éducation jésuitique* (Extrait de la « *Revue chrétienne* »), Dôle, Bernin, 1901.

IV. — La littérature mariale des Jésuites.

Jacquinet *Les prédicateurs du XVIIe siècle avant Bossuet*, P., Belin, 1885.
Sommervogel. *Bibliotheca mariana de la Compagnie de Jésus*, P., Alph. Picard, 1885.
Annales Congregationis sanctissimae Virginis Mariae collecti ex Annalibus societatis Jesu opera unius e Societate eadem, Burdigalae, 1624.
Petau (Le P. Denis). *Opera omnia*, P., Vivès, 1866-1868, 8 vol. Cf. (p. 167).
Arias (Le P. François). *De la Imitacion de Nuestra Señora*, Valencia, 1588 ; —

trad. franç. : *Traité de l'Imitation de N. Dame*, par le P. Solier, 1596.

Balinghem (Le P.). *Inventaire des sacrées reliques de Notre Dame et des lieux où elles se trouvent*, Douay, 1626.

Barry (Le P.). *Le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mère de Dieu aisées à pratiquer, aux jours de ses Festes et Octaves*, Lyon, 1636 ; 3e éd., 1638 ; 20e éd., revue par J. Darche, P., Beaupré, 1868.

Maynard (L'abbé). *Pascal, Les Provinciales et leur réfutation.* (Introd. et notes de la Provinciale IX), P., 1851 [1].

Bertaut (Le P.). *Sermons sur les principales fêtes de l'année*, P., 1613.

Besse (Le P. de). *Conceptions théologiques sur toutes les fêtes des saints et autres solennités de l'année*, P., 1619 et 1628. 2 vol.

Binet (Le P. Étienne) (1569-1639). *De la dévotion à la glorieuse Vierge Marie mère de Dieu, vraie marque de nostre prédestination*, P., 1619 ; Lyon, 1624.

— *Le Grand chef-d'œuvre de Dieu ou les perfections de la Sainte Vierge*, 1re éd. : 1634, P., Hauteville, 1648 ; édit. moderne (corrigée), P., Leclère, 1864.

— *Méditations affectueuses sur la Très Sainte Vierge Mère de Dieu*, Anvers, 1632.

Chifflet (Le P.) (1598-1658). *La couronne de roses de la Reyne du ciel ou la manière de dire facilement avec attention le Chapelet ou Couronne de la Vierge*, Anvers, impr. Plantinienne, 1638 ; Bruxelles, 12e éd., 1645.

Coton (Le P.). *Apologétique... tant sur les faux bruits dont il a été chargé qu'autres signalés incidents et rencontres*. Avignon, 1600.

— *Sermons sur les principales et plus difficiles matières de la foy*, P., 1617.

Poiré (Le P.). *La Triple couronne de la B. V. Mère de Dieu tissue de ses principales grandeurs d'Excellence, de Pouvoir et de Bonté et enrichie de diverses inventions pour l'aimer, l'honorer et la servir*. P., 1630, 2 vol. : 3e édition, 1634 ; édition moderne (corrigée par dom Prosper Guéranger), Le Mans, Julien, Lanier et Cosnard, 1848, 2 vol.

— Cf. du même auteur : *Les Grandeurs de la mère de Dieu*, P., 1681 ; — *La Sauvegarde des mourants ou Marie patronne de la bonne mort*, P., 1861 ; — *L'imitation de la Sainte Vierge*, Lyon, Briday, 1861.

Richeome (Le P.). *Le pèlerin de Lorette*. Bordeaux, 1604.

Sailly (Le P.). *Thesaurus precum et exercitiorum spiritualium in usum praesertuis Sodalitatis Partheniae*. Antverpiae, 1609.

Seguiran (Le P.) (1569-1644). *Sermons doctes et admirables sur les Évangiles des dimanches et fêtes de l'année preschez en divers lieux par un docte et célèbre personnage*. P., 1617 [2].

V. — Dominicains.

Parmentier (Fr. Th., O. Pr.). *Thresor des grâces au Rosaire*. Bruxelles, 1643.

Alar (Fr. Antoine). *Les allumettes d'amour du jardin délicieux de la confrérie du saint Rosaire de la Vierge Marie, patrimoine très riche des Religieux de Saint Dominique*. Valenciennes, 1617.

1) Cf. l'édition de Pascal dans les *Grands écrivains de la France*, t. IV et V, par Léon Brunschvicg et Félix Gazier, Hachette 1914.

2) Nous rappelons ici que le célèbre ouvrage du P. Pierre Le Moyne, *La Dévotion aysée* (1653) est en dehors de l'époque où l'auteur s'est limité.

LONCIN (Fr. Alb. de, O. Pr.). *Le Rosaire, ses indulgences et privilèges.* Angers, 1645

PELICAN (Fr. Pierre, O. Pr.). *L'Honneur de la T. S. Mère maintenu et l'Église gémissante consolée par le patriarche saint Dominique et l'institution du Sacré Rosaire.* Tulle, 1640.

CAVANAC (Le P. Reginald). *Les merveilles du sacré Rosaire de la Très Sainte Vierge Mère de Dieu...* avec *les faveurs de la Vierge envers l'autheur.* Dernière édition, revue, augmentée et enrichie de figures. P., 1629.

Différents auteurs.

Sur le P. JOSEPH DU TREMBLAY :

L'abbé DEDOUVRES, *Le P. Joseph... Étude bibliographique,* P., Retaux et Bray, 1889. — *Morceaux choisis du P. Joseph, ibid.*, 1897. — *Étude sur les Œuvres spirituelles du P. Joseph.* P., Poussielgue, 1903. — G. FAGNIEZ. *Le Père Joseph et Richelieu* (1577-1638). P., Hachette, 1894, 2 vol. — A. RÉBELLIAU, *Le Père Joseph* (*Revue de Paris*, 1895).

PLATET DE SAINT-MATHIEU. *Le chapeau de fleurs de la glorieuse Vierge Marie, paraphrase du poème italien de Capaleone Guelfi, sur le Rosaire de Notre-Dame.* P., 1612.

VALLADIER (Ant.), [jésuite sorti de la Compagnie]. *Parallèles et celebritez parthéniennes pour toutes les festes de la glorieuse Mère de Dieu.* P., 1626.

ALEXIS SEGALA DE SALO, (Le P.) fr. min. cap. [ital.]. *L'art admirable d'aimer et servir la Vierge Marie,* [tr. fr.]. Lyon, 1614.

SERRE (De LA). *La Vierge mourante sur le mont de Calvaire.* P., 1629.

Ch. II. — Saint François de Sales et la Visitation.

SAINT FRANÇOIS DE SALES. *Œuvres,* édition des Religieuses de la Visitation. Annecy, 1892, sqq., — 1908.

— *La très Sainte Vierge Marie, mystères de sa vie, ses vertus, son culte.* (Extrait textuel par l'aumônier d'une communauté religieuse d'Annecy). P., Bray, 1868.

SAINTE JEANNE DE CHANTAL, *sa vie et ses œuvres,* 1874-1880, 8 vol.

STROWSKI (F.). *Saint François de Sales, introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVIIe siècle.* P., Plon-Nourrit, 1897.

— *Saint François de Sales,* P., Bloud, 1908.

SAINTE-BEUVE. *Port-Royal* (3e éd.), 1867. P., Hachette, 7 vol. (vol. I et VII).

A. RÉBELLIAU. *Saint François de Sales,* dans l'*Histoire de la littérature fr. Petit de Julleville,* t. III, p. 355-405.

HAMON, curé de Saint-Sulpice. *Vie de Saint François de Sales,* nouvelle édition par MM. Gontier et Letourneau, P., Lecoffre, 1909.

CAMUS (évêque de Belley). *Esprit du bienheureux François de Sales,* 1639-1641, in-8, 6 vol.; édition abrégée de Collot, 1727.

BOUGAUD (Mgr). *Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation,* 1861, 2 vol., 13e édition, 1899.

CHAUGY (Mère Françoise Madeleine de). *Les Vies des quatre premières Mères de l'Ordre de la Visitation,* nouvelle édition conforme à celle de 1659. P., Poussielgue, 1892.

Ch. III et IV. — L'Oratoire et le Carmel ; Bérulle, Gibieuf.

I. — Ouvrages généraux.

Ingold (L'abbé). *Essai de bibliographie oratorienne.* P., 1880-1884.

Batterel (Le P.). *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*, publiés par Ingold [tomes I à III]. P., Picard, 1902-1904. [Cf. Table... par E. Bonnardet, 1911].

Cloysrault (Le P.). *Recueil des vies de quelques prêtres de l'Oratoire* : 1re partie. *Généralats du cardinal de Bérulle et du P. de Condren*, — 2e partie : *Généralats du P. Bourgoing et du P. Senault*, — publiées par l'abbé Ingold, P., Poussielgue, 1882.

Houssaye (L'abbé). *M. de Bérulle et les Carmélites de France* ; — *Le P. de Bérulle et l'Oratoire* ; — *Le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu*, 3 vol. P., Plon et Nourrit, 1872-1885.

Lepin (l'abbé) *L'Idée du Sacrifice dans la religion chrétienne d'après le P. de Condren et M. Olier*, P., Delhomme et Briguet, 1897.

Perraud (Le cardinal). *L'Oratoire de France au XVIIe et XVIIIe siècle.* P., Douniol, 1865.

Pin (abbé). *Vie du P. de Condren.* Marseille, 1855 (ou P., Lecoffre).

— *Chroniques de l'ordre des Carmélites depuis leur introduction en France*, 5 vol. Troyes, 1846.

Senault (Le P.). *Vie de Sœur Madeleine de Saint-Joseph.* P., 1645.

Broglie (Prince E. de). *La Bienheureuse Marie de l'Incarnation* (*Mme Acarie*). P., Lecoffre, 1903 (collection « *Les Saints* »).

II. — Œuvres.

Bérulle (Le cardinal de). *Discours de l'Estat et des grandeurs de Jésus par l'union ineffable de la Divinité avec l'humanité, et de la dépendance et servitude qui lui est due et à sa Très Sainte Mère en suite de cet état admirable*, P., 1623.

— Édition moderne par l'abbé Piquaud, 1865.

— *Seconde partie des Discours de l'Estat et des grandeurs de Jésus en laquelle commence la vie de Jésus.* P., 1629.

— *Lettres aux religieuses carmélites.* P., 1628.

— *Œuvres de piété*, en deux parties. Lyon, 1666.

— *Œuvres complètes*... augmentées de plusieurs opuscules inédits [reprod. de l'édition du P. Bourgoing, 1644, 1657, 1665], publiées par Migne, 1856.

Bourgoing (Le P. François). *Veritatis et sublimes excellentiae Verbi incarnati J. C. in argumenta meditationum totius anni praepositae.* Antverpiae, 1629 (trad. fr. P., 1639).

— *Homélies des saints sur le màrtyrologe romain et sur les mystères et fêtes de N. S. et de la Sainte Vierge*, etc. P., 1651, 3 vol.

— Editions modernes, données par l'abbé Ingold :

— *Méditations sur les vérités et excellences de J.-C. Notre-Seigneur.* P., Téqui, 1904-1906, 5 vol.

— *Méditations sur les litanies de Jésus et de la Sainte Vierge.* P., Téqui, 1906.

— *Méditations sur les fêtes de la Sainte Vierge et des saints.* P., Téqui, 1909-1910, 4 vol.

Condren (Le P. de). *Discours et lettres.* 1re édition, 1643 ; 4e édition, 1857.

— *L'Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, publiée par un bénédictin, P., Téqui, 1901.

— *Lettres du P. de Condren* ; — *Considérations sur les mystères de Jésus-Christ* (*Bibliothèque oratorienne* de l'abbé Ingold, t. VI et VII), P., Poussielgue.

Gibieuf (le P.). *La vie et les grandeurs de la T. Sainte Vierge Marie mère de Dieu*, en deux parties. P., 1637.

Ch. V. — Port-Royal.

I. — Sources et histoire générale.

Besoigne (L'abbé). *Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, 5 vol., 1752.

Clemencet (Dom). *Histoire littéraire de Port-Royal*, t. I, publiée par l'abbé Guettée, 1868.

Hermant (Godefroi), docteur en Sorbonne, chanoine de Beauvais. *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle* (1630-1663) publiée par A. Gazier [6 volumes]. P., Plon, 1905 sqq.

Lancelot. *Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran*. 2 vol. 1738. in-12.

Hallays (André). *Le pèlerinage de Port-Royal*. P., Perrin, 1908.

Sainte-Beuve. *Port-Royal* (déjà cité).

Gazier (A.), dans l'*Histoire de la littérature française Petit de Julleville*, t. IV, p. 562 sq.

Rapin (Le P. René), de la Compagnie de Jésus. *Mémoires*, publiés par Léon Aubineau. P., Gaume, 1865, 3 vol. (Les deux premiers, 1644-1657, *passim*).

— *Histoire du Jansénisme depuis son origine jusqu'en 1644*, publié par l'abbé Domenech. P., Gaume, 1861.

II. — Écrits particuliers.

Arnauld (Ant.). *Œuvres*. [Pour le contenu des écrits de 1640 à 1653 contre les Jésuites ou contre les Protestants dans les différentes série des *Œuvres*, voir les tomes II, V, VII, VIII, IX, XII, XIV, XVI, XVII, XVIII, XX, XXVI, XXX, XXXII à XXXV et la Table et l'Index général. Cf. spécialement (1645-1651) la *Deuxième apologie de Jansénius* et l'*Apologie pour les Saints Pères*].

— *Constitutions de Port-Royal*. Bruxelles, 1665 : 2e éd., 1674.

Arnauld (La Mère Angélique). *Lettres*. Utrecht, 3 vol. 1742, 4.

— *Entretiens ou Conférences*. Bruxelles, 1757.

Saint-Cyran. *La Vie de la Sainte Vierge ou considérations sur ses fêtes et mystères*. P., 1664.

— *Considérations chrétiennes sur les dimanches et fêtes des mystères et sur les fêtes de la Vierge et des saints*. 2 vol. parus, 1670 ; édit. de 1688.

— *Lettres chrétiennes et spirituelles*, éd. de Lyon, 1675, t. II.

Singlin. *Instructions chrétiennes*, parues en 1671 ; 4e édition, 1681 ; une 7e édition (6 vol.) parue en 1744.

— Cf. plus haut (p. 159) Adrien Baillet.

Ch. VI. — M. Olier et Saint-Sulpice.

I. — Ouvrages généraux. Vies et commentaires de M. Olier.

Bertrand (L.). *Histoire littéraire de Saint-Sulpice*. P., Picard, 1900. 3 vol. Tome I (XVIIe siècle et XVIIIe siècle), et tome III, Appendices (*Mémoire sur la vie de M. Olier et Saint-Sulpice*, par Baudrand publié par M. Monier).

Faillon. *Vie de M. Olier*, 4e éd. P., Poussielgue, 3 vol., 1873. — [Nouv. éd. refondue par M. Monier et M. Levesque, 1er vol., *ibid.*, J. de Gigord ; 1914.]

Lantages (Ch. L. de). *Vie de la Mère Agnès de Langeac*, 1665.

Fruges (G. M. de). *J. J. Olier.* P., Poussielgue, 1904.
Renan (E.). *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* P., C. Lévy, 1883.
Joly (Henri). *La Psychologie des Saints.* P., Lecoffre, 1897.
Icard (H. J.). *Doctrine de M. Olier expliquée par ses écrits,* 2ᵉ éd., Lecoffre, 1891.
Lepin. *L'idée de sacrifice dans la religion chrétienne principalement d'après Condren et Olier,* in-8. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1897.
Denis. « *O Jésus vivant en Marie* » *commentaire* [de cette prière]. P., Amat. 1901.

II. — Écrits d'Olier et de Marie Rousseau.

Manuscrits.

Mémoires autographes de M. Olier, copie de Saint-Sulpice, 4 volumes, in-4.
Recueil des écrits autographes de M. Olier, copie de Saint-Sulpice, 1 vol., in-4.
Visions de la veuve Rousseau (1641-1649). Bibl. nationale fonds fr. 19326-19338, 13 vol.

Imprimés.

La journée chrétienne. P., 1655, in-24.
Lettres spirituelles, publiées par M. Tronson. P., 1672.
— Éditions modernes, 2 vol., 1862. Poussielgue ; 2 vol., 1885. Lecoffre. Edition revue sur les autographes et considérablement augmentée.
La vie intérieure de la T. S. Vierge, ouvrage recueilli des écrits de M. Olier, par M. Faillon. Rome, Salviucci, 1866. P., Poussielgue, 1875, in-12; 2ᵉ édition 1880.
Dans les *Exercices de piété ..... pour un séminariste.* Avignon, 1820 (pp. 131-146 ; cf. p. 117-124 : *Occupation sur les grandeurs de la T. S. Vierge en récitant le chapelet*).
— Édition moderne du texte latin original : *Pietas Seminarii S. Sulpitii* auctore J.-J. Olier, éd. Labbé de Champgrand, P., Lecoffre, 1883.
Dans *Le bon séminariste,* P., Poussielgue, 1839 : *Exercices envers Jésus et Marie, proposés au séminaire par M. Olier.*
Sentiments de M. Olier sur la dévotion à saint Joseph. P., De Soye, 1854 (in-32).
Blanlo (J.). *Jésus, Marie, Joseph ..... L'Enfance chrétienne.* P., 1665.[1]

Ch. VII. — Le P. Eudes.

I. — Vie et Œuvres du P. Eudes.

Adam (Abbé J.-L). *Le mysticisme à la Renaissance. Marie des Vallées,* 2ᵉ éd., Poussielgue, 1894.
Boulay (P. D). *Vie du Vénérable Jean Eudes ..... prêtre de la Congrégation de Jésus et de Marie* (1601-1680) 4 vol., P., Haton, 1905-1908.
Joly (Henri). *Le Bienheureux Père Eudes,* 2ᵉ éd., Lecoffre (coll. « *Les Saints* »).
Ledos (Gabriel). *Sainte Gertrude* (1256? 1303), 4ᵉ éd., Lecoffre (coll. « *Les Saints* »).
Pinas (L. P.). *Le Vénérable Père Eudes et ses œuvres* (1601-1900), P., Sanard, 1900.
Ory. *Les origines de Notre-Dame de Charité.* Abbeville, 1895.
Eudes (L. P.). *Œuvres complètes.* Édition des PP. Eudistes. Vannes, Lafolye, t. I-XI, 1909.
— *La Vie et le royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes,* Caen, 1637.
— *La dévotion au T. S. Cœur de Marie.* Autun, 1648. Caen, 1650.

1) *Pensées choisies de J.-J. Olier sur le culte de la Sainte Vierge, des Anges et des Saints,* Textes inédits publiés par G. Letourneau, curé de Saint-Sulpice, P., Gabalda, 1915.

II. — Le Sacré Cœur de Jésus et le Saint Cœur de Marie.

GALLIFET (le P. J. de), S. J. *De cultu SS. Cordis Dei et Domini nostri J. C.*, Rome, 1726 (trad. fr. Lyon, 1733; nouvelle édit. de la tr. fr., P., Donniol, 1861).

NILLES. *De Rationibus festorum SS. Cordis Jesu et purissimi Cordis Mariæ*, Inspruck, 5ᵉ éd. 1885.

ALET (Le P.). *La France et le Sacré-Cœur.* P., Dumoulin, 1889.

BAINVEL (le P.). *La dévotion au sacré cœur de Jésus.* P., Beauchesne, 1906.

LOUIS DE BLOIS (Blosius), O. S. B., *Opera.* Parisiis, 1622.

Ancient devotions to the Sacred Heart by Carthusians Monks of the XIV-XVIIth Centuries. Londres, 1896.

LE P. BARTHÉLEMY DE LOS RIOS, *De hierarchia mariana*, Anvers, 1641.

DEDOUVRES (L'abbé L.). *Un précurseur de la B. Marguerite-Marie, Le P. Joseph et le Sacré-Cœur.* Angers, Germain et Grassin, 1899, in-12.

HAMON. *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie d'après les manuscrits et les documents originaux*, 4ᵉ édit., P., Beauchesne, 1909.

DAUPHIN. *Les Sacrés Cœurs de Jésus et Marie, règles de vie et de nos mœurs d'après la doctrine du V. P. Eudes*, in-18. P., Haton, 1886.

GRANGER (R. P.). *Les Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie*, in-18, 2 vol. Ligugé, 1892.

LE DORÉ (R. P.). *Le P. Eudes premier apôtre des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie.* P., Albanel, 1870, 2 vol.

SAUVÉ. *Le culte du Cœur de Marie* (t. IV du *Chrétien intime*). P., Amat, 1900.

Ch. VIII.

I. — Divers auteurs qui sont en dehors des Écoles étudiées dans cet ouvrage, et qui datent du milieu du XVIIᵉ siècle.

ABELLY (Louis). *La tradition de l'Église touchant la dévotion particulière des chrétiens envers la T. S. Vierge.* P., 1652.

BARBIEUX (fr. Ant., O. Pr.). *De la dévotion au T. Saint Cœur du fils de Dieu et de sa Très Sainte Mère*, Lille, 1661.

BOUDON (Henri). *Le saint Esclavage de l'admirable Mère de Dieu*, P., 1668.

BOURZEIS (L'abbé de). *Sermons.* P., 1672, 2 vol. in-8 (ou dans MIGNE. *Orateurs sacrés*, VI).

COEFFETEAU (O. Pr.). *Tableau de l'innocence et des grâces de la bienheureuse Vierge Marie, reine des hommes et des anges.* P., 1621 (rééditions : Paris, 1623, 1627. Lyon, 1628, 1637). — Cf. URBAIN (l'abbé). *Nicolas Coeffeteau.* P., Thorin, 1893.

GODEAU. *Œuvres chrétiennes.* P., 1633.

PETAU (Le P. Denis). *Theologicorum Dogmatum Tomus quartus (de Incarnatione).* P., 1650.

RAYNAUD (Le P. Théophile). *Nomenclator Marianus, e titulis selectioribus quibus B. Virgo a SS. Patribus honestatur.* Lyon, 1639.

— *Diptycha Mariana, quibus inanes beatissimae Mariae praerogativae, plerisque novis scriptionibus vulgatae, a probatis et veris, apud Patres theologisque acceptis, solide et accurate secernuntur.* Grenoble, 1643 et Lyon, 1654, in-4.

Dans le *Syntagma de libris propriis*, imprimé au t. XX des *Opera* du P. Raynaud, p. 1-74 et où il fait sa propre bibliographie, le célèbre jésuite observe (p. 49) que la *Diphtycha* faisait partie d'un assez gros recueil de lui : *Heteroclita spiritualia et anomala pietatis*, t. I. Grenoble, 1646 et Lyon, 1654, in-4 (réimprimé dans les *Opera*, t. XV), dont en effet

le premier livre était intitulé : *Anomala ..... circa Deum, Christum, ac Coelites et praecipue Deiparam*, et « que l'imprimeur supprima cet écrit de ce recueil sans le consulter » : « *avulsit me inconsulto Typographus*). — La première partie des *Heteroclita* fut mise à l'index en 1646 (18 décembre), d'après le P. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VI, col. 1529-1531.

Le Fèvre (Le P. Tyrien), S. J. *Pratiques d'un serviteur de la Sacrée Vierge, Mère de Dieu, amoureusement dévot de sa très pure et immaculée conception.* Douay, 1658.

Balthasar de Riez (Le P., O. S. Fr., cap.). *L'Éminent privilège de la Mère de Dieu*, P., 1663.

II. — **Bossuet.**

Floquet. *Études sur la vie de Bossuet*. P., Didot, 3 vol., 1855.

Gandar (E.). *Bossuet orateur. Études critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet*. P., Didier [Perrin], 1867.

LediEu (L'abbé). *Mémoires et Journal sur la vie de Bossuet*, éd. Guettée, t. I. P., Didier, 1856.

Rébelliau (A.). *Bossuet*. P., Hachette, 1900 ; 3e éd., 1912.

Strowski (F.). *Les années d'enfance et de jeunesse* [de Bossuet] dans *Revue Bossuet*, 1901.

Bossuet. Œuvres : *Éd. de Versailles*, 43 vol. in-8. 1815-1819.

— *Œuvres oratoires*, par l'abbé Lebarq, 7 vol. Lille, Desclée et de Brouwer, 1890-1897.

— *La Sainte Vierge. Sermons sur les mystères et le culte de la mère de Dieu.* (Introduction par Louis Veuillot), P., 1855.

— *Le saint Rosaire expliqué par Bossuet*, par Jacquemet. Grenoble, 1869.

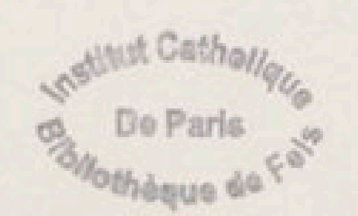
— *La Très Sainte Vierge d'après Bossuet* (*Nouveau mois de Marie*), par Rouvier, Tours, Mame, 1905.

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

La Dévotion à la Vierge dans la littérature catholique française au commencement du XVIIe siècle.

ANGERS. — IMP. A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.



Angers, imp. A. BURDIN, GAULTIER et THÉBERT, Succrs, 4, rue Garnier.